

CHAPITRE 8

Freinet partagé entre Cannes et Vence (1946- 66)

[L'école Freinet de 1946 à 1966](#)

[La pédagogie Freinet à l'écran](#)

[Le conflit avec le Parti Communiste](#)

[Les structures d'animation du mouvement](#)

[La formation pédagogique des militants](#)

[Les publications pédagogiques du mouvement](#)

[Conflit avec les responsables du groupe parisien](#)

[Bataille pour le dessin d'enfant](#)

[Les éditions d'expression enfantine](#)

[L'évolution des échanges interscolaires](#)

[Démarches naturelles et disciplines scientifiques](#)

[L'organisation coopérative de la classe](#)

[Contrôle et évaluation](#)

[Le travail individualisé](#)

[La passion documentaire](#)

[Les secrets d'une oeuvre audiovisuelle](#)

[La percée vers le Secondaire](#)

[Les deux pôles de la pédagogie Freinet](#)

[Les relations extérieures](#)

[Des mois jalonnés de déchirures](#)

[Epilogue](#)

[Pour conclure](#)

L'école Freinet de 1946 à 1966

Jusqu'en 1940, le couple Freinet est totalement impliqué dans la vie des enfants pour qui ils sont réellement "Papa et Maman". Comme dans beaucoup de familles, la mère assure la continuité du quotidien, avec souvent le sentiment d'être cantonnée dans les tâches ingrates, tandis que le père doit s'absenter assez souvent.

Par la suite, Freinet, accaparé par l'animation du mouvement et les tâches de la coopérative, refuse de se couper du contact réel des gamins. Quand, en octobre 46, il reprend la responsabilité directoriale de son école, symbolisée par le fait qu'il est à nouveau, et jusqu'à sa mort, le gérant du journal scolaire "Les Pionniers", il n'est plus appelé M. Freinet comme pendant la période du Centre scolaire. Les petits pensionnaires du Pioulier disent désormais: "Papa (ou Maman) Freinet", marquant en cela que ceux-ci ne jouent plus tout à fait le rôle des parents.

En effet, les Freinet ne passent qu'une faible partie de leur temps à l'école, car leur habitation principale se trouve à Cannes. Tous deux viennent chaque fin de semaine à Vence. Ils arrivent en fin d'après-midi du samedi, assistent au bilan hebdomadaire du travail et à la réunion de coopérative qui réunit les enfants des trois classes. Ils mangent assez rarement avec les enfants et le personnel

de l'école, mais plutôt dans leur maison "l'Auberge" à 200 m de là. Le nom qui sera toujours utilisé pour désigner cette maison, vient du fait qu'elle avait été construite avant la guerre pour servir d'auberge de jeunesse en hébergeant des jeunes désireux de passer quelque temps à l'école Freinet.

Le lundi matin, comme la CEL est fermée (à l'instar des maisons de commerce), Freinet anime fréquemment la classe du matin: le choix d'un texte libre, sa mise au point, un début d'exploitation mais surtout l'ébauche de pistes de recherches, ainsi que la préparation du plan de travail hebdomadaire individuel par chaque enfant. Elise anime parfois un atelier artistique à l'école ou travaille chez elle avec un ou deux enfants, rarement davantage. Ils repartent pour Cannes dans l'après-midi.

Tandis qu'Elise passe toute la semaine à Cannes, Freinet remonte seul à Vence, deux autres fois en fin d'après-midi (généralement mardi et jeudi), parfois avec du ravitaillement dans le coffre de sa voiture, mais aussi, dans le même type de cageot, des outils pédagogiques ou des projets documentaires à expérimenter avec les enfants. Il vient dans les classes, parle avec les enfants, s'entretient avec les adultes et passe la soirée seul à l'Auberge pour écrire l'article urgent ou noter des réflexions qu'il confiera aux éducateurs. Il repart pour Cannes à l'heure du petit déjeuner, afin de retrouver le travail de son bureau.

Dans les dernières années de sa vie, Freinet fait de sa maison de Vence sa résidence principale mais, comme il se rend fréquemment à Cannes, cela modifie peu ses relations avec l'école et les enfants.

La vie quotidienne à l'école Freinet :

A part quelques enfants des voisins, tous les élèves sont pensionnaires. La plupart ne passent dans leur famille qu'une partie de l'été et reçoivent peu de visites. L'école est véritablement leur famille.

Chaque matin, le lever a lieu à 7 H 30 pour les grands (8 H en hiver et un peu plus tard pour les petits). Choc froid au saut du lit: sauf ceux qui approchent de la puberté et qui gardent un slip de bain, les enfants vont se tremper nus dans l'eau du bassin (très exceptionnellement, il faut rompre la pellicule de glace qui le recouvre et cela fait figure d'héroïsme). On retourne aussitôt s'enrouler dans sa couverture jusqu'à ce que le corps soit sec et réchauffé. Ensuite: toilette, douche savonnée une fois par semaine par petits groupes, habillage, petit déjeuner et services divers par roulement (mise du couvert et desserte, divers épluchages, balayage, nettoyage, rangement).

De 9 H à Midi, classe du matin. On commence souvent par un chant collectif, puis un tour d'horizon de l'actualité, à travers la presse. Un enfant volontaire lit un passage littéraire ou une poésie. C'est ensuite la lecture des textes libres, les enfants votent pour choisir celui qui sera mis au journal scolaire, sa mise au point, sa copie par chacun, sauf ceux qui se mettent à le composer à l'imprimerie. Une rapide exploitation du texte en vocabulaire, grammaire ou conjugaison, selon les difficultés rencontrées dans la mise au point. Echange collectif sur les pistes de travail possibles qu'on note au tableau, puis dans l'agenda de la classe. Les volontaires pourront se documenter sur telle ou telle de ces pistes qui les intéressent, dans la journée ou par la suite.

En milieu de matinée, recherche collective en calcul, parfois en science.

Il n'y a pas eu de récréation, mais la demi-journée se termine par une détente d'une demi-heure avant le déjeuner (12 H30). A la belle saison (de mars à novembre), baignade dans le bassin de plein air. Les enfants impubères nagent nus et ne se rhabillent qu'après s'être fait sécher au soleil.

Après le repas de midi, détente, sauf quelques petits services, puis activités pratiques de 14 à 16 H 30 (ateliers divers, dont imprimerie, enquête, expérimentation, promenade). Goûter, précédé d'une baignade par beau temps.

De 17 à 19 H, activités scolaires, individuelles ou par petits groupes (correspondance, travail au fichier autocorrectif, documentation, préparation de conférence, etc.). La dernière demi-heure est réservée à une mise en commun (conférence, réponse aux questions, bilan rapide de la journée).

Les autres écoles ne travaillent pas le jeudi mais, comme les enfants du Pioulier ne quittent pas l'école, ils ont des activités le matin (correspondance avec la famille ou travaux divers), l'après-midi étant réservé à une sortie (nature, ville, baignade au torrent). Parfois, une sortie plus lointaine occupe toute la journée, on a alors emmené le repas froid.

Le dimanche et pendant les petites vacances, il n'y a pas classe, mais des activités de détente.

Certes, il existe deux moniteurs pour encadrer les enfants hors des moments scolaires et pour aider aux ateliers de l'après-midi, mais les instituteurs qui se relaient pour la responsabilité générale des enfants, même la nuit en cas de problème, sont très pris: ne conservant qu'une journée et un après-midi de liberté chaque quinzaine.

Un extraordinaire lieu de rencontres :

L'école Freinet est, du vivant de Freinet, un carrefour étonnant. Les militants du mouvement n'y viennent généralement que pendant les vacances, grandes ou courtes, plus rarement à l'occasion d'un passage sur la Côte d'Azur, par exemple lors d'une convalescence, ce qui se pratique alors couramment. La plupart viennent pour rencontrer Freinet. Certains sont presque en pèlerinage, quelques-uns espérant régler ainsi leurs difficultés personnelles, ce qui exaspère les autres, tandis que Freinet réserve à tous la même écoute.

Les visiteurs étrangers peuvent arriver en toute période, soit en visite rapide, soit en stage de plusieurs semaines. Pour les enfants, c'est l'occasion de les questionner sur leur pays d'origine.

Des journalistes très divers viennent parfois pour un reportage, plus souvent pour questionner Freinet qui les reçoit plus volontiers à Vence que dans son bureau de Cannes, sans doute pour rappeler que la préoccupation des enfants reste centrale dans tous ses propos.

Enfin et surtout, des personnalités diverses rencontrent Freinet au Pioulier. Je ne cite que celles que j'y ai rencontrées. Paul-Emile Victor, venu se reposer en convalescence à St-Paul, au retour d'une expédition polaire, accepte de venir répondre aux questions des enfants. Marceau Gast, encore instituteur nomade dans le Hoggar, qui deviendra sous peu ethnologue spécialiste du peuple touareg. Paul Arma, connu surtout pour ses recherches sur les chants populaires anciens, pourrait croiser Elian Fimbert, l'écrivain de Hautes Terres.

Mon souvenir le plus inoubliable est la rencontre à plusieurs reprises avec Jacques Prévert. C'est son ami André Verdet qui l'a amené à l'école Freinet qu'il ne connaissait que de nom. Un matin, en attendant l'arrivée de Freinet, je leur tiens compagnie. Prévert veut voir les ateliers où s'affairent les enfants qui ignorent que ce visiteur est l'auteur des «Escargots qui vont à l'enterrement d'une feuille morte» ou du «Bonhomme de neige» que nous chantons sur la musique de Kosma. Le poète réfléchit tout haut: *«On sent que ces enfants sont heureux en profondeur. Pour moi, c'est très*

important que les enfants soient heureux.» Et le scénariste du film avorté de Carné *La fleur de l'âge* (plaidoyer contre les bagnes d'enfants) ajoute: *On me dit parfois: "Pour défendre les enfants aussi passionnément, vous avez dû avoir une enfance malheureuse". Pas du tout! J'ai été un enfant heureux, mais il n'est pas nécessaire d'avoir été pigeon pour s'opposer au tir au pigeon.* Une parole de Prévert, c'est toujours du Prévert. Mais le poète se voudrait aussi un amuseur d'enfants, notamment ceux-ci qui font à peine attention à sa présence. Ainsi, un autre jour, saisit-il un petit cartable qui traînait, il se l'ajuste en casquette, avec le rabat en visière, et fait des grimaces; ses yeux naturellement globuleux paraissent énormes. Pour nous adultes, c'est irrésistible, mais curieusement les enfants sont plus ahuris qu'amusés. Bien que les relations au sein de l'école n'aient rien de guindé, il ne leur est jamais arrivé de voir un adulte faire l'idiot de cette façon, même s'il s'agit du premier poète vivant qu'ils aient jamais rencontré. Heureusement, Freinet arrive, car je me demande jusqu'où le cher Jacques aurait dû pousser son numéro de clown.

Problèmes de recrutement des enseignants :

Comme il le rappelle dans *Techniques de Vie* (n° 13, avril 62, p. 12), Freinet a obtenu en 1946 un arrêté du Directeur du Premier Degré lui attribuant pour son école trois postes d'enseignants publics, mais ceux-ci doivent être payés par des Inspecteurs d'Académie acceptant une mise à disposition. Cette libéralité s'achève en 1950, quand une "commission de la hache" fait des coupes sombres dans les budgets.

L'école Freinet doit désormais payer ses enseignants. Moi-même, en 50, je suis payé par la CEL en raison du travail très partiel que j'exécute parfois (réécriture plus claire de certains comptes rendus d'expériences pour *L'Éducateur*, décalque de dessins de jeunes enfants pour les travaux de Freinet, etc.). L'impossibilité d'obtenir des postes publics crée une situation financière difficile et surtout une difficulté administrative pour les enseignants qui doivent alors se mettre en congé de convenance personnelle (avec interruption de carrière) afin d'enseigner à l'école Freinet.

En 54, des difficultés similaires s'étant posées pour l'école Decroly de St-Mandé et l'école des CEMEA à Boulogne/Seine, des démarches sont entreprises qui aboutissent à l'ouverture de trois postes publics à l'école Freinet, considérée comme école de plein air. Il existe en effet d'autres cas de classes publiques dans des établissements spécialisés privés. La difficulté est désormais d'obtenir la nomination d'enseignants pratiquant la pédagogie Freinet. L'administration désigne parfois des suppléants sans aucune expérience pédagogique (ce n'est pas le cas le plus critique: Freinet m'a bien choisi alors que j'étais dans cette situation). Parfois il s'agit de titulaires nommés au barème mais n'ayant pas l'intention de se plier aux exigences particulières de l'école Freinet.

A partir de 1958, Freinet obtient le principe d'un droit de regard sur les nominations dans son école. Cela ne résout pas tous les problèmes et, même dans les cas où il a choisi lui-même ses enseignants, ceux-ci demeurent rarement longtemps. Ils restent généralement un ou deux ans, puis regagnent leur département d'origine. A trois reprises (1950, 1957, 1965), un conflit éclate même en pleine année scolaire et les enseignants ne terminent pas leur contrat, ce qui ne facilite évidemment pas les relations avec l'administration.

D'autant plus qu'au niveau local, celle-ci n'approuve pas toujours les décisions prises en haut-lieu en faveur de cette école hors normes. Un ami qui enseignait à Vence en 60-61 m'a raconté qu'un jour un Inspecteur Général débarque sans prévenir, avec l'Inspecteur d'Académie de Nice, et déclare: *"Eh! bien, nous allons voir si l'école Freinet abêtit moins que l'école traditionnelle!"* Freinet a en effet affirmé à la radio que l'école traditionnelle abêtit les enfants. Alerté par téléphone, ce dernier

ne tarde pas à faire irruption et conteste cette arrivée impromptue de l'inspecteur général. Les deux hommes s'invectivent, pendant que l'inspecteur d'Académie fait signe à l'instituteur de s'asseoir près de lui : "*Laissons-les régler leurs différends qui ne nous concernent pas.* "

Les difficultés spécifiques de l'école Freinet :

Mon arrivée à Vence, en juillet 50, a suivi de quelques mois un conflit grave avec le couple d'instituteurs précédents, partis avant Pâques, sans terminer leur deuxième année scolaire. Une période de flottement a laissé des traces sur le comportement des plus grands jouant les caïds auprès de leurs cadets. Le matériel en a également souffert (par exemple, on retrouve çà et là des poignées de caractères d'imprimerie, jetés pour éviter de les redistribuer dans leur casse). Devant cette situation qui me rappelle un peu les réactions de bandes de quartier, je propose à Freinet de commencer l'année sans imprimer et, tout en incitant aux échanges, d'attendre que les enfants soient à nouveau motivés pour remettre en route l'impression du journal. Freinet refuse net cette éventualité, ne pouvant imaginer que les fréquents visiteurs ne puissent voir mises en œuvre toutes les techniques de base de sa pédagogie. Je prends alors conscience que l'école du Pioulier vivra désormais sur un compromis entre de pâles substituts de Freinet (dont je suis) et la vitrine obligée de sa pédagogie.

S'y ajoute les problèmes de nombreux enfants. A part une minorité dont les parents tiennent à la pédagogie Freinet ou au régime de santé d'Elise, la plupart sont des "cas", placés pour raison familiale (décès ou séparation brutale des parents), problèmes caractériels (renvoi de plusieurs établissements, avec parfois séjour en internat plus ou moins répressif). Beaucoup de familles se disent, comme d'autres pour l'homéopathie : "En tout cas, cela ne sera pas pire que ce que nous avons essayé auparavant". D'où des difficultés, pas toujours légères, pour aider chaque enfant à retrouver un équilibre, tout en donnant aux nombreux visiteurs l'impression que la pédagogie Freinet baigne dans l'huile.

Pour moi, le simple fait de pouvoir acquérir une formation au contact de Freinet, dans un lieu où chaque détail est chargé de culture et d'histoire, justifie tous les compromis. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'hormis son exigence des techniques de base, Freinet impose peu de choses. L'essentiel est pour lui de garder le contact des enfants et des problèmes de la vie scolaire, de pouvoir expérimenter certaines innovations, sans qu'il se rende toujours compte des hiatus avec la vie quotidienne d'une classe difficile. Il est persuadé d'être peu exigeant, puisqu'il l'est beaucoup moins qu'envers lui-même.

L'école Freinet, un lieu témoin qui veut être phare pédagogique :

Malgré toutes ces difficultés, on assiste, sous l'impulsion d'Elise, épaulée par Michel Bertrand à partir de 1951, à la mise en place d'un mythe: l'école Freinet considérée comme un phare pédagogique, célébré par des expositions spéciales de l'école Freinet, le tournage de films, la création de disques, la publication d'un livre de poèmes, plus tard l'ouverture de la maison-musée de Coursegoules.

Il ne suffit plus de témoigner d'une application authentique des techniques, il faut révéler l'école Freinet comme l'école idéale que, dans sa pauvreté, elle n'avait jamais prétendu être avant la guerre et qu'elle ne pourra jamais devenir authentiquement, privée la plupart du temps des fondateurs qui

en étaient l'âme.

Pour connaître avec certitude l'origine de cette mythification, il suffit de lire les articles consacrés désormais à l'école Freinet. Ceux qui en parlent comme de l'un "des milliers de laboratoires vivants que sont les classes de l'école moderne " sont signés de Freinet seul. Chaque fois qu'on y exalte le cas exceptionnel de l'école-phare, la signature contient l'initiale d'Elise et, même quand elle est accolée à celle de Célestin, on peut être certain qu'elle a solidement tenu le stylo.

Paradoxalement, lorsqu'elle retrace l'histoire du Pioulier dans *L'école Freinet, réserve d'enfants* (Maspéro, 1975), Elise arrête son récit à la fermeture de 1941 et ne consacre à la période suivante, qu'elle n'avait pourtant cessé de célébrer, que quelques phrases peu aimables (p. 206): *Les temps héroïques sont toujours suivis de périodes mornes, étayées par un arrivisme qui engendre le conformisme le plus bas (...) A la période héroïque succède celle du mandarinat sans grandeur, qui a définitivement rompu avec l'idéologie des grands commencements et ses austères responsabilités.*

On doit constater que certains enseignants passés à Vence n'ont pu se plier avec sérénité aux difficultés particulières de la tâche. Entre ceux qui ont su éviter le conflit (notamment le heurt avec Elise que laisse deviner la citation qui précède), s'institue une sorte de fraternité, mêlée d'humour, mais dominée par le sentiment d'avoir vécu une expérience exceptionnelle.

A plusieurs reprises, espérant tempérer un heurt, je suis intervenu amicalement auprès de Freinet en lui rappelant mes propres difficultés à Vence; c'était parfois trop tard. Au sein de l'ICEM, même ceux qui seront choqués ou navrés que j'ose aborder ce problème sans détour, devront reconnaître honnêtement qu'ils ont parfois dissuadé leurs propres amis de se porter volontaires pour enseigner au Pioulier, s'ils sentaient que leur personnalité s'adapterait mal au caractère particulier de l'école.

[\(retour\)](#)

La pédagogie Freinet à l'écran

Freinet, héros d'un film : *L'Ecole Buissonnière*

Dès sa présentation au congrès de l'Ecole Moderne à Angers, en avril 1949, le film de Jean-Paul Le Chanois devient emblématique de la pédagogie Freinet. Le leitmotiv musical du film, "*J'ai lié ma botte*", restera pendant des années le chant de ralliement des débuts de séances de congrès. En réalité, ce chant n'a pas été composé par l'auteur de la musique du film, Joseph Kosma (le complice des chansons de Prévert), mais par Francine Cockempot, animatrice de chant du scoutisme féminin. L'explication: Le Chanois avait découvert cette chanson à l'école Freinet de Vence, au cours du tournage, Michel E. Bertrand l'ayant ramenée d'un stage de colonies de vacances des CEMEA, l'avait apprise aux enfants de l'école où il avait été appelé en octobre 1947 par Freinet, à sa sortie de l'école normale.

Mais remontons en arrière pour évoquer la conception et le tournage du film.

Au départ, une rencontre de copains :

J'ai souvent entendu dire, sans avoir pu le vérifier, que Jean-Paul Le Chanois et Bernard Blier avaient sympathisé pendant la guerre, en 1940, et s'étaient promis de tourner ensemble plusieurs films dès qu'ils le pourraient. De fait, Blier fut l'interprète principal de plusieurs films de Le Chanois après la Libération.

Sous son vrai nom: Jean-Paul Dreyfus, Le Chanois, né en 1909, avait joué en 1932 dans *L'affaire est dans le sac*, film de Pierre Prévert auquel participaient également M. Duhamel et J. Prévert. Il avait été assistant réalisateur de *Tourneur, Renoir et Ophuls*. Son premier film personnel, un court métrage sur *Vaillant-Couturier*, date de 1938. C'est pendant l'Occupation qu'il adopte le pseudonyme de Le Chanois qu'il conserve ensuite.

Bernard Blier avait déjà joué, avant la guerre, dans plusieurs films connus: *Hôtel du Nord*, *Le Jour se lève* et *Entrée des artistes*.

Une histoire vraie, largement modifiée et romancée :

Pour le choix du sujet, Le Chanois, membre de la bande à Prévert et du groupe Octobre, avait eu connaissance de l'affaire Freinet en 1933. A quel moment se fait, entre Le Chanois et Freinet, la rencontre qui donnera corps au projet de film? Rien ne permet de le préciser. Toujours est-il qu'Elise Freinet, qui termine alors son livre *Naissance d'une Pédagogie Populaire*, rédige un synopsis (payé 50 000F de 1948) pour servir de base au scénario. La B.T. 100 *L'Ecole Buissonnière* (22-1-1950) donne une idée de ce que pouvait être ce synopsis. Pour des raisons d'unité de lieu et d'intrigue, Le Chanois décide de regrouper dans un seul village ce qui s'était passé à Bar-sur-Loup (l'innovation) et à St-Paul (le conflit). C'est Saint-Jeannet, village proche de Vence, qui est choisi comme cadre de la plupart des scènes d'extérieur. Une des placettes est le lieu principal: un décor transforme l'une des maisons en école et un faux monument aux morts est ajouté au bout de la place où les

conseillers municipaux du film joueront aux boules.

Il est probable qu'en Italie, un cinéaste néo-réaliste aurait créé un film assez proche de la véritable affaire de Saint-Paul. En France, après la courte euphorie unitaire de la Libération, suivie de la scission syndicale de 1947, la production d'un film grand public contraint à des infléchissements importants du sujet:

- une dépolitisation de l'histoire (ce n'est plus l'affrontement politique entre l'Action Française et l'instituteur "bolchevique", tout au plus une opposition sociale: les nantis face aux gens du peuple),
- de ce fait, l'intrigue se ramène surtout à un problème d'innovation pédagogique mal acceptée par les traditionalistes de tous bords,
- une issue positive: si l'instituteur obtient la réussite de tous ses élèves au certificat, il pourra rester au village (Freinet n'avait pas eu ce choix à la rentrée de Pâques 33, ses adversaires exigeaient son départ immédiat et l'avaient obtenu),
- la polarisation sur un cas symbolique: celui d'Albert, l'adolescent orphelin de guerre, considéré comme le voyou du village,
- une folklorisation du milieu: le village provençal de L'Ecole Buissonnière ressemble à ceux de Pagnol (Le Chanois reprend d'ailleurs certains de ses acteurs habituels: Delmont, Maupi, Poupon, Arius, Ardisson, Jenny Hélia),
- enfin, on surajoute une petite intrigue sentimentale en deux temps (la serveuse de l'auberge et l'institutrice des filles).

Néanmoins, on retrouve beaucoup d'éléments de la réalité historique: l'instituteur relevant d'une blessure de guerre, l'introduction de la petite imprimerie, la première correspondance avec une classe bretonne, la campagne diffamatoire, les pressions exercées sur les parents pour qu'ils fassent la grève scolaire, le rôle de l'antiquaire, fer de lance de la cabale contre Freinet. Dans le détail, on reconnaît des textes d'enfants souvent cités par Freinet : la course d'escargots, le petit chat qui ne voulait pas mourir, ou des allusions à des *Dits de Mathieu*: prendre la tête du peloton, le cheval qui n'a pas soif.

Observons que l'instituteur apparaît comme un novateur isolé. A part son correspondant breton, aucun de ses collègues ne semble échapper au traditionalisme et la notion de mouvement pédagogique est totalement absente.

Certains ont cru voir l'origine du nom du héros, M. Pascal, dans celui d'un instituteur varois, cité par Elise (p. 54 de N.P.P.). J'en doute, car ce Joseph Pascal, à l'inverse de son ami Alziary, avait refusé de se joindre en 1926 au mouvement qui naissait. On peut observer que les deux instituteurs du film (Pascal et Arnaud) portent des noms qui sont des prénoms. Il n'est pas impossible que celui d'Albert, donné au personnage de l'adolescent, soit un hommage au jeune Albert Belleudy, fusillé pour faits de résistance en 1944, après avoir secondé Freinet dans toutes les tâches de l'école Freinet entre 1934 et 1939.

La figuration enfantine :

Le rôle clé d'Albert est confié à Pierre Costes, un jeune acteur ayant dépassé l'âge du rôle mais qui a su convaincre le réalisateur en se présentant aux essais habillé en écolier de l'ancien temps.

Pour les autres rôles d'enfants, on a fait appel à des petits Niçois, habitués à la figuration dans les studios de la Victorine, et à des gamins remarquables au cours des repérages. Plusieurs pensionnaires de l'école Freinet complètent la distribution, tant pour la classe des garçons que pour celle des filles. Le Chanois a trouvé plus commode, pour les tournages en extérieur (à Saint-Jeannet ou au bord du torrent), de loger les petits acteurs à l'école Freinet. C'est Michel Bertrand qui accompagne et encadre l'ensemble de ces enfants, élèves ou non de l'école, en dehors des moments de tournage, de septembre à novembre 1948.

Je me souviens d'une anecdote à ce sujet. Voyageant dans un train de banlieue parisienne, à cette époque, je découvre un titre de France-Soir parlant d'une grève à l'école Freinet. Sans être lecteur coutumier du journal, je l'achète, intrigué. Il ne s'agit que d'un potin élevé, non sans malignité, à la hauteur d'un fait divers. Parce qu'on voulait leur imposer une alimentation sans sel (préconisée par Elise Freinet), les petits acteurs non élèves de l'école ont protesté et menacé de faire la grève du tournage si on ne les nourrissait pas comme chez eux. Ce qui est décidé aussitôt, on le devine.

Les chansons du film sont enregistrées, non avec les enfants figurants, mais avec les élèves d'un instituteur musicien de l'école Fuon Cauda de Nice, Camatte. Les enfants ont ainsi l'occasion de visiter le studio de la Victorine, un jour du tournage de la scène du certificat. Ils le racontent dans *La Gerbe* de janvier 1949.

La présence de Freinet à certains tournages :

Au cours de conversations en 1950-51, j'ai parfois écouté Freinet ou Bertrand parler du tournage du film. C'est pourtant dans une émission radiophonique de variétés que, pour la première fois, j'avais entendu avec surprise évoquer cette présence de Freinet. Un soir d'octobre 1949, Jean Nohain annonce soudain: "*Comme c'est la rentrée des classes, j'ai invité un instituteur, mais il n'est pas comme les autres puisque c'est celui de L'Ecole Buissonnière*". Je sursaute, Freinet n'est tout de même pas venu chez Jean Nohain! A cette époque, la médiatisation à outrance ne nous avait pas encore habitués à voir des personnalités prêtes à n'importe quoi pour figurer dans une émission à grande audience. Et l'animateur continue intarissable: "*Je suis heureux d'accueillir celui que nous aurions tous aimé avoir comme maître d'école, M. Bernard Blier !*" (ouf!). Quand les applaudissements de rigueur prennent fin, l'acteur enchaîne: "*Je veux préciser que je ne suis pas le véritable instituteur de L'Ecole Buissonnière, car il existe et je le connais, il s'appelle M. Freinet. Depuis bien des années, il s'acharne à transformer la façon de faire l'école, ce qui lui a valu des ennuis et beaucoup de réussites.*" En quelques phrases sensibles, il raconte l'affection spontanée des enfants pour Freinet. Cela se remarquait au fait qu'il était immédiatement entouré d'enfants, dès qu'il arrivait sur les lieux de tournage. Par la suite, Blier citera souvent son rôle d'instituteur parmi ceux, pourtant nombreux, qui l'ont particulièrement marqué au cours de sa féconde carrière d'acteur. Curieusement, dans une interview de la fin de sa vie, il décrit Freinet comme un stalinien sectaire. Peut-être ne gardait-il plus que le souvenir du conflit juridique qui suivit et dans lequel le stalinisme n'était pourtant pas du côté de l'inspirateur du film.

L'annonce aux militants :

Au début, l'atmosphère est au beau fixe. Dans L'Éducateur n°3 (1er nov. 48), Freinet écrit : *Un metteur en scène de talent, J.-P. Le Chanois, avait eu connaissance, il y a quelques années, de nos réalisations. Il avait compris tout de suite ce qu'elles contenaient d'essentiel et de typique; cette reconsidération profonde de notre éducation, que nous voyons, nous, sur le plan de la pensée et de la vie de l'enfant, il l'a conçue, lui, en images. L'idée du film était née, d'un film qui ferait comprendre au grand public ce qu'apporteraient de précieux et d'humain les techniques dont nous avons prouvé la réussite pédagogique. Le Chanois, metteur en scène, s'est fait pédagogue. Il a lu nos livres et nos brochures, médité L'Éducateur et surtout les Dits de Mathieu; il a cherché dans notre aventure pédagogique la trame du film qu'on est en train de tourner aux environs de Vence et aux studios de la Victorine à Nice.*

Il ne s'agit certes pas du film technique dont nous étudions et préparons la réalisation prochaine, mais d'un film pour le grand public, qui doit parler naturellement un langage différent de celui qui nous est familier. Nous avons aidé de notre mieux pour que ce film soit une réussite, c'est-à-dire qu'il fasse sentir et comprendre aux parents d'élèves les vertus des conceptions pédagogiques qui constituent un des grands tournants historiques de l'éducation populaire.

Il ne nous appartient pas de présenter un jugement prématuré de l'œuvre entreprise. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il a été réalisé avec ferveur par des hommes qui se sont donnés profondément à leur œuvre, sans autre souci que de la faire servir à l'éducation du peuple.

Dans le n° 10 (15 fév. 49), Freinet prévient à nouveau que *ce film n'est point le film de nos techniques qu'attendent les camarades (...) mais un film destiné au grand public, que le metteur en scène a quelque peu romancé naturellement et surtout qu'il a dû dépouiller, au risque de le voir boycotter, des éléments essentiels du drame : la laïcité, la lutte cléricale et la basse politique réactionnaire. (...) Le metteur en scène s'est attaché surtout à montrer au public les avantages psychiques et humains de nos techniques, ce renouvellement, cette reconsidération de la pédagogie sur la base des intérêts et des besoins enfantine. Et il y a, à mon avis, parfaitement réussi.*

L'image de l'instituteur traditionnel dans le film :

Quand il voit la version définitive du film, Freinet est le premier à regretter l'image caricaturale donnée du vieil instituteur, M. Arnaud, car il craint qu'elle fasse réagir négativement certains admirateurs des "hussards de la Troisième République" alors que lui veut montrer comment mieux mettre réaliser leur idéal généreux. Il rédige un texte où il critique que l'on ait représenté le vieil instituteur d'une façon un peu caricaturale et, à certains moments, un tantinet ridicule. *Je sais bien que ce qu'il peut y avoir de forcé (...) est ensuite racheté par l'attitude courageuse du vieux maître en face de la coalition anti-laïque, pour la défense du pédagogue téméraire qui bouscule la tradition et la routine. (...)*

Si, un jour prochain, le film pouvait devenir un film d'éducation, non soumis aux exigences insurmontables de la distribution et de la vente, nous demanderions que disparaissent quelques scènes que nous réprouvons et qui n'ajoutent absolument rien au film que nous aimons. Mais nous demanderions, par contre, que soient rétablis des passages malencontreusement supprimés. Quand Pascal rencontre M. Arnaud dans la salle de classe, puis qu'il s'en va avec Lise, le vieil instituteur reste seul. Il fait alors, dans un silence émouvant, le tour de la salle où il a tant travaillé et que la retraite l'oblige à quitter. Il s'assoit un instant encore à la chaire qui ne fut pas pour lui qu'un symbole, il examine une dernière fois les tableaux que nous trouvons démodés et dépassés, mais qui marquèrent en leur temps ce souci de constante recherche pour une meilleure éducation dont nous

nous réclamons. Il s'imagine, sur ces bancs aujourd'hui vides, les générations d'enfants qu'il a préparés de son mieux à être des hommes. Il se met à pleurer. (...) Puisse cet hommage au Pascal de 1949 faire mieux comprendre aux spectateurs du film L'Ecole Buissonnière le vrai mérite des Arnaud de l'école laïque française.

Il ne fait pas de doute que Freinet aurait volontiers coupé la scène du baiser dans la grange et conservé celle des adieux du vieil instituteur à sa classe. Le Chanois a-t-il eu tort de couper au montage une scène qu'il jugeait trop mélo? Sur le plan cinématographique, il est difficile de trancher sans pouvoir comparer les deux versions.

Un accueil largement favorable :

Projeté en séance privée à Paris en janvier 49, en présence de personnalités de l'enseignement, le film est bien accueilli. Dès sa sortie en salles, au mois de mars, il touche un large public par son ton enjoué et généreux, se situant clairement du côté des exclus. La scène du certificat, où Albert parle de son approche vécue des droits de l'homme, est un morceau de bravoure qui ne laisse personne indifférent. Un film donnant une vision positive de l'école, c'était et reste trop rare pour ne pas être remarqué.

L'Ecole Buissonnière obtient le premier prix au festival de Knokke-le-Zoute (Belgique), grâce, paraît-il, au soutien de jurés catholiques qui ignoraient le contexte français de guerre scolaire. Du côté de l'Est, le film est primé au festival de Karlovy Vary (Tchécoslovaquie). Sous le titre *Passion for life*, il obtient aussi une récompense à New York, ce qui ne surprendra pas ceux qui savent le triomphe qu'avait fait auparavant *La femme du boulanger* de Pagnol.

Le Conseil du cinéma de l'O.N.U. accorde sans réserves son patronage à ce film qui "*illustre d'excellente manière l'un des aspects de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme*". Il faut ajouter qu'en mai 49, une circulaire du Ministère belge de l'Instruction Publique recommande vivement aux enseignants de voir *L'Ecole Buissonnière*.

La critique française fait bon accueil au film. André Bazin souligne, pour s'en réjouir, le style épique dans cette manière de traiter les problèmes d'éducation : *Si l'épopée ne s'est pas plus développée au cinéma, c'est que ce genre est, en partie au moins, fondé sur une commune croyance en ce qui est le bien et le mal. Dans une société divisée comme la nôtre, il ne peut plus y avoir que des films de propagande dès lors que l'on touche aux problèmes sociaux. Ce n'est pas à mon sens le moindre mérite du film de Le Chanois que d'avoir traité d'une question d'actualité sociale en sachant faire que tout spectateur, sans distinction d'opinion, puisse librement être du côté du héros.*

En revanche, une critique cléricale, signée J.H., se situe clairement contre: *Il y a trop d'intentions visibles dans ce film pour qu'on ne soit pas inquiet de l'absence totale de la religion, ni même de l'aspect religieux. Ce village (provençal!) n'a pas de prêtre, pas d'église... Rien ne s'oppose ici à la morale chrétienne ni à la religion, et pourtant cette morale et cette religion sont superbement dédaignées en éducation. Quelques images et quelques passages du dialogue seraient à supprimer pour le film puisse passer dans les salles familiales. Valeur morale : 4A/4C - STRICTEMENT POUR ADULTES (après coupures)*

Notons que si le cinéaste avait montré le rôle réel du curé de St-Paul, cela aurait créé un scandale bien plus grand que son absence dans le film.

La nécessité de redresser une image idéalisée de la réalité :

Très vite, Freinet se rend compte qu'il faut mettre en garde les jeunes enseignants contre une vision trop édulcorée du combat pour un autre éducation. Le film "n'est qu'un léger euphémisme" de la véritable affaire de Saint-Paul: *Il ne faut pas croire que l'aventure se soit terminée simplement, romantiquement par un succès au certificat d'études. Là est l'unique et dangereuse invention du cinéaste pour nous, éducateurs. Là est le piège tendu au néophyte qui ne viendrait parmi nous que pour cueillir des lauriers. Non, camarades, la lutte n'est pas terminée, car la Société reste trop imparfaite pour nous comprendre. Vous êtes assez initiés aux réalités sociales pour laisser au scénario la part romantique qui lui revient, cà et là : la quelconque aventure sentimentale, le succès théâtral d'un candidat du Certificat d'études.* Et Freinet conclut qu'au-delà de l'émotion suscitée par le film, il faut participer au combat coopératif (Ed 15-16-17, 1er mai 49). Quelques mois plus tard, il ajoute : *Nous nous sommes naturellement préoccupés de "cette exploitation pédagogique du film". (...) Nous avons édité un programme passe-partout que nous mettons gratuitement à la disposition de nos groupes.(...) Il faut, à l'occasion du film, vendre le plus grand nombre possible de livres : Naissance d'une Pédagogie Populaire, qui feront comprendre et apprécier les idées que le film a semées.* (Ed 4, 15 nov. 49).

Bataille autour d'un générique :

Le film est produit par la Coopérative Générale du Cinéma Français, ce côté coopératif n'est pas pour déplaire à Freinet. Un contrat lui attribue 8% des bénéfices de la production, après amortissement des frais de tournage, sommes qu'il a demandé de verser au compte de son école. Il semble évident, comme le laissent supposer des courriers de Le Chanois en décembre 48 et du producteur en février 49, que le nom de Freinet apparaîtra au générique.

Le film reçoit le visa 13658, le 30 mars 49, et commence sa carrière commerciale. C'est alors qu'on découvre que seule apparaît, vers la fin du générique (la partie que les spectateurs ne lisent jamais), une petite mention "*Matériel scolaire et documents de l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne Techniques Freinet*". L'absence du nom de Freinet au générique est d'autant plus durement ressentie que la plupart des échos favorables au film le considèrent comme une pure fiction, sans rapport avec une quelconque réalité. Ce qui n'est pas toujours l'effet de l'ignorance, notamment dans certains organes communistes (voir *Les Lettres Françaises*, puis plus tard *L'Ecole et la Nation*). *L'Ecran français*, proche du parti communiste, atteint le comble en écrivant dans son n° du 1-2-49 : *Le récit de Le Chanois a le mérite d'être inspiré par des faits authentiques. Il s'agit des progrès scolaires et humains résultant de l'application des méthodes pédagogiques "actives", dites "méthodes Montessori"*. On peut comprendre la fureur de Freinet quand on sait les critiques formulées à l'époque contre le cléricisme de Mme Montessori et son ambiguïté à l'égard du fascisme italien. C'est seulement en avril 1950 que seront déclenchées les attaques publiques du PC contre Freinet, par un article de J. Snyders dans *La Nouvelle Critique* (n°15, p. 82). Néanmoins, quand on connaît les liens qui unissent alors au parti Le Chanois et la coopérative productrice, il est probable que les hostilités commencent indirectement par le silence sur Freinet au générique et dans la presse communiste.

Devant l'insistance de Freinet, la société productrice a finalement accepté le principe d'une dédicace collective faisant suite au générique :

Ce film est dédié à
Madame Montessori, Italie
Messieurs Claparède, Suisse
Bakulé, Tchécoslovaquie
Decroly, Belgique
Freinet, France
Pionniers de l'Education Moderne

Freinet n'est pas seul cité, mais il se trouve en bonne compagnie dans cette Europe de l'éducation où il représente seul la France.

Hélas! les promesses ne sont pas tenues. Alors s'engage une longue bataille juridique. Dans un article intitulé *Contre l'exploitation par le cinéma des enfants acteurs*, Freinet critique sévèrement les conditions de tournage (après un réveil à 5h30, départ en car à 6h pour le studio de la Victorine, attente sous la chaleur des projecteurs, le visage couvert de maquillage, répétition des scènes jusqu'à une quinzaine de fois). Ces critiques concernent malheureusement tous les tournages professionnels et auraient eu davantage de poids si elles n'intervenaient si tard et ne se concluaient par le reproche de la faible indemnisation (150 000F de l'époque sur un budget total de 36 millions) pour l'hébergement, la nourriture et la surveillance d'une vingtaine d'enfants pendant 3 mois.

Au congrès de l'Ecole Moderne de Nancy, en avril 1950, une motion exige le respect de la mention au générique. D'autre part, une campagne auprès des parlementaires s'inquiète des conditions de travail des enfants dans les studios cinématographiques.

Il faut attendre un jugement du Tribunal Civil de la Seine (3e chambre, 3e section) pour que, le 22 juin 1951, la société productrice soit condamnée à payer à Freinet 500.000F de dommages et intérêts et à modifier le générique comme convenu, sous astreinte de 10.000F par jour de retard. Jugement confirmé par la Cour d'Appel de Paris, le 7 mai 1952.

S'ensuit un combat pour faire vérifier l'application ou les infractions. Le film a alors terminé sa première exclusivité et c'est dans les petites villes que Freinet demande à ses militants de faire constater par huissier la non-modification de certaines copies, ce qui n'est pas toujours aisé. Grâce à la vigilance des camarades de l'ICEM, de tels constats sont établis à Montoire, à Saint-Nazaire. Le producteur doit finalement se plier au jugement.

Arrive le moment où le film disparaît des circuits professionnels. Après une petite carrière en ciné-club (au format 16 mm), il ne sera repris que bien plus tard dans un DVD.

Un intérêt qui n'a pas disparu :

L'Ecole Buissonnière n'est sûrement pas un film pédagogique mais, curieusement, aucun documentaire ultérieur montrant des moments de classe en pédagogie Freinet ne l'a jamais supplanté, même auprès des enseignants. C'est le pouvoir de la fiction, menée avec talent, que de savoir mobiliser l'émotion pour permettre ensuite la réflexion et la remise en question. Le documentaire se contente de montrer, il ne convainc que les convaincus.

L'Ecole Buissonnière fonctionne beaucoup au niveau des relations éducateurs-éduqués-milieu, un aspect important qui ne se dégage pas toujours facilement d'un simple documentaire. Comment, en effet, ne pas être sensible au déferlement de la classe vers le milieu, les enfants questionnant pour

leurs enquêtes tous les adultes du village. Observons aussi, dans le film, l'attitude des femmes, percevant mieux que les hommes, les transformations opérées dans le comportement des enfants par l'action de M. Pascal. Elles prennent plus massivement et plus énergiquement position en sa faveur au moment du conflit.

Plus de 40 ans après, on constate, non sans surprise, que *L'Ecole Buissonnière* n'a pas perdu son impact et son intérêt, pour autant qu'on n'y cherche pas ce que le film n'a jamais prétendu montrer.

Les films CEL

Dès la sortie de *L'Ecole Buissonnière*, Freinet a annoncé la mise en chantier d'autres films montrant, sans la romancer, la réalité des techniques Freinet. Dans les premières années du mouvement, c'est par des petits films Pathé-Baby de 9,5mm, tournés avec sa classe, qu'il avait montré ses enfants au travail. Il faudrait désormais dépasser ce cadre de pur amateurisme et réaliser des films de plus large diffusion. L'idéal aurait été d'intéresser un producteur de courts métrages à un projet de documentaire, ce qui aurait assuré le financement et la diffusion. Faute d'une telle solution, il faut travailler en semi-professionnalisme et réaliser coopérativement des films de 16mm, format utilisé dans tous les départements par les circuits de cinéma des amicales laïques.

La mise en chantier de plusieurs films :

Le premier projet mis en chantier est une illustration du dit de Mathieu : *Le cheval qui n'a pas soif*. Il est probable que le scénario a été élaboré par Elise Freinet et Michel E. Bertrand. Ce dernier accompagnait les enfants pendant les prises de vue de *L'Ecole Buissonnière*. Cela n'a fait que renforcer son envie de participer davantage à la réalisation de films. Ne raconte-t-il pas à ses amis qu'il a pris des cours d'art dramatique (où il rencontrait Mouloudji) et qu'il a été l'un des boys de Mistinguett lors d'une tournée estivale?

Les premières prises de vue, en noir et blanc muet, se déroulent dans la campagne de Seine-et-Oise, vraisemblablement en 1949-50. L'opérateur est le neveu d'une militante de la Marne, jeune technicien de la télévision. Il s'agit des extérieurs avec le cheval. Pour les séquences de classe, se pose un double problème : le tournage en intérieur exigerait des moyens d'éclairage importants et une autorisation administrative, nécessaire pour tourner dans une école publique. Le projet reste en sommeil quelques mois. Au congrès de Montpellier à Pâques 51, Freinet a obtenu du C.A. de la coopérative l'autorisation de faire des essais de tournage pour évaluer les dépenses à prévoir et embauché aussitôt M.E. Bertrand, qui s'est mis en congé d'Education Nationale pour venir filmer à l'école Freinet au dernier trimestre. Ce qui provoque immédiatement une réaction de Fontvieille, responsable de la commission Cinéma, qui se sent court-circuité (Coopération Pédagogique, n° 28, avr. 51).

A Vence, pour résoudre les problèmes d'éclairage, on installe, sur un coin de la terrasse servant de salle à manger de plein air, un fond de décor de classe avec tableau noir et bureau magistral. La séquence de l'école traditionnelle est jouée par l'institutrice de la classe des grands, Roger Lagrave, mais son amour propre est préservé car on ne filme que sa main, sortant d'une manchette empesée, frappant le bureau avec la règle, montrant les exercices du tableau d'un geste impérieux, dénonçant le mauvais travail d'un cancre et même le réprimandant physiquement. Le rôle du cancre est tenu par un enfant de 11 ans, Christian. Enfin, la séquence positive montre une classe moderne au travail.

On y voit Freinet animant lui-même une séance de texte libre, comme il le fait souvent le lundi matin. Le tournage est muet, le film devant être sonorisé en voix off.

Sur la lancée, M.E. Bertrand propose la réalisation d'un autre film, en couleur cette fois. A partir de quelques textes de la classe des petits (3 à 7 ans) et de certains autres inventés pour la circonstance, il s'agirait de montrer les divers aspects de la vie des petits à l'école Freinet. Le titre serait *Le livre de vie des petits de l'école Freinet*. Les textes imprimés serviraient de commentaire au film muet, sonorisé plus tard avec *Les Saisons* de Vivaldi.

Un nouveau décor est aménagé sur la terrasse, avec une porte et une fenêtre praticables, réalisés par le menuisier de la CEL, et une fresque peinte par les enfants. Mais on filme également dans les divers lieux de l'école : le jardin, la piscine, la salle à manger de plein air. Les principaux acteurs sont, bien entendu, les enfants de la petite classe et Simone, la monitrice qui en a la charge. D'autres enfants de l'école et des adultes apparaissaient également : Freinet dans sa voiture, Jacques Bens (étudiant en rupture de fac qui deviendra plus tard gendre de Freinet et écrivain) fait deux apparitions, l'une en facteur, l'autre en paysan livrant des légumes. Moi-même, j'y figure quelques secondes.

Un troisième film est ensuite entrepris d'après un conte d'enfants de la collection *Enfantines*: *La fontaine qui ne voulait plus couler*. Les personnages modelés et peints comme des santons se déplacent, tirés par des fils, dans des décors de plâtre peint. M.E. Bertrand dirige le tournage, trois adultes réalisent l'animation : Balouette Freinet, J. Bens et Fred, moniteur de l'internat. Ce film en couleur doit être sonorisé en voix off.

Enfin, un quatrième film, en noir et blanc, est tourné fin 51 : *Six petits enfants allaient chercher des figues*, d'après un texte de l'école Freinet, publié avant la guerre. Les six enfants sont joués par des élèves de l'école, échelonnés entre 4 et 14 ans. La maman est Jacqueline, la femme de M.E. Bertrand, alors enceinte de son premier enfant, ce qui transformera le tournage en course contre la montre.

La proposition d'une caisse spéciale Cinéma :

Ces quatre films ont été tournés en moins d'un an mais ils sont loin d'être terminés. Seul *Le cheval qui n'a pas soif* est vraiment bouclé au printemps 52 et pourrait être présenté aux militants à Pâques au congrès de La Rochelle. Freinet est décidé à ne pas en rester là. Pour trouver un financement supplémentaire, il propose une caisse spéciale, appelée *Guilde du cinéma*, alimentée par de nouvelles souscriptions.

Il a sondé par circulaire les militants. Comme souvent, seule une minorité a répondu rapidement. Travaillant au secrétariat de Freinet, je suis chargé de dépouiller les réactions. Approximativement, 30% approuvent sans réserve (comme d'habitude) les projets de Freinet. 20% se déclarent contre en disant : "*On a déjà assez de mal à financer les urgences* (on vient à peine de terminer les nouveaux bâtiments de la coopérative à Cannes). *Ce n'est pas le moment d'ouvrir un secteur important de dépenses nouvelles*". La moitié restante est, d'après moi, embarrassée ou indécise, s'échelonnant entre le "Oui, mais à condition que..." jusqu'au "Je ne serais pas contre, mais...". Freinet n'interprète pas les choses comme moi, comptabilisant les "Oui mais" dans les Oui et les "pas contre" comme "plutôt pour". Ce qui lui laisse prévoir une large majorité pour l'assemblée générale de la CEL.

La projection en avant-première au congrès de La Rochelle :

Lors de la projection du Cheval qui n'a pas soif, c'est un tollé pour quelques-uns, notamment Lorrain, militant des débuts devenu inspecteur : "*Ce n'est pas en caricaturant ainsi l'instituteur traditionnel qu'on risque d'attirer à nous de nouveaux collègues! Ce film n'informe pas sur les techniques Freinet, il n'apporte qu'un sujet de polémique dont nous n'avons nul besoin.*" Sans être aussi virulents, beaucoup d'autres camarades n'apprécient pas le film. Ils réagiront autrement devant des extraits du *Livre de vie des petits* encore inachevé. Pour atténuer les critiques, Freinet évoque les deux autres films tournés d'après des textes d'enfants. S'il avait pu tout montrer, il aurait peut-être inversé les réticences. En se contentant d'en parler, il laisse surtout se développer l'impression du fait accompli. Fonvieille, le responsable de la commission Cinéma, est choqué d'avoir été tenu dans l'ignorance des initiatives engagées. Ne demande-t-on pas aux militants d'entériner des décisions déjà exécutées?

La présentation des chants d'enfants de Vence :

Un autre problème vient interférer sur celui des films : la série d'enregistrements intitulée : *Méthode naturelle de musique*. Il s'agit d'une autre initiative de M.E. Bertrand et J. Bens (qui ont déjà collaboré pour créer des chansons proposées en vain à Yves Montand). Contrairement à ce que le titre pourrait laisser croire, il ne s'agit pas, comme Freinet l'a fait pour la lecture et le dessin, de réunir des documents spontanés montrant comment les enfants progressent dans le domaine musical. Il s'agit de quelques poèmes d'enfants de l'école Freinet, mis en musique par eux-mêmes ou par d'autres, et largement retravaillés avec l'aide des adultes, notamment pour leur donner une structure de chanson avec couplets et refrain. Ces chansons sont chantées en chœur et accompagnées au piano par J. Bens.

Une anecdote montre les difficultés de l'entreprise. Quelque temps auparavant, Elise Freinet a demandé à une monitrice de faire apprendre aux autres enfants la création de l'un d'eux, mise au point avec elle à l'Auberge. L'enfant chante sa chanson devant le groupe et la monitrice la fait consciencieusement répéter. Le chant est présenté en veillée du samedi. Elise l'interrompt, reprochant à la monitrice d'avoir déformé la musique. Faute d'enregistrement ou de notation écrite, il est impossible de trancher. Néanmoins, c'est bien l'auteur qui a chanté au groupe la version reprise en chœur. On attendait probablement trop des capacités musicales de ces enfants, beaucoup moins à l'aise dans ce domaine que pour l'expression verbale ou graphique. Il leur est difficile de mémoriser leurs trouvailles et, comme on ne dispose pas encore de magnétophone léger pour saisir les créations spontanées, cela contraint les adultes à intervenir davantage.

J'associe ce problème à celui des films, car l'audition publique des enregistrements, suivant de peu la projection du film, suscite le même type de réactions. Quelques-uns de ceux qui avaient critiqué le film, attaquent violemment les chants, dénonçant leur style "à la mode", leur absence d'authenticité, leur caractère morbide, le manque de rigueur du chant collectif. Si tout n'est pas faux dans ces affirmations, c'est tout de même très excessif. Certes, l'appellation "*Méthode naturelle*" est abusive et incite à réagir. Néanmoins, certains reproches pourraient s'adresser à de nombreux poèmes d'enfants ou d'adolescents. Toutes ces critiques seront détaillées par écrit, quelques mois plus tard, par un militant du Var, Charles Allo, qui n'était pas présent au congrès mais qui a écouté en détail les enregistrements (Coopération Pédagogique, n°5 du 18 oct. 52).

Quelles motivations à ces réactions négatives ?

Les congrès n'avaient pas habitué Freinet à une telle virulence de propos. On pourrait se demander si, après deux ans de heurts idéologiques avec le P.C., on n'assiste pas à une intervention du parti pour provoquer l'affrontement au sein même du mouvement. Franchement, je ne le crois pas. Bien sûr, quelques militants communistes orthodoxes critiquent l'univers "détaché de tout contenu social" de quelques chansons (certes, on est loin du réalisme socialiste préconisé par Jdanov), mais ceux d'entre eux qui fréquentent l'école Freinet, l'été, sont prêts à défendre des créations dont ils connaissent les jeunes auteurs.

Par contre, la plupart des réactions négatives proviennent de militants assez peu politisés qui, connaissant les faibles moyens de leur commission, découvrent que M.E. Bertrand a bénéficié de matériels coûteux. L'objectivité oblige à préciser que ces moyens sont très loin du professionnalisme, qu'il a fallu tendre de vieilles couvertures pour transformer une chambre en studio d'enregistrement. Pour alimenter le magnétophone, de type professionnel, il a fallu bricoler pour convertir en courant électrique standard le courant local de Vence (alternatif à 25 périodes), grâce au couplage d'un moteur et d'un alternateur, etc.

Il n'en reste pas moins, aux yeux de beaucoup, une impression de "deux poids et deux mesures". Certains supportent mal que Freinet ait outrepassé les décisions prises l'année précédente. Plus rares sont ceux expriment en privé leur méfiance vis-à-vis de M.E. Bertrand, suspecté par eux de se faire la main avec l'argent de la coopé, pour ensuite se lancer dans une carrière professionnelle. Une telle interprétation est tout à fait injuste, mais révèle une animosité contre l'homme en oubliant ses incontestables qualités créatrices derrière son caractère impulsif et parfois distant à l'égard des militants de base.

Fronde à l'assemblée générale de la CEL :

Freinet se trouve confronté à une opposition qu'il n'avait pas prévue et ne peut comprendre. Habituellement, les empoignades portent sur l'attitude à adopter face à des problèmes sociaux, syndicaux ou politiques et cela n'a rien de surprenant dans un mouvement aussi pluraliste. On se rassemble bien vite autour des choix éducatifs communs. Cette fois, c'est justement autour de principes pédagogiques que l'on s'empoigne et parfois en renvoyant à Freinet des paroles prononcées par lui un peu plus tôt (par exemple, contre la caricature du vieil instituteur dans *L'Ecole Buissonnière*, ou dans sa critique de ceux qui font singer aux enfants le monde des adultes).

Je tente alors d'expliquer que beaucoup d'indécis ont basculé dans l'opposition à une nouvelle caisse Cinéma, mais Freinet me traite presque de menteur. Il en reste à son décompte personnel: à peu près 80% pour. Quand il s'avère que l'A.G. ne le suivra pas, il se met en colère, déclare qu'il retirera son argent personnel de la CEL pour financer le cinéma et quitte la salle en menaçant de tout abandonner. Stupeur générale. La fronde, d'accord, mais pas la révolution et sûrement pas le parricide. Il s'agit de recoller les morceaux. Les fidèles de la première heure vont négocier en coulisse.

Il est décidé de ne pas mettre un terme à la réalisation de films et de proposer une souscription spéciale pour la Guilde du cinéma. A peine une centaine s'inscrit sur place, ce qui est fort peu comparé au nombre des congressistes, habituellement les plus motivés des militants. Tout laisse

prévoir une faible réussite dans le reste du mouvement. Quelques mois plus tard (juin 52), on n'atteint pas les 150. Cela ne permettra pas d'entreprendre de nouveaux projets. La caisse spéciale qui avait été créée pour le cinéma ne tardera pas à être supprimée.

Le devenir des films CEL :

Alors on se contente de terminer et de diffuser les quatre films déjà tournés. *Le cheval qui n'a pas soif* est mieux sonorisé mais ne sera jamais accepté par les militants et il croupira dans les réserves. *Le livre de vie des petits de l'école Freinet* a la plus brillante carrière, car il correspond au type de document qu'on attendait sur la vie d'une classe, même s'il s'agit d'un cas un peu spécial (niveau maternelle-CP d'une école en internat).

Les deux autres, malgré quelques récompenses reçues hors du mouvement, n'obtiendront qu'un accueil mitigé des militants. On juge leur rythme trop lent, mais n'est-on pas influencé par le style des productions américaines pour enfants? Quoi qu'il en soit, *Les six petits enfants* et *La fontaine qui ne voulait plus couler* ne trouveront jamais vraiment leur public.

L'ouverture d'autres pistes :

Pour montrer qu'il ne recherchait pas uniquement des films vitrines, réalisés par M.E.Bertrand et mettant en valeur son école, Freinet relance le problème des films documentaires qui seraient l'équivalent de la collection BT. Il faut d'abord se mettre d'accord sur un format de projection dans les classes. Le 16 mm est trop coûteux. Seuls quelques nostalgiques restent accrochés au souvenir du Pathé-Baby en 9,5. La plupart optent pour le 8 mm qui désormais s'impose. Freinet envisage de faire construire un projecteur simple et robuste qu'on pourrait mettre sans crainte dans les mains des enfants, comme l'ancien Pathé-Baby. Le projet tourne court. Quant aux films documentaires, l'expérience ne dépassera pas l'échange entre classes, comme cela se faisait déjà avant la guerre. Par contre, sur le plan de l'enregistrement sonore, l'avenir sera beaucoup plus prometteur. Nous en parlerons plus loin.

Les leçons tirées par Freinet de cette aventure :

Au retour du congrès, je suis personnellement soumis au feu des questions de Freinet et surtout d'Elise (qui n'y a pas assisté). Autant Elise est indignée qu'on ait pu contester le leader, autant Freinet est attentif à ce que j'ai entendu dans les couloirs. En effet, de nombreux militants n'ont pas craint de me dire le fond de leur pensée, sachant que je saurais la transmettre à Freinet sans les désigner individuellement. Je m'aperçois, dans les mois qui suivent, qu'il tient réellement compte des sensibilités qui s'étaient exprimées à La Rochelle. Autant il est sujet à prendre parfois ses désirs pour des réalités (ce qui est la tendance de tous les créateurs), autant son réalisme reprend vite le dessus. Il sait que lui non plus ne pourra faire «boire un cheval qui n'a pas soif»; il ne s'agit pas d'une simple parabole mais d'une technique de vie.

Alors qu'il avait critiqué à chaud mon interprétation des événements, Freinet me propose davantage

de responsabilités dans son secrétariat, notamment dans les relations avec les jeunes militants. Je serais prêt à jouer le rôle qu'il voudrait me confier, au risque de me trouver souvent entre l'enclume et le marteau, comme cela a failli m'arriver à La Rochelle. Mais j'éprouve surtout le besoin d'acquérir une réelle expérience pédagogique personnelle plutôt que de devenir prématurément "permanent" du mouvement. Après avoir réfléchi, je réponds que je suis décidé à reprendre une classe à la rentrée suivante. D'ailleurs, mes rapports confiants avec Freinet me permettront peut-être de mieux traduire la sensibilité des militants de base, en me trouvant au sein d'un groupe départemental.

Quoi qu'il en soit, Freinet ne tarde pas à ressouder l'unité des militants, en recentrant, comme toujours, sur des actions positives. Bien lui en prend, car on va aborder bientôt de plus dangereuses turbulences. Si je tiens pour négligeable l'influence extérieure du Parti Communiste dans ce conflit de La Rochelle, je pense que celui-ci en a tiré les leçons. Depuis 1950, il avait centré les attaques sur le "caractère faussement progressiste de la pédagogie" de Freinet, mais, faute de pouvoir définir une pédagogie réellement progressiste, il n'avait ébranlé aucun militant, hormis une poignée d'inconditionnels prêts à tous les alignements. C'est désormais sur la personne de Freinet, "dirigeant antidémocratique" de l'ICEM, puis "patron de combat" de la CEL, que porteront les attaques. Si Freinet n'avait pas su resserrer son mouvement après le congrès de La Rochelle, celui-ci aurait sans doute mal supporté le choc, l'année suivante à Rouen (Pâques 53).

D'autres films sur la pédagogie Freinet :

Il faudra attendre plus d'une douzaine d'années pour que d'autres films soient entrepris sur la pédagogie Freinet. Il s'agit de courts métrages professionnels, produits par la société "les Films de Touraine" et intitulés *Au matin de la vie* et *Le poème d'exister*. Tournés encore à l'école Freinet, ils ne recevront dans le mouvement qu'un accueil mitigé.

C'est après la mort de Freinet que seront réalisés par la Radio-Télévision Scolaire, d'intéressantes séquences de L'Atelier de Pédagogie, tournées, entre autres, dans différentes classes Freinet.

[\(retour\)](#)

Le conflit avec le Parti Communiste

Je me doute que certains lecteurs m'attendent particulièrement sur ce chapitre, comme s'il avait une importance centrale dans la biographie de Freinet. Je considère pourtant que le véritable drame est la longue série de rendez-vous manqués entre l'ensemble de la gauche syndicale et politique et ceux qui ont réellement tenté de changer l'éducation et l'école. L'affrontement entre le P.C. et Freinet, dans les années 50, n'est à mes yeux qu'un épisode peu glorieux d'un ratage beaucoup plus profond et hélas! moins circonscrit dans le temps.

Éliminons tout d'abord une légende: Freinet n'avait pas quitté le PC avant le déclenchement des attaques publiques contre lui.

Pour analyser le conflit qui voit Freinet rejeté par son parti auquel il était pourtant attaché, nous sommes limités par l'absence de clarté du P.C. sur ce sujet. Je trouve choquant de voir parfois des enseignants ou étudiants, désireux d'étudier ce problème, renvoyés vers l'ICEM (et finalement vers moi) par des militants ou responsables communistes que je sais plus ou moins directement impliqués dans le conflit ou, en tout cas, très au courant de son déroulement et peut-être même de son mobile exact. Le silence et la langue de bois sont inacceptables, tout comme la difficulté de connaître tous les éléments du dossier. Je m'appuie donc sur les pièces que j'ai pu retrouver, surtout des lettres échangées entre Freinet et ses camarades communistes, des circulaires de la CEL et de l'ICEM, divers articles de presse.

Si l'on s'en tenait à la lecture des articles de *La Nouvelle Critique* et de *L'Ecole et la Nation*, on pourrait croire qu'il s'agit essentiellement d'un débat de doctrine, si polémique soit-il. Après lu en détail les éléments dont je dispose, je pense qu'au-delà de la diatribe, il s'agit (et je pèse mes mots) d'un règlement de compte dont il restera à élucider les motivations réelles.

Très tôt, une campagne de calomnies contre la personne de Freinet :

Elle a commencé dès 1943, lors de la Libération en Algérie. De Gap, Elise Freinet réussit en novembre 44 à reprendre contact par courrier avec son amie Suzanne Carmillet (devenue plus tard Daviault par son mariage), alors institutrice à Tizi-Ouzou (Algérie) et militante communiste. Dans sa réponse du 20 décembre, celle-ci décrit les pénibles années de guerre, puis les ambiguïtés de la Libération au Maghreb depuis 43, et elle s'indigne: *Il faut absolument que Freinet prenne la peine de se laver des accusations qui ont été portées contre lui par le P.C. En Alger, il a couru le bruit que Fr. était un traître et collaborait avec l'ennemi: il aurait accepté d'aller faire un voyage en Allemagne. C'est Fajon qui m'a mise au courant alors que j'étais venue lui parler Education Nouvelle. Cela a eu une répercussion énorme sur le GAEN (groupe algérien d'éducation nouvelle). On ne pouvait pas prononcer ton nom, ni nommer nos références quand, au cours d'un article de propagande, on citait un passage de "La Technique Freinet".* Elle ajoute que les meilleurs militants du groupe n'ont pas prêté foi à ces accusations, mais que Fabre (futur responsable national du GFEN) était le plus intransigeant "au nom de la ligne" et que Lisette Vincent (alors secrétaire du GAEN, avant d'entrer au secrétariat de Marty) se pliait à son point de vue.

Aussitôt prévenu, Freinet cherche à découvrir l'origine de cette rumeur sans aucun fondement et il écrit à Robert Enard, professeur communiste marseillais, à qui il avait montré en 1941 le manuscrit

de *Conseils aux parents* que ce dernier lui avait déconseillé de publier. Enard répond le 24 janvier 45 : *J'ai bien reçu ta lettre du 16 courant, tu sembles particulièrement pessimiste; je t'ai précisé la déposition que j'avais à ce moment-là faite aux membres du parti. D'autre part, je suis étonné que l'on te reproche d'avoir voulu faire des conférences en Allemagne; ceci ne vient évidemment pas de moi et je n'en reste pas moins attaché à tes réalisations passées, à l'esprit de l'imprimerie à l'école, mais je ne puis en aucune sorte revenir sur le jugement que j'ai porté sur ta brochure: "Conseils aux Parents". Je suis heureux que l'enquête locale dans le département (les Hautes-Alpes, puisque Freinet siège encore au Comité de Libération) te soit favorable. Enfin, tu dis ne pas avoir la prétention de te disculper, mais je pense que tu devras continuer à te soumettre à l'enquête dont tu dis être l'objet. Je pense que tu doives continuer ton œuvre pédagogique à la condition qu'elle puisse supporter l'examen favorable des nôtres; je ne sais pas si l'on te rendra hommage à retardement comme tu le dis, mais je sais que ceux qui t'ont compris autrefois, admirent encore cette œuvre quelle que puisse être ton attitude. Je t'avais déjà ainsi précisé notre position en te renvoyant ta brochure dactylographiée, mais nous gardons le droit de critiquer l'attitude personnelle de ceux dont nous continuons à admirer les travaux. Je pense que tu sortiras au mieux de cette affaire, je le souhaite et à ce moment-là, nous oublierons les erreurs des uns et des autres s'il y a lieu.*

Bien amicalement. Enard

Dans le premier n° de *L'Éducateur* publié en février 45 à Gap, Freinet met en garde contre les calomnies qui circulent à propos de son attitude pendant la guerre, mais il n'en précise pas l'origine. Il saisit de son cas la direction du P.C.F., 44 rue Le Peletier à Paris, dont il reçoit cette réponse du 25 juin 45:

Le COMITE CENTRAL du PARTI COMMUNISTE FRANCAIS, ayant pris connaissance du rapport de la Commission Centrale de Contrôle Politique, a décidé que : pour le cas de FREINET, Instituteur, Représentant le Parti au C.D.L. des Hautes-Alpes, La C.C.C.P. n'a pas à laver FREINET de calomnies qui pour elle n'existent pas. La région doit faire elle-même le nécessaire si elle le juge utile LE SECRETARIAT : LEON MAUVAIS

On pourrait croire l'affaire classée. Et pourtant les calomnies ne cessent de circuler, ayant toujours pour origine des responsables communistes. Le 30 avril 49, Maurice Perche, alors instituteur d'Eure-et-Loir et militant de l'ICEM, écrit à Freinet qu'il vient de rencontrer Paul Delanoue, responsable de la FEN-CGT, pour lui remettre le rapport au Comité Central, rédigé au congrès d'Angers par les militants communistes de l'ICEM. Delanoue lui a réaffirmé les accusations suivantes: *Freinet a signé un engagement sous l'occupation au camp de concentration* (ce que contestent ses compagnons de camp). *Freinet a écrit un livre pour les parents d'élèves faisant l'éloge de Pétain. Mais le livre n'a pas paru. Il a été retouché ensuite.* Or le reproche d'Enard portait justement sur la publication qu'il avait déconseillée. Ajoutons que Perche abandonnera l'ICEM en 52, dès qu'il sentira que le mouvement n'est plus "dans la ligne" du parti.

Aussitôt, Freinet réagit auprès du secrétariat départemental du parti (les A.M. où il réside maintenant), comme le conseillait la réponse du Comité Central. Il rappelle les calomnies, le nom de ceux qui les profèrent et conclut:

Ces calomnies, répétées complaisamment, et avec d'autant plus d'insistance qu'elles sont formulées par des responsables, ont accrédité dans le Parti l'opinion que je suis un traître contre qui se jette l'exclusive. Le sabotage par les organismes du Parti de notre congrès de la CEL de Angers à

Pâques dernier n'est qu'un épisode de la campagne de calomnie dont je fournis aujourd'hui des preuves. J'en ai assez d'être considéré comme traître dans un Parti que j'ai servi avec dévouement et dignité pendant vingt-trois ans. Je demande que justice me soit rendue. Il ne s'agit ici ni de discipline de Parti ni de doctrine, mais de propreté et de dignité. Le Parti Communiste ne saurait être ni le Parti des traîtres, ni le parti des calomniateurs. Si la preuve est faite que je suis un traître, on doit m'exclure du parti. Dans le cas contraire, on doit me laver de ces calomnies et faire taire les calomniateurs. J'insiste à nouveau pour que le parti règle sans tarder cette affaire de propreté. Je demande qu'on me confronte avec Enard, Fajon et Delanoue, qui apporteront leurs preuves. Quant à moi je n'ai rien à renier d'un passé de lutte au service du Parti. J'ai fourni à la Fédération les documents en ma possession. J'ai entre les mains l'original de mon livre "CONSEILS AUX PARENTS qui semble être à l'origine des calomnies d'Enard. Mais comme cet exemplaire est unique, je ne puis m'en défaire. Je le soumettrai à la commission au moment de la confrontation. Je suis prêt à me rendre à Nice ou à Paris à cet effet.

Cette affaire de calomnies soumise au Parti est tout à fait indépendante de la question pédagogique sur laquelle le Parti discute et Calas enquête, savoir : la pédagogie moderne, l'œuvre et l'orientation de la CEL. Personnellement je ne me prêterai à aucune discussion pédagogique ou autre tant que pèseront sur moi les calomnies qui me déshonorent.

Si je n'ai pas de réponse dans la huitaine, j'écrirai une dernière fois à Maurice Thorez pour lui signaler l'urgence d'une solution qui peut être rapide. Thorez me comprendra comme me comprennent certainement tous les militants qui savent que honnêteté, dignité et fidélité communiste sont inséparables. Salutations communistes C. F.

Dans sa lettre, Freinet date clairement son entrée au parti (1949-23 =1926) et prouve qu'il en est encore membre en 1949, contrairement à certaines légendes. On imaginerait mal qu'il croie pouvoir mentir à des responsables locaux, mieux placés que quiconque pour savoir s'il a ou non repris régulièrement sa carte.

L'allusion à Maurice Thorez s'explique par le fait que ce dernier lui a adressé à plusieurs reprises des témoignages de sympathie. Le 15 septembre 49, il répond de sa main, sur papier à en-tête du Secrétaire Général, à l'envoi de *Naissance d'une Pédagogie Populaire*.

Chers camarades, Merci pour le livre solide et émouvant d'Elise sur trente années d'efforts en faveur d'une pédagogie populaire à laquelle demeure attaché le nom de Freinet. Avec l'assurance, pour vous deux, de mes sentiments fraternels. Thorez

Il dédicace un exemplaire d'une nouvelle édition de *Fils du Peuple: Aux maîtres de l'école nouvelle Elise et Charles Freinet*. La méprise sur le prénom s'explique par le fait que Freinet ne signe jamais par son prénom, qu'il semble ne pas apprécier, mais uniquement par l'initiale.

Le 20 avril 50, nouvelle lettre manuscrite pour remercier de l'envoi du livre *Essai de Psychologie sensible*.

Cher camarade Freinet, La préparation et le déroulement de notre Congrès ne m'ont pas permis de vous remercier aussi vite que je l'aurais voulu pour votre dernier livre, que je me propose de lire attentivement comme chacune de vos productions. A vous bien fraternellement. Thorez

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'on ne trouve pas là trace d'hostilité ou de méfiance vis-à-vis d'un traître et, après les attaques dans *La Nouvelle Critique*, Freinet ne manquera pas de rendre publique cette correspondance auprès des militants communistes troublés, en faisant réaliser (à cette

époque sans photocopieur) des clichés métalliques en fac-similé des envois manuscrits de Thorez.

A Pâques 51, au congrès ICEM de Montpellier, Raoul Calas, membre du Comité Central du PC, affirme devant un groupe de militants communistes du mouvement : *Aucune des attaques lancées contre Freinet et mettant en cause son attitude pendant la guerre n'a de fondement. C'est ce qui ressort d'une enquête que nous avons menée. Freinet est un communiste avec tous les droits et aussi tous les devoirs que ce titre implique.*

Cogniot fait état d'une réhabilitation de Freinet en 49. Pourtant, on ne peut réhabiliter que pour réparer une condamnation préalable, or le parti n'a jamais prononcé de jugement. En tout cas, cette nouvelle affirmation devrait mettre un terme définitif aux calomnies. Il n'en est rien. Dans les années 80 encore, une universitaire de Dijon, Mme Denis, n'hésite pas à affirmer publiquement que Freinet a dédié à Pétain *L'Education du travail* (comme le livre a été publié pour la première fois en 1949, une telle dédicace aurait été simplement suicidaire). Cette affirmation choque un de ses étudiants, Denis Roycourt, qui me demande des informations. Sur mes conseils, il questionne le professeur sur ses sources: Roger Gal lui aurait dit cela en privé, dans son bureau de directeur de la Recherche Pédagogique. C'est l'exemple type du ragot fluctuant que l'on a colporté oralement sans jamais le publier, sachant que cela provoquerait un procès en diffamation.

Est-ce une coïncidence? Quatre des protagonistes cités: Fajon, Enard, Delanoue et Perche se retrouvent un peu plus tard aux commandes de *L'Ecole et la Nation*, revue des enseignants communistes. Peut-on s'étonner que Freinet n'y soit pas en odeur de sainteté?

Un procès dans *La nouvelle Critique* :

En avril 50, après le congrès de Nancy où, après des discussions passionnées entre militants communistes et non communistes, avait été votée une motion pour la paix allant aussi loin que possible en ces temps de guerre froide, Freinet envoie à quelques amis communistes du mouvement, la copie dactylographiée d'un article de J. Snyders dans *La Nouvelle Critique*. A cette époque sans photocopieur, il faut faire de multiples frappes sur papier pelure avec carbone. Bien que non communiste et âgé de 22 ans, j'en reçois un exemplaire car, à Nancy, Freinet a apprécié que j'aie, avec l'inconscience fougueuse de la jeunesse, porté la contradiction à Mme Seclet-Riou en l'entendant parler de certaines lectures développant "les mauvais instincts" des enfants.

Je ne ferai pas ici l'exégèse de l'article de Snyders, placé sous le patronage d'une citation de Jdanov. Les mots *mystification* et *mystifier* reviennent 7 fois dans le texte, renforcés par: *plaisanterie* (2 f.), *illusion*, *prétentions dérisoires*. Sur le plan idéologique, la "méthode Freinet" a toutes les tares: (*incroyablement*) *réactionnaire* (2 f.), (*petit*) *bourgeois* (2 f.), *idéaliste*, *gauchiste*, *non révolutionnaire*, *conception réformiste*, *antiprogressiste*, *prétention démocratique*, *révolution sans politique et sans action de parti*, *fausseté des principes*.

"Il est très grave de voir des enseignants, même sincèrement progressistes, se confier à elles (ces méthodes nouvelles) et ne pas voir que peu à peu, insidieusement, elles les amènent à s'isoler dans la pédagogie pure."

Concernant la pédagogie, il faut dénoncer: *le danger des méthodes, les trucs pédagogiques, l'atmosphère artificielle, la spontanéité infantine* (2 f.), *refuge douillettement abrité, nid douillet, école fermée sur elle-même, univers puéril*. Le journal scolaire n'est que *le lien entre petits mondes enfantins*. Les enquêtes dans le milieu ambiant se contentent de *détails pittoresques, anecdotes*.

Freinet est rapproché de ces antiprogressistes que sont Dewey, Piaget et Dottrens, ce qui explique la tendresse gouvernementale (sic) pour les méthodes nouvelles. L'auteur se livre à la critique de 3 BT pour prouver qu'on n'y exalte pas la lutte des classes et l'anticolonialisme. Il termine par la seule référence possible: "*Makarenko et les réalisations soviétiques, les résultats déjà atteints dans les démocraties populaires nous montrent le chemin*".

Freinet nous avertit qu'il évitera d'envenimer un conflit qu'il croit encore pouvoir régler, au besoin par le recours à Thorez. Par contre, il nous incite à réagir à notre guise. Elise propose de nous répartir les passages à contredire, puis se ravise: cela sentirait trop la riposte concertée, mieux vaut laisser libre cours à nos réactions personnelles. Devant la méconnaissance, par l'auteur, de la réalité des classes pratiquant la pédagogie Freinet, on se demande aussitôt si Snyders, professeur de philo en khâgne à Lyon, s'est au moins informé. Nous apprendrons qu'il a fait une visite éclair chez un collègue de la banlieue lyonnaise et a trouvé qu'on y cultivait trop l'esprit critique.

L'article sucite des réponses émanant de bien d'autres militants que ceux alertés par Freinet. La rédaction de *La Nouvelle Critique* ne s'attendait probablement pas à recevoir autant de réactions et je ne crois pas qu'elle avait prévu de continuer le débat dans les sept numéros suivants (n° 18 à 24, de septembre 50 à mars 51). Et pourtant une faible partie seulement des lettres est publiée, en ayant soin d'opposer pour les neutraliser les différents types de réactions. Pour clore le débat, on appelle à la rescousse Cogniot qui publie dans le n° 27 (juin 51) des *Remarques préalables à un essai de bilan après la discussion sur l'éducation moderne*. Le même Cogniot publiera l'année suivante (n° 36 à 38, de mai à août 52) une série d'articles intitulés *D'une libre critique de l'éducation moderne*.

On a retrouvé une lettre de l'époque, de Freinet à Cogniot, qui se voulait une tentative de dialogue. Au début de 51, Roger Garaudy vient à Nice faire une conférence à double thème: la défense de l'école laïque (la droite veut faire passer la loi Barangé d'aide à l'enseignement privé) et la critique de la pédagogie moderne. Le rapprochement est par lui-même insidieux. Avec mon collègue Lagrave, nous décidons d'y aller pour réagir. Freinet refuse de nous accompagner pour ne pas se trouver en situation d'accusé. En fait, il n'y a aucun débat, il s'agissait d'une simple conférence. Nous allons voir Garaudy à la fin pour lui exprimer notre désaccord, non seulement sur le fond mais sur le rapprochement avec la loi Barangé. Le conférencier nous explique de façon presque conciliante qu'il ne pouvait se déplacer à plusieurs reprises et qu'il ne fait qu'exprimer des critiques personnelles qui n'engagent que lui. Quand nous rapportons cela à Freinet, il nous répond: *Tout membre du comité central sait qu'en s'exprimant publiquement, il engage le parti tout entier. Garaudy ne dirait pas cela s'il n'avait le soutien de la direction*. Mais, depuis octobre 50, Maurice Thorez, frappé d'hémiplégie, est soigné en URSS. Sur qui s'appuyer en haut-lieu pour arrêter les attaques ?

L'impossible dialogue avec *L'Ecole et la Nation* :

En octobre 51, le PC lance une nouvelle revue destinée aux enseignants: *L'Ecole et la Nation*. Dès le premier n°, cela démarre mal pour Freinet et pour l'ICEM. Un article de Diquelou sur le film *L'Ecole buissonnière* escamote le fait qu'il s'appuie sur une réalité historique et évidemment occulte le nom de Freinet. Un autre article de F. Seclet-Riou traite des revues et manuels scolaires, sans parler de *L'Éducateur* et en se contentant de citer, parmi les organisations à but non lucratif, une certaine *Coopérative de l'école publique*.

Freinet rencontre une députée communiste, Elise Grappe, qui lui promet un rectificatif sur le film. Provisoirement satisfait de cette promesse, il écrit le 13-11-51 une longue lettre :

au Camarade Fajon, Directeur de L'Ecole et la Nation

Je crois de mon devoir de Communiste de donner mon opinion motivée, et que je désire constructive, sur la forme et le contenu d'une publication qui, dans les circonstances actuelles, pourrait - et devrait - rencontrer le meilleur accueil des instituteurs. Je pose quelques principes préalables qui sont valables d'ailleurs pour toute publication nouvelle :

1°) L'ECOLE ET LA NATION ne pourra avoir un succès durable que si les éducateurs à qui elle s'adresse en voient l'utilité, sinon la nécessité.

2°) Un long commerce avec les instituteurs nous apprend que les méthodes de propagande valables avec les paysans ou les ouvriers ne sont pas toujours efficaces avec les éducateurs, surtout lorsqu'il s'agit de leur métier. Ils ont un esprit critique, ou critiqueur, très développé. Ils n'aiment pas qu'on ait l'air de les pousser là où ils ne veulent point aller. Très individualistes, ils tiennent à faire l'expérience de leur propre compréhension. Il faut tenir compte de ces considérations complexes si on prétend les accrocher.

3°) En conséquence, et sous aucun prétexte, ne publier dans L'Ecole et la Nation aucun des articles exclusivement politiques que les instituteurs ont l'habitude de lire dans les organes politiques ou d'entendre dans les réunions. Cela ne signifie nullement qu'on doive cacher le drapeau communiste, mais qu'il faut aborder les instituteurs par le biais du travail et non de la propagande politique, le travail bien compris devant mener d'ailleurs à une meilleure compréhension politique.

Que faire, au point de vue constructif ? Il ne faudrait jamais oublier que nous ne nous adressons pas à des hommes pris en général mais à des éducateurs. En conséquence :

1°) Considérer ou reconsidérer tous les problèmes d'éducation à la lumière des doctrines marxistes, léninistes, par les enseignements décisifs des expériences soviétiques et de démocraties populaires, en mettant en valeur les perspectives humaines de la véritable éducation socialiste.

2°) Renseigner les éducateurs sur l'éducation de l'URSS et des démocraties populaires, ce qui est une façon positive de poser notre programme de classe et de faire sentir, dans la coexistence des deux systèmes politiques, la supériorité du système socialiste;

Je verrais personnellement :

a) un leader qui poserait, dans l'actualité, l'ensemble des problèmes d'éducation, objectivement, en donnant l'opinion du Parti ou du moins de larges citations des grands militants du Parti, afin de faire comprendre la légitimité et la solidité historiques des solutions envisagées.

b) l'Ecole et la Politique avec interventions des députés en faveur de l'Ecole.

c) l'Ecole et le syndicalisme.

d) l'Ecole et l'économie, en fonction de la lutte de classe.

e) l'Ecole et la pédagogie (qui ne serait donc qu'un élément de l'ensemble)

f) de grandes enquêtes :

- le contenu de l'enseignement (sur lequel j'aurais personnellement mon mot à dire parce que

j'estime qu'on fait fausse route, du moins pour le primaire)

- l'éducation post et péri-scolaire*
- la modernisation de l'enseignement*
- livres et journaux d'enfants*
- les constructions scolaires*
- la rééducation des enseignants eux-mêmes*

g) L'Ecole à travers le monde : URSS, Démocraties populaires et ailleurs aussi. Il y a un peu partout des expériences progressistes, et donc positives quant à leur point de départ, dont le système social et politique limite la portée et le développement. il ne faut pas les sous-estimer systématiquement mais faire sentir pourquoi justement elles ne peuvent avoir leur pleine résonance.

h) critique des livres et revues (ne pas rééditer le parti-pris sectaire de Mme Seclet-Riou)

i) critique des films, de la radio et des disques

j) courrier des lecteurs.

Il faudrait enfin que cette revue ne soit pas l'œuvre d'une équipe réduite sans liaison permanente avec la base. C'est à la base qu'il faut donner la parole, la direction se contentant de redresser les erreurs inévitables des novices.

Si L'Ecole et la Nation parvenait ainsi à intéresser les instituteurs aux problèmes scolaires actuels : si on les mobilisait par des discussions sans dogmatisme, à base de pratique, cette revue pourrait alors parvenir à jouer un rôle de premier plan dans l'évolution de l'école et des éducateurs.

Bien cordialement

C. Freinet

Incontestablement, Freinet semble tourner la page sur la polémique de *La Nouvelle Critique*, revue pour intellectuels, et tente de repartir sur d'autres bases avec une revue tournée vers les enseignants. Le 27 mars 52, Freinet fait à trois camarades communistes (Davialt, Lallemand et Barboteu) le compte rendu d'une visite de Pierrard, mandaté par le Comité Central pour prendre contact avec lui avant le congrès de l'Ecole Moderne de La Rochelle :

La discussion s'est amorcée et poursuivie dans une excellente atmosphère qui montre que certains camarades sentent bien lorsqu'il y a fausse manœuvre mais qu'ils n'ont peut-être pas la volonté ni la possibilité de s'y opposer.

Tous deux ont préparé la participation au congrès de Guy Besse, Voguet et Pierrard, trois camarades n'ayant jamais eu de différend avec Freinet.

Le parti voudrait naturellement utiliser au maximum le congrès pour le travail d'éducation révolutionnaire. Nous avons eu à ce sujet une très longue discussion au cours de laquelle j'ai précisé le caractère unitaire de notre mouvement et l'esprit des instituteurs en général et de nos

adhérents en particulier. J'ai bien expliqué que, étant donné surtout la tendance actuelle qui base sur le travail toute notre activité, il fallait éviter à tout prix les discours et le verbiage. (...) Je lui ai dit que je voyais une occasion de faire du bon travail marxiste, c'était d'axer une soirée sur le thème : le contenu , au sujet duquel des opinions très intéressantes pourraient se faire jour. (...) Je lui ai déjà dit un mot de notre conception du contenu. Il ne faudra certes pas se formaliser si des positions non marxistes y sont exprimées. Mais dans l'ensemble, si nous faisons notre travail avec intelligence, cette discussion pourrait servir notre cause. Elle serait d'ailleurs essentiellement éducative pour l'ensemble des adhérents. Pierrard est d'accord.

On pourrait croire le dialogue réengagé sur de nouvelles bases. Pourtant, le seul prolongement sera en mai 52, un article de Voguet qui, en reprenant les arguments de Cogniot dans *La Nouvelle Critique*, prouve qu'on ne glissera pas une feuille à cigarette entre les deux revues du parti. Puis, l'ICEM est accusé de soutenir les cléricaux contre les laïcs (version falsifiée d'une discussion du congrès), de bénéficier par son opportunisme de soutiens officiels (en réalité, les embûches se multiplient au contraire).

Plus tard, la CEL sera accusée de profiter des crédits Barangé, versés à toutes les écoles, publiques ou privées. Freinet avait combattu cette première atteinte à la laïcité, mais pourquoi interdirait-on aux écoles publiques d'acheter avec ces crédits une imprimerie ou une collection de BT?

En février 53, c'est Henri Wallon qui monte au créneau pour critiquer *Freinet et sa psychologie*. En mars suivant, paraissent deux articles bizarrement contradictoires sur *L'enseignement de la grammaire*. Je suppose que l'on avait d'abord passé commande d'un article au grand linguiste Marcel Cohen, en espérant que ce communiste sincère "exécuterait" Freinet dans ce domaine. Il se trouve que Cohen connaît bien Freinet à qui il avait confié l'une de ses filles avant la guerre et qu'il n'est pas loin de partager son opinion concernant l'apprentissage prématuré de la grammaire. Sans citer Freinet, il écrit un article argumenté, très mesuré, qui n'est pas du tout le réquisitoire attendu mais qu'il est impossible de refuser, compte tenu de la compétence incontestable de l'auteur. On le double donc d'un article anonyme (qu'on saura écrit par F. Seclet-Riou) ayant pour titre: *Quoi qu'en dise Freinet, la grammaire n'est pas inutile*. Evidemment de nombreux militants (parmi lesquels Barboteu et Daviault) réagissent en écrivant à la revue que Freinet pourrait contresigner le premier article, alors que le second est un tissu d'inexactitudes. Bien entendu, la revue ne publiera aucune réaction.

Désormais, à part un autre article de F. Seclet-Riou sur *Les bases idéologiques de la pédagogie Freinet*, en avril 54, on préférera s'attaquer sous un autre angle aux responsabilités de Freinet.

Des attaques sur la vie démocratique du mouvement :

Pour analyser ce qui se passe à Pâques 53 au congrès de Rouen, il faut revenir un peu en arrière. Depuis 1952, Freinet est très mécontent de l'absence de travail pédagogique de Fontanier, instituteur du Gers, à la tête de la commission Histoire. Entre les congrès, il n'anime rien. Quand on lui demande son avis sur un projet de fiche ou de BT, il le démolit sans apporter d'éléments positifs qui permettraient d'en améliorer le résultat, ce qui a pour effet de décourager ceux qui travaillent. Au congrès, il n'hésite pas à descendre en flammes publiquement des fiches d'histoire pour le CE, un projet de fiches-guides pour les plus grands, travaux qui n'étaient peut-être pas parfaits mais sûrement estimables. Freinet veut donc que Fontanier cède sa responsabilité à un camarade moins négatif. Désormais, ce dernier se retranche derrière les critiques de son parti sur le "contenu" des éditions de la CEL.

Au congrès de Rouen (Pâques 53), lors de l'assemblée générale des actionnaires de la CEL, le président, Alziary, propose une liste de 4 suppléants pour renforcer le CA : Fonvieille, Cabanes, Bernardin et Hourtic. On pourrait s'étonner de voir proposer une liste plutôt que de susciter des candidatures individuelles, mais il s'agit d'un choix pesé collectivement par les différents membres du CA pour inclure dans les instances des travailleurs de commissions diverses (cinéma, connaissance de l'enfant, sciences) et de différentes régions (dans le cas présent, banlieue parisienne, Aveyron, Haute-Saône, Gironde). Détail significatif: Freinet a proposé lui-même Fonvieille pour effacer le conflit sur les films au congrès précédent.

Au moment de passer au vote à main levée, un militant communiste, Soubsoil, déclare que, pour respecter la démocratie, il faut faire appel de candidatures et qu'il propose Fontanier, ce qui est évidemment une provocation contre Freinet. Alziary réagit en déclarant que les suppléants n'ayant pas d'existence statutaire, il annule sa proposition de vote. Quelques amis de Fontanier chahutent en protestant "au nom de la démocratie". Certains militants pensent qu'il vaudrait mieux procéder au vote nominatif par écrit, persuadés que Fontanier serait rejeté par la plupart des congressistes, mais c'est compter sans le problème des détenteurs de mandats, donnés par les actionnaires absents: il faudrait des heures pour mettre en place un vote formel. D'ailleurs choisir individuellement des candidats que l'on connaît à peine est-il plus démocratique que de faire confiance à une instance collective qui rend régulièrement compte de ses propositions et de ses actions?

Dans le brouhaha des discussions, un militant du Pas-de-Calais, Delporte, vient dire à la tribune qu'il s'agit d'une machination préméditée par le PC pour démolir le congrès et la CEL, car dans son département le parti dissuade les militants communistes d'assister aux réunions du groupe. Cette affirmation provoque un tollé auprès d'un grand nombre de militants. Même de simples sympathisants comme moi ne peuvent imaginer une telle machination. Et pourtant, le responsable communiste du Pas-de-Calais est le bras droit d'Auguste Lecœur dont Henri Guillard, militant ICEM de l'Isère, affirmera, un peu plus tard, avoir lu confidentiellement une lettre reçue par son ami Gamond, sous-directeur de l'école des cadres du PC. Lecœur y écrivait que "*le parti n'aura de cesse d'avoir détruit la CEL*".

Rien ne prouve la préméditation de l'intervention des amis de Fontanier au cours du congrès, mais l'intention du PC de torpiller l'ICEM et la CEL deviendra vite évidente. L'assemblée CEL se termine sur un malaise général.

N'étant pas membre du parti, je n'assiste pas à la rédaction du texte de divers militants communistes, mais ayant dîné avec plusieurs d'entre eux (les Daviault, les Lallemand et Madeleine Porquet), je sais qu'encre sous le coup de l'émotion, ils veulent très sincèrement empêcher à tout prix la fracture entre Freinet et le parti. Tard dans la nuit (hors de la présence de Freinet qui d'ailleurs n'a pour le moment pas renouvelé son adhésion), ils se mettent d'accord sur ce texte destiné aux instances du parti :

Les instituteurs communistes présents au Congrès de l'Ecole Moderne à Rouen

- *regrettent que La Nouvelle Critique et L'Ecole et la Nation aient engagé, sans s'être d'abord informées près des militants du Parti, adhérents à l'Ecole Moderne, le débat sur la pédagogie de ce mouvement, débat dont la forme a entraîné des incidents regrettables.*

- *ils regrettent également que L'Ecole et la Nation ait inséré que Freinet, à La Rochelle, avait été conduit à "défendre des propagandistes de la religions contre des militants laïcs" (mai 52, n°8), ce qui est une erreur (bel exemple d'euphémisme), et vous demandent, dans un but d'apaisement nécessaire à des discussions fructueuses, de bien vouloir le reconnaître dans une prochaine édition.*

- ils regrettent encore que les lettres adressées par Daviault (du Doubs), Guillard (de l'Isère), Bruna-Rosso (de Saône-et-Loire), Lallemand (des Ardennes), en particulier à des responsables du Parti soient toujours restées sans réponse.

Conscients de leurs responsabilités au sein de la CEL, ils reconnaissent objectivement avoir failli à leur devoir de communistes par manque de travail et de vigilance au sein d'un mouvement de masse

- déclarent, d'accord avec la position du Parti, que les instituteurs, membres de la CEL, sont considérés comme des meilleurs parmi les pédagogues de notre nation.

- s'engagent à parfaire leur éducation idéologique, à participer de façon positive à la discussion pédagogique ouverte dans *La Nouvelle Critique et L'Ecole et la Nation*, à approfondir dans les colonnes de *L'Educateur* les mêmes problèmes d'éducation dont la structure de la société capitaliste empêche souvent une vision nette.

- proposent que la discussion sur les *Techniques Freinet* reparte sous une forme nouvelle avec la participation au comité de membres du Parti adhérents à la CEL.

- s'engagent à aider Freinet à poursuivre ses travaux toujours plus démocratiquement et à lutter pour maintenir avec lui le mouvement de *L'Ecole Moderne* sur le chemin de la classe ouvrière avec tout l'enthousiasme pédagogique de ceux qui l'animent.

Ont signé : Y. Mardelle, L. Bens, L. et S. Daviault, Barbotou, E. et R. Lallemand, S. Dubois, Fontanier, M. Porquet, Soubsol, et quelques noms peu lisibles et inconnus.

On pouvait difficilement aller plus loin dans l'autocritique et la volonté de dialogue. Ce texte ne sera pas publié par la revue, ni le rectificatif effectué.

Dans le n° 18 de mai 53, *L'Ecole et la Nation* publie un article de Suzanne Dubois qui n'est qu'une longue diatribe contre le congrès de Rouen (tenu dans une ville de droite) et contre *L'Ecole Moderne* "devenue un mouvement d'instituteurs dont les animateurs n'ont pas senti la nécessité de lui donner une cohésion, une direction solide, au contraire noyés par la collaboration active (mais assez anarchique) des centaines d'instituteurs attirés vers nous par nos seules techniques, noyés par une coopérative devenue difficile à gérer; ils sont devenus opportunistes et satisfont la réaction." Refusant de se contenter de la motion finale du congrès qui se concluait pourtant sur la décision "de lutter contre toute exploitation de l'homme par l'homme dans une société socialiste œuvrant pour la Paix," elle réclame, d'après elle, avec ses camarades du Nord "une Charte de *L'Ecole Moderne* qui sera étudiée, établie, discutée par tous les adhérents."

On voit la contradiction d'attitude avec le texte qu'elle avait pourtant signé à Rouen. Fait beaucoup plus grave pour quelqu'un qui se réclame de la démocratie, l'auteur n'a pas jugé utile de faire lire son texte aux camarades du Nord qu'elle implique sans les avoir consultés, pas même Madeleine Porquet, signataire avec elle du texte de Rouen. Tollé dans le groupe dont elle était déléguée départementale et on lui demande des comptes sur son attitude. Ce qui ne l'empêchera pas de proclamer partout qu'elle a été limogée par Freinet et même d'expliquer par lettre à Pauline Cahen, militante communiste de Strasbourg, que la plus acharnée contre elle avait trahi pendant la guerre (il ne peut s'agir que de M. Porquet, déportée pour faits de résistance). Conception très particulière de la démocratie.

Dans le n° suivant (juin 53) de la revue communiste, Barbotou tente, toujours sous le titre *Pour une Charte de L'Ecole Moderne*, de concilier les inconciliables. Fontanier va plus loin dans le n° 20 de

juillet en écrivant, sous le titre *La démocratie est nécessaire*, une féroce diatribe contre Freinet, réactionnaire par son refus d'aborder la discussion sur des bases sérieuses et scientifiques, lui qui fait *l'éloge de ce fameux élan vital cher aux obscurantistes et fascistes*, exigeant qu'on le soutienne inconditionnellement et remplaçant autoritairement ceux qui s'opposent à lui. Fontanier remet en cause la notion de travail pédagogique au sein du mouvement et justifie, par le refus "*des productions purement techniques*", son absence de contribution aux éditions. Il en appelle pour conclure à une véritable démocratie par la réalisation d'une Charte de l'Ecole Moderne, semblant ignorer qu'elle existe depuis le congrès de Nancy (1950), avant, il est vrai, les premières attaques de *La Nouvelle Critique*. Lui aussi pratique une singulière démocratie en démolissant avec haine Freinet, dans une lettre à Pauline Cahen qui n'avait pas assisté au congrès.

En janvier 54, Fontanier prend la tête d'un groupe qui exige dans *L'Educateur* une "*discussion constructive sur la pédagogie de l'Ecole Moderne*" qu'on sent surtout destinée à mettre en question les décisions unanimes du CA de la CEL sur un conflit qui vient d'éclater dans l'entreprise. Si l'on défalque des signataires ceux qui ne sont ni adhérents CEL, ni même abonnés à *L'Educateur*, on lit peu de noms nouveaux. Outre Fontanier, Barboteu, S. Dubois, Soubsol, on trouve Roulleau, Batz, Trihoreau, Y. Mardelle, Bounichou, et quelques inconnus: M.L. Encausse, J. Dareux, Dattas, Castéla, G. Barada.

Freinet publiera cette lettre dans *Coopération Pédagogique*, à l'intention des responsables du mouvement (animateurs de commissions et délégués départementaux), mais refusera de poursuivre sur ce ton la discussion dans *L'Educateur*.

Freinet dénoncé comme "patron de combat" :

Pour apprécier les événements qui suivent, il faut bien connaître le climat social de la CEL. Parce que les membres du Conseil d'Administration, en majorité sympathisants sinon membres du PC, connaissent bien l'entreprise (notamment ceux du Sud-Est qui y viennent plusieurs fois par an), ils ont soutenu unanimement Freinet dans cette affaire, non par servilité mais par conscience des enjeux.

La CEL, membre de la Fédération Nationale des Coopératives de Consommation, en applique la convention collective. Mais Freinet tient à aller plus loin: salaires et primes de vacances dépassent nettement ce qui se pratique au plan cannois. Et, de fait, il n'y a jamais de revendications salariales. Le seul vrai problème vient de la trésorerie qui, à cause des paiements différés des mairies et administrations, oblige à jongler avec les traites et à décaler parfois de quelques jours acomptes ou salaires ou à retarder le paiement des primes. Freinet veille à ce que les travailleurs chargés de famille ne pâtissent pas de cet état de fait et les célibataires sont les plus souvent touchés par ces légers retards.

En 51-52, les nouveaux bureaux n'étant pas terminés, je partage souvent celui de Freinet et je suis témoin de ses relations fréquentes avec les représentants du personnel, cégétistes et presque tous militants du PC, qui discutent de plain-pied avec lui pour résoudre ensemble les problèmes qui peuvent se poser. Si l'on tenait à la malveillance, on pourrait parler de paternalisme. Je crois plutôt qu'il s'agit d'une compréhension réciproque, chacun sachant qu'il a besoin des autres et les respectant. Le climat social et relationnel est généralement confiant et détendu.

Curieusement, les seules tensions qui se produisent à certains moments concernent des responsables de service (comptabilité, abonnements) auxquels le couple Freinet reproche parfois, à juste titre ou

pas, de manquer de dynamisme ou d'efficacité.

Un changement commence à se produire au début de l'année 52, lorsque Freinet annonce le licenciement, avec préavis d'un mois, de cinq employés embauchés temporairement en surnombre avant la rentrée scolaire. En effet, du fait de son caractère pédagogique, la CEL reçoit un maximum de commandes et d'abonnements de septembre à décembre. Puis l'activité retrouve son rythme de croisière. Actuellement, on résoudrait ces problèmes de pointes saisonnières par du personnel intérimaire. A l'époque, Freinet embauche provisoirement sans fixer d'avance le terme et garde le personnel de renfort aussi longtemps que les commandes le justifient. Jusque là, cette pratique annuelle n'a jamais posé de problème. L'année précédente à la même époque, 7 employés temporaires avaient été licenciés sans surprise et sans conflit.

A la CEL, existe une cellule communiste d'entreprise, conformément aux consignes du parti. Elle compte 9 membres, dont le couple Freinet. En janvier 52, trois de ses militants sont convoqués par Lupi, responsable local CGT, lui-même communiste, qui leur signifie qu'ils doivent tout faire pour que le personnel de la CEL s'oppose aux licenciements prévus. Un peu surpris, ceux-ci rendent compte de leur entrevue. Dès qu'il apprend cela, Freinet s'indigne du procédé: pourquoi n'avoir pas posé le problème à toute la cellule et se montrer plus vindicatif avec une entreprise progressiste qu'avec d'autres maisons cannoises qui exploitent sans vergogne leurs travailleurs? La secrétaire de la cellule CEL qui porte souvent les comptes rendus et communiqués à l'agence locale du quotidien communiste *Le Patriote*, explique avec étonnement qu'on lui a fait comprendre que, Freinet étant le directeur de la CEL, la non-parution sera systématique. Pour Freinet, cela dépasse les limites du supportable, il exige des explications.

Une réunion confronte la cellule de la CEL aux responsables de la CGT et de la section cannoise du PC, en présence de Pourtalet, représentant la fédération des A.M. Il s'agit d'un véritable tribunal où Freinet est mis en accusation et déclaré "*d'un comportement indigne d'un communiste*". Ce dernier écrit au Comité Central et décide qu'il ne reprendra sa carte du parti que lorsqu'il aura reçu une réponse claire. Le CC ne réagit pas, mais la cellule communiste de la CEL est dissoute par la section de Cannes qui invite ses membres à retirer leur carte dans leur cellule de quartier. Ce que Freinet et Elise refusent bien évidemment, suivis par deux enseignants communistes travaillant à la CEL: Menusan et Bertrand.

Dès lors, les autres militants communistes travaillant à la CEL sont mis sous pression par la section (elle-même talonnée par la fédération et probablement par la direction du PC) pour rechercher toutes les occasions de conflit. Pendant longtemps, cela se limite à des escarmouches (par exemple, sur la récupération des jours fériés par les travailleurs non mensualisés) ou à de la mauvaise volonté dans l'exécution du travail.

L'occasion d'un conflit spectaculaire sera une altercation entre un ouvrier et son contremaître. Si je précise qu'un immigré de la guerre d'Espagne est affronté à un engagé revenu d'Indochine, on me répondra sans doute que le parti d'Henri Martin (emprisonné pour avoir fait de la propagande contre la "sale guerre" au sein de la Marine Nationale) ne pouvait rester neutre dans un tel conflit. Le problème est que le schéma est complètement inversé. Pierre Antonino qui revient d'un engagement volontaire en Indochine a été embauché par Freinet, sur la sollicitation de son père qui travaille à la CEL. Un jour, à la suite d'une dispute avec son père, Antonino a quitté brusquement son travail. Il est repris après un avertissement. Le 4 septembre 53, le contremaître José-Luis Moran (réfugié à l'école Freinet quand il était enfant, pendant la guerre d'Espagne) demande à Antonino un travail qui ne semble pas lui plaire. Quelque temps plus tard, ce dernier signale qu'il a cassé le montage sur lequel il travaillait et déclare : "*Je suis sûr que tu vas dire que je l'ai fait exprès*" Moran riposte : "*On dirait vraiment que tu l'as fait exprès*". L'ouvrier saisit une barre de fer et menace son contremaître

de lui "casser la gueule". Comme d'autres ouvriers s'interposent, il n'y a aucune voie de fait, mais quand Moran lui demande de venir s'expliquer devant Freinet, Antonino réplique que ce n'est pas la peine, qu'il préfère partir. Freinet, alerté de l'altercation, conclut: "*C'est entendu, tu pars. Tu ne fais plus partie de l'entreprise*". Le CA de la CEL, présent à ce moment à Cannes, s'associe unanimement à la décision de Freinet. On ne peut laisser une "tête brûlée" troubler le travail au gré de ses impulsions.

De façon inattendue, les militants communistes de la CEL mènent campagne pour la réintégration du travailleur "injustement licencié". Ils commencent une grève de soutien, font circuler une pétition où chaque membre du personnel doit préciser son choix: le renvoi des deux protagonistes ou leur maintien dans l'entreprise. Bien entendu, personne n'envisage la première hypothèse.

On se bat sur les témoignages. Malgré leur hésitation à charger un collègue, les personnes présentes confirment les faits cités plus haut. L'un des militants communistes, qui n'était pas présent, affirmera néanmoins qu'il a vu le contremaître empoigner violemment Antonino, puis, ce dernier étant revenu à son travail, que M. Freinet l'a obligé à partir en menaçant d'appeler la police. Il est le seul à donner cette version mais cela suffira, dans un premier temps, à faire estimer le licenciement sévère par l'Inspecteur du Travail.

A partir de ce moment, Freinet et les membres du CA savent clairement que tout sera fait pour semer la perturbation dans l'entreprise. Ils décident de réagir fermement. Deux des militants communistes sont licenciés à l'occasion du remaniement prévu des ateliers. Une secrétaire a emmené avec elle, pour épluchage par la CGT, le cahier interne de revendications, cela sera retenu comme faute professionnelle justifiant son départ. Pour la déléguée du personnel, c'est plus difficile mais, ayant déclenché une tentative de grève sans la moindre négociation préalable avec la direction, elle est en tort. Les responsables du CA de la CEL, militants syndicalistes ayant habituellement tendance à prendre parti pour les ouvriers contre les patrons, leurs décisions ne se font pas sans douleur, mais la mauvaise foi est telle, face à eux, qu'ils sont unanimement décidés à vider l'abcès.

Bien entendu, dans la presse communiste, les attaques se déchaînent. Le quotidien communiste local *Le Patriote* ne publie pas moins de 8 articles en 6 semaines (16, 17, 18 et 25 septembre, 20 novembre 53). Alors que l'entreprise s'appelle clairement *Coopérative de l'Enseignement Laïc*, on ne parle que de *Coopérative Freinet*, puis d'*affaire Freinet*, comme au temps de St-Paul. On accuse le contremaître d'avoir traité l'ouvrier de "bon à rien et de saboteur", ce qui n'est signalé dans aucun témoignage, mais pourrait justifier la violence de l'insulte. *L'Ecole et la Nation* n'est pas en reste et publie *Les méthodes patronales de Freinet* (n°24, déc. 53) de Fiori, instituteur des A.M., puis *Quand Freinet se démasque* (n° 26, fév. 54), signé de la rédaction, article reproduit dans le n° de mars de *La Nouvelle Critique*.

Cette campagne ne marque pas la fin des attaques contre Freinet que l'on renouvellera à maintes occasions, mais désormais il n'y aura pratiquement plus de réactions publiques de sa part. La caravane suit son chemin, sans prêter l'oreille aux aboiements de ceux qui voudraient l'abattre.

Les motivations possibles du conflit :

Si l'intention de démolir Freinet est manifeste dès 1943, les raisons ne sont pas évidentes. On a pu voir précédemment l'incompatibilité de la pédagogie stalinienne avec les tentatives d'éducation nouvelle. Dans les années 30, Freinet tente de minimiser l'antagonisme et semble espérer une

évolution favorable, mais un conflit est déjà en germe. Sur le plan strictement français, l'échec de sa tentative de Front de l'Enfance, à l'époque du Front Populaire, montre les réticences de la gauche à envisager un changement du statut de l'enfance et une réforme profonde de l'éducation.

Je sais par des intimes que Freinet s'était montré inquiet des procès de Moscou en août 36, mais il avait refusé de signer *L'Appel aux Hommes*, lancé par Wullens pour condamner ces procès, et même d'y réagir dans *L'Educateur Prolétarien*, moins par manque de courage que pour éviter de provoquer un clivage au sein de son mouvement. Dans des conversations, au moment le plus dramatique de la guerre d'Espagne, il se montre sévère sur les dissensions au sein de la gauche espagnole face au Franquisme et désapprouve tout autant les communistes que les autres. Au moment du Pacte germano-soviétique qu'il ne peut accepter, il refuse néanmoins toute déclaration publique, toute signature de motion qui le rangerait dans le camp de ceux qui voteront ensuite l'interdiction du PC. Après l'éclatement de la gauche en 1947, devient sans doute de plus en plus intolérable l'existence d'un mouvement dynamique, non aligné parce que pluraliste, qui est ressenti comme "une école dans l'école".

Quoi qu'il en soit, le combat anti-Freinet du PC survit à la disparition ou à l'exclusion de tous les commanditaires possibles, ainsi qu'aux changements d'orientation concernant aussi bien le syndicalisme enseignant (retour des communistes au sein du SNI) que l'avenir de l'école. Malgré les méandres de la ligne officielle, Freinet restera jusqu'à sa mort dans le collimateur du parti qu'il avait choisi en 1926.

Les répercussions :

Si le but des attaques était d'isoler Freinet de son mouvement, on peut parler objectivement d'échec. Quelques militants communistes ont préféré l'orthodoxie politique à leur participation à l'ICEM. Ils sont finalement peu nombreux et surtout peu suivis. Les rares tentatives de constitution d'un groupe pédagogique dissident (par ex. dans la Sarthe) avortent totalement. Le GFEN ne s'en trouve même pas renforcé; son développement ultérieur ne se fera pas au détriment de l'ICEM, mais par l'apport de sang neuf au cours des années 60 (les expériences du XXe arrondissement de Paris et le GEMAE).

Quelques abonnés aux revues de la CEL expriment leur alignement sur le PC en ne renouvelant pas leur abonnement. Une lectrice annonce que désormais elle appliquera "la pédagogie de M. Snyders" (sic); un autre qu'il remplacera la BT par les documents EDSCO (preuve qu'il ne les a jamais mis entre les mains des enfants). L'un d'eux se contente de réprimander Freinet, comme il le fait probablement avec ses "mauvais" élèves.

Un certain nombre de militants ICEM communistes, écoeurés par les falsifications dont ils ont été témoins, prennent distance avec leur parti. La révélation des crimes staliniens, la répression en Hongrie accentueront le clivage. D'autres, au contraire, refusent le dilemme et conservent la double appartenance. Freinet ne leur a jamais demandé de choisir, il exige seulement qu'ils ne prêtent pas la main à sa démolition dans *L'Ecole et la Nation*. De ce fait, il existera longtemps des animateurs de l'ICEM élus municipaux communistes dans des villages de gauche, ce qui prouve que les militants de base se montrent moins sectaires que leurs dirigeants.

Deux documents montrent l'attitude respective de la direction du Parti et de Freinet vis-à-vis des militants communistes de l'ICEM. D'abord une réponse (26 mars 54) de *L'Ecole et la Nation*, probablement signée Enard, à Paul Le Bohec qui s'inquiétait de l'impact négatif sur les militants

sincères de la polémique contre Freinet:

Cher Camarade,

Tu as eu raison de nous faire part de tes critiques en ce qui concerne notre revue et nous t'en remercions. Nous pensons que tu as bien fait de lire le numéro spécial; permets-moi d'ajouter qu'il faut constamment t'y référer; Il nous plaît de savoir que tu es à l'Ecole moderne et ce n'est pas cela qui doit te gêner. Ce mouvement est celui de nombreux collègues, il est devenu ce qu'il est grâce à ses nombreux pionniers, il ne doit pas être l'affaire d'un seul, fût-il l'un des pionniers; il doit devenir ce que nous voulions à son origine: un mouvement démocratique où l'expression de chacun soit respectée, où aucune décision ne puisse être prise par un seul, où un seul ne puisse prononcer d'exclusive contre personne pour ses opinions ou pour son dévouement à l'Ecole et la Nation. Bien sûr, nous comprenons que tu doives faire un effort pour reconnaître toi-même où est ce qui est juste, et où il y a tromperie; bien que ce soit "fatigant", comme tu dis, il faut faire cet effort; ce n'est pas nous qui distribueront de la besogne toute faite, qui donnerons des trucs ou des procédés qui dispensent de réfléchir. Seulement, nous savons le bénéfice de la raison, c'est pour cela que nous avons déjà donné des éléments pour éclairer les collègues, camarades ou non, à voir clair; cela ne se fait pas en quelques jours, il y faut le temps; le devoir des plus avertis de nos amis est d'aider leurs collègues à avoir une vue juste et à les entraîner vers une action suivie pour l'expression, l'élection et le contrôle démocratiques.

Ton juste souci d'apporter ton action progressiste dans ta profession est exactement celui sur lequel nous insistons; mais il serait naïf de croire que ce sont des procédés, des techniques qui peuvent te donner ce que tu cherches. L'essentiel, c'est ce qu'on enseigne; même s'il s'agit d'une forme d'enseignement traditionnel; je pense que tu crois à la valeur de l'enseignement en URSS, même si on ne se croit pas obligé d'imiter "l'Ecole Moderne" française. Ce qui compte c'est le contenu de l'enseignement d'abord; la forme, les moyens peuvent aider, mais seulement aider; une preuve: c'est qu'on imprime dans des écoles confessionnelles, c'est que Mme Montessori avait la cote dans le régime de Mussolini... Plus loin, tu veux trouver les avantages de l'Ecole Moderne; mais tu fais allusion au contenu de l'enseignement que donnent aussi d'excellents militants qui "n'impriment pas".

Nous te remercions d'avoir le souci de notre diffusion eu égard nos mises au point vis à vis de Freinet dans sa lutte contre le Parti Communiste Français: je te renvoie simplement à la vie de la revue du mois de mars, n° 27. Vois-tu, il y a des moments où il est nécessaire de dénoncer ce qui ne va pas, ce qui n'a pas voulu se corriger, ce que l'orgueil, la soif de l'argent ou tout autre motif qui éloigne du juste combat. Bien sûr, le premier effet est une espèce de douche, surtout pour les militants les moins pénétrés de la justesse du marxisme-léninisme; on a vu des Edith Thomas et autres éléments bourgeois, rester sur la touche, alors que les camarades ouvriers et les militants conscients et désintéressés en tiraient des enseignements de lutte qui n'ont jamais que grandi notre parti.

C'est assez drôle, ce souci de divers instituteurs communistes qui veulent se mettre dans la peau des sympathisants, et croient qu'un geste peut les éloigner de nous. Ce ne sont pas les sympathisants qui nous ont reproché nos mises au point, ou qui n'ont pas compris la décision du B.P., mais des communistes plus hésitants que les sympathisants, ce sont des camarades qui ne savent comment se torturer; qui aimeraient mieux que la vérité ne soit pas dite, entière, pour ne pas trop choquer; qui prête beaucoup de pusillanimité à nos amis, comme s'il fallait marcher sur la pointe des pieds pour ne pas les effaroucher; alors qu'il faut leur donner le bras, et hardiment les emmener sans hésitation, en pleine lumière.

Au fond, Camarade, n'y a-t-il pas manqué de confiance dans tes collègues, dans tes camarades de travail? Veux-tu y songer, franchement, et si tu es d'accord, au lieu de craindre des réactions injustifiées des collègues, accepter de voir bien clair et de porter cette vérité à tous ceux que tu touches, non pour la vérité elle-même, mais pour une action qui est, je le répète, pour le meilleur fonctionnement de l'Ecole Moderne, démocratiquement.

Sur la forme, permets-nous de ne pas accepter des expressions (correspondant à des conceptions) comme Parti et Ecole Moderne se complètent. Le parti est autre chose que l'Ecole Moderne, c'est l'avant-garde organisée de la classe ouvrière; tout ce que l'Ecole Moderne peut apporter est une petite chose; non négligeable, nous voulons bien, mais c'est le parti qui seul permet d'apprécier historiquement l'Ecole Moderne et de la juger dans le cadre de la lutte des forces montantes. C'est le droit et le devoir du Parti de juger de toute activité humaine et de l'apprécier à la seule mesure valable: celle du progrès du camp démocratique, celle de la lutte pour le socialisme et la Paix.

Tu termines, hélas, en parlant de critique passionnée de "L'Ecole et la Nation" qui devient aveugle. La critique a été très murie, solide, argumentée; ce sont les camarades qui ont lu superficiellement, ou avec l'appréhension de "ce qu'on pourra penser" qui sont aveugles.

Camarade, notre rôle n'est pas de ménager les susceptibilités de ceux qui font d'un ancien camarade, un héros au petit pied; c'est de porter le fer rouge dans la plaie, quand il a été prouvé au parti que c'était devenu nécessaire; notre rôle n'est pas le plus flatteur, il est indispensable, c'est un devoir d'abord d'en prendre conscience, ensuite de le remplir. C'est ce qu'ont compris les "camarades communistes de la CEL" puisque tu demandes leur avis, et puisqu'ils ont écrit dans nos colonnes. Mais il est évident que notre revue ne publierait pas l'apologie d'un ennemi du parti, ni des erreurs jetant le doute dans les esprits des collègues que rien n'a préparé à une vue juste. Il n'y a pas de "tribune libre" entre la position du parti et les autres.

Tu as bien fait d'écrire, mais n'aies pas le souci de ce que tu appelles notre "campagne antifreinétiste"; ce n'est pas une "campagne", c'est lui qui en mène une contre le PCF depuis des années et je m'étonne que cela t'ait laissé indifférent (il n'y a pas de commune mesure pourtant!). Enfin, ne crois pas que notre revue soit amoindrie par l'expression de la vérité; c'est le contraire, comme dans toute affaire de ce genre.

Relis, camarade, les sottises prétentieuses de l'Educateur contre "L'Ecole et la Nation", contre Wallon, contre tant de militants, contre le PCF, relis les arguments de la "Nouvelle Critique" et ceux de "L'Ecole et la Nation", mais sérieusement et écris-nous à nouveau. Bien fraternellement.

L'administrateur, (sans indication de nom)

En contrepoint de ce refus de dialogue au nom de la "ligne marxiste-léniniste", Freinet écrit, le 24-11-58, au même Paul Le Bohec qui souhaite proposer à L'Ecole et la Nation un article positif sur l'importance de l'affectivité en éducation:

Vas-y donc avec tes expériences à L'Ecole et la Nation. Il faut toujours faire des expériences. Même si tu ne réussis pas, tu n'auras pas perdu ton temps.

Ce n'est pas moi qui, par dépit, vais dire aux camarades de quitter le Parti. Je ne l'ai jamais dit. Mais, par contre, je leur ai toujours dit: Vous n'êtes vraiment digne du beau nom de communistes que si vous savez jusqu'au bout défendre ce que vous croyez être la justice et la vérité, si vous dénoncez l'erreur, même contre tous.

Dans notre affaire, 2 ou 3 camarades seulement ont eu le courage de cette position. Guillard notamment. Je vous en estime profondément car vous avez été vraiment des hommes et des bolcheviques.

Les pertes militantes de l'ICEM, relativement minimales, sont vite compensées par l'arrivée d'autres qui, sans être apolitiques, craignaient de se trouver inféodés malgré eux à un parti à l'attitude aussi agressive. Autant ils acceptent les motions pour la paix, autant ils réagissent mal à des positions plus nettement favorables au PC. C'est ainsi qu'en 52 une lectrice "*proteste contre la protestation*" au sujet de l'emprisonnement de Duclos et Stil, les estimant capables de se défendre sans l'ICEM.

Finalement, à part l'énorme gaspillage d'énergie de ces affrontements, c'est pour le PC que le bilan sera le plus négatif. Je sais que, personnellement, prenant toute ma part dans les combats anticolonialistes et contre la menace nucléaire aux côtés de communistes, je refuserai plusieurs sollicitations d'adhésion à cause de la façon ignominieuse dont le parti a réglé "l'affaire Freinet". La perte de rayonnement du PC auprès des enseignants les plus motivés deviendra évidente en 1968.

Le traumatisme subi par Freinet :

Après s'être trouvé pendant 10 ans sous les tirs croisés d'un parti auquel il était très attaché, Freinet sort amer de l'aventure. Je peux témoigner qu'il n'est pas devenu anticommuniste mais "chat échaudé craignant l'eau froide", il se méfie désormais de tout ce qui pourrait cacher un piège ou le risque d'une trahison. Je parlerai plus loin de sa méfiance lorsque je le déciderai en 65 à se rapprocher des autres mouvements d'éducation nouvelle, parmi lesquels le GFEN. Il pense toujours, malgré lui, aux coups tordus de F. Seclet-Riou et l'article qu'elle lui consacra après sa mort prouve que sa méfiance ne relevait pas du délire paranoïaque.

Son traumatisme principal vient de la trahison de certaines personnes qui n'avaient aucun autre grief à lui faire que de ne plus se trouver "dans la ligne" du parti. Il a peut-être souffert encore davantage du doute, rapidement levé en général, de certains amis très proches. "*Ne se montre-t-il pas trop entier, pas assez diplomate ?*" disent-ils parfois. Comme si l'on pouvait être encore diplomate quand l'honneur de sa vie est en jeu !

A mon avis, la rupture avec le PC a provoqué sur le mouvement deux effets pervers n'ayant rien à voir avec la politique. Sachant que tout ce qu'il publie "peut être retenu contre lui" (comme on dit dans le jargon policier) par *L'Ecole et la Nation*, Freinet tendra à faire de *L'Éducateur* de plus en plus une vitrine et de moins en moins le creuset qu'il était depuis l'origine, un creuset où le métal riche côtoyait les scories, mais où l'on sentait au maximum le bouillonnement du mouvement.

Deuxième conséquence plus grave: en pilonnant Freinet sans crainte de torpiller avec lui l'ICEM et la CEL ou, sans doute, avec l'intention délibérée de les détruire en même temps, le PC, qui n'était pas à un culte de la personnalité près, a exacerbé l'identification du leader à son mouvement et à sa coopérative. Je crois que les conflits internes des années 60 n'auraient pu atteindre cette acuité sans l'assimilation Freinet = ICEM-CEL, renforcée par les coups reçus.

La dernière estocade :

Il faut clore ce chapitre par l'article nécrologique de *L'Humanité* du 19 octobre 66. Certes, après la

rupture des années 50, on ne pouvait s'attendre à un éloge dithyrambique de Freinet au moment de sa mort, mais peut-être à un entrefilet relativement neutre. Des journalistes communistes m'ont assuré que leur journal avait, sans préméditation, sollicité la personne qui connaissait le mieux le sujet: Mme Seclet-Riou. Afin que chacun puisse mesurer le démenti cinglant apporté par l'Histoire à cette exécution funèbre sans appel, je tiens à reproduire intégralement un tel monument de perfidie, symptomatique d'une hargne injustifiable et de l'incapacité totale à comprendre le phénomène Ecole Moderne.

FREINET ET L'ECOLE MODERNE

Fut-il un pédagogue de progrès?

La disparition de Freinet sera vivement ressentie dans une certaine fraction des instituteurs dont il avait fait ses adeptes. C'était un personnage pittoresque, original, typique d'une certaine époque qui déjà n'était plus "la Belle Epoque" sans être encore le plein XXe siècle.

Né en 1896, il avait été marqué, comme la plupart des hommes et des femmes de sa génération, par la tragédie de la guerre 14-18 qui le priva d'une adolescence épanouie et d'une jeunesse heureuse. Ces événements contribuèrent à faire de lui un opposant à l'organisation sociale, un révolté anarchisant plus qu'un révolutionnaire. Prêt à refuser toute limitation et contrainte sociale, beaucoup des actions et des péripéties de sa vie ont dans ces faits leur origine et leur explication. D'autres diront sûrement d'une manière détaillée ce que fut son activité pédagogique. Les officiels aussi lui consacreront quelques discours et quelques articles. Il n'est pas certain que ce non-conformiste, ennemi affiché de la tradition et de l'académisme, les eût refusés, car il donna souvent l'impression que son opposition à l'ordre établi relevait du dépit amoureux plus que d'une critique objective, rationnelle, des hommes et des institutions.

Cette exaltation sentimentale, cette certitude de son propre génie firent à la fois sa force et sa faiblesse: sa force, par son dynamisme, sa capacité d'entraînement; sa faiblesse parce que ses novations, limitées à des techniques, trouvèrent très vite leur terme et cessèrent de progresser en un monde où l'avenir est à la science.

Freinet n'aimait pas la science et faisait preuve souvent d'un anti-intellectualisme déconcertant. La recherche scientifique méthodique appuyée sur les acquisitions des sciences humaines n'était pas son fait. Ses préférences vont à "l'expérience tâtonnée" qui le maintient dans les limites d'un empirisme technique. Ce fut dommage pour lui et pour ceux qu'il orienta plus vers un praticisme limité que vers le développement de leur pensée en direction de la recherche et de la science pédagogiques.

Au terme d'une vie, on est amené à se demander de quelle utilité elle fut, ce qu'elle laisse de valable. Il ne nous appartient pas de faire ici ce bilan. Cependant, quelques remarques s'imposent.

Freinet fut un travailleur, un lutteur, peut-être même un novateur. Il répandit dans l'enseignement primaire des pratiques pédagogiques sinon toutes neuves, du moins inhabituelles chez nous. Cherche-t-il ou non un succès de scandale ? Toujours est-il qu'au début de sa carrière, c'est par le

scandale qu'il attira sur lui l'attention de bons et généreux démocrates, comme Paul Langevin, Henri Wallon, qui le défendirent contre l'arbitraire de l'Administration. Il fut soutenu alors et aidé par les organisations démocratiques et le syndicat.

Il eut l'intelligence, parce qu'il fut essentiellement un praticien, de s'attacher à donner aux instituteurs des moyens matériels pour faciliter leur travail. Les brochures de la Bibliothèque de Travail, somme des efforts de nombreux instituteurs, jouèrent un rôle non négligeable dans le progrès technique de l'enseignement primaire.

Mais on a parfois l'impression que Freinet a utilisé certains de ses prédécesseurs sans daigner les nommer: Dewey, par exemple, l'a très directement inspiré, et aussi l'obscur métaphysique de l'homme au grand coeur que fut Adolphe Ferrière. Le mot «vie» semble doué d'une puissance magique: «à même la vie» est l'explication et la justification suprême.

Le "cas Freinet" est et demeure posé. Son intelligence, semble-t-il, accédait malaisément aux idées générales pour lesquelles il affichait un certain mépris. Sa mégalomanie lui rendait difficile la compréhension des actions et des oeuvres d'autrui, surtout lorsqu'elles le dépassaient. Il méconnut et méprisa une pédagogie avancée comme celle des écoles maternelles et particulièrement des écoles maternelles françaises. La grande et belle oeuvre de Mme Kergomard semble lui avoir échappé. Il sous-estima l'oeuvre si solide, si riche, de Henri Wallon. Il traita même très cavalièrement le grand savant Paul Langevin. La question de savoir s'il fut "démocrate" n'est pas résolue.

Fut-il un pédagogue de progrès ? Il est certain qu'il ouvrit les yeux à bien des instituteurs sur les défauts et les faiblesses des pratiques traditionnelles. Mais les incita-t-il à la réflexion théorique, à l'élaboration des principes et d'une nécessité philosophique de l'éducation? Les entraîna-t-il à vouloir pour eux-mêmes et pour tous un plus haut niveau de culture? La valeur réelle de son action et sa pérennité sont liées à ces problèmes.

S'il commit des erreurs pédagogiques et politiques graves, il n'en demeure pas moins qu'il aima assez son métier pour le vouloir perfectionner. A cause de cela, il doit être mis au rang des hommes de bonne volonté.

Fernande Secler-Riou

ancienne inspectrice de l'enseignement primaire

rapporteur de la commission du plan Langevin-Wallon.

[\(retour\)](#)

Les structures d'animation du mouvement

Le siège national :

Avant la guerre, les activités de la CEL gérées par Freinet (matériel, abonnements, éditions) se tenaient dans un local du Pioulier, au rez-de-chaussée du bâtiment à l'entrée de l'école, en bordure de route. Après le court épisode de transfert raté à Deuil-la-Barre, la relance des activités ne peut s'envisager que dans des locaux plus spacieux. Freinet se tourne alors délibérément vers la côte où passe la ligne ferroviaire vers Paris et c'est à Cannes qu'il trouve ce qui lui convient.

Les locaux loués en 1946 se composent de deux bâtiments presque voisins, le long d'une impasse débouchant sur le vallon encore un peu sauvage du Riou. Le plus grand local abrite les activités commerciales et comptables. Dans l'autre, Freinet a son bureau et son secrétariat au rez-de-chaussée, tandis que son appartement occupe l'unique étage. Au fond de la cour, un autre petit local abritera en 50 l'atelier de lithographie, tandis qu'à l'étage sont entreposés les clichés des éditions. En effet, à cette époque où la composition typographique est en plomb, on refond les caractères après tirage, mais il faut conserver les clichés d'illustration pour le cas où il faudrait rééditer, et c'est périodiquement nécessaire pour les *Enfantines*, les *BENP* et les *BT*.

J'ai gardé pour la fin la caractéristique la plus pittoresque: la cour en question est celle d'une petite ferme, l'une des très rares survivantes du XIXe siècle dans la ville des festivals. Il y reste encore quelques vaches et un cheval qui transporte le fourrage nécessaire à leur alimentation. Ce lieu insolite, à un kilomètre de la plage, semblait prédestiné à l'auteur des *Dits de Mathieu*.

Très vite, avec l'augmentation des commandes, ces locaux deviennent eux-mêmes exigus. Heureusement, le long du boulevard voisin, est en vente un terrain où se trouvaient les serres et les plantations d'une riche propriété, située en surplomb et vendue par lots. L'achat, réalisé en 1950, exige un investissement important. Freinet installe rapidement de petits entrepôts pour les stocks, puis les maçons se mettent aussitôt à l'œuvre. Le plan en L des nouveaux bâtiments tient compte du refus d'abattre trois grands palmiers qui se trouvent ainsi encastrés dans le petit balcon permettant de circuler à l'étage. Car, comme à l'école Freinet, tous les escaliers sont extérieurs, à la mode provençale ancienne.

A partir de l'hiver 51-52, s'opère un transfert progressif et une redistribution des locaux, car ceux de l'impasse resteront utilisés jusqu'à leur démolition pour le tracé d'une route dans le vallon, au cours des années 70. Malgré la nouvelle construction, le manque de place restera le mal endémique d'une CEL en perpétuel réaménagement pour suivre le développement et la diversification des activités.

De 46 à 52, l'adresse postale du siège (CEL ou ICEM) est: *place Bergia*, bien que l'impasse soit un peu en retrait. A partir de 52, ce sera: *boulevard Vallombrosa*. Mais il suffit d'écrire: *Freinet* (ou *CEL*) *Cannes*, pour que le courrier parvienne. Au secrétariat, on voit même arriver parfois des lettres lointaines avec les adresses les plus fantaisistes, les postiers de la région ayant le réflexe de penser à Freinet et à la CEL en cas d'envoi insolite.

Le fonctionnement de la coopérative

Les instances de la CEL :

C'est l'Assemblée Générale statutaire des actionnaires qui prend les grandes décisions. Pour être actionnaire, il suffit d'avoir versé 50 F, ce qui donne droit à une remise sur les commandes. On conçoit aisément que la plupart des clients sont actionnaires. Mais, pour protéger les coopératives de la main-mise de possesseurs de capitaux, chaque actionnaire ne possède statutairement qu'une seule voix, quel que soit son nombre d'actions, (et certains militants en ont souscrit un bon nombre en répondant à chaque appel de fonds). L'AG se réunit à Pâques pendant chaque congrès. Parfois une autre AG restreinte se tient aussi l'été pour débattre de certains problèmes trop rapidement traités au congrès.

Le Conseil d'Administration, élu par l'AG, veille à l'application des décisions de l'AG et coordonne en permanence les activités de la CEL. C'est le CA qui élit son président, responsable juridiquement aux yeux de la loi, et le directeur de la coopérative.

Les responsabilités de Freinet :

A partir de mai 46, Freinet cumule les fonctions de directeur de la CEL avec celles d'animateur de l'ICEM et de gérant des revues. C'est assurément une concentration des responsabilités. Certains ont critiqué Freinet d'avoir concentré, après la guerre, toutes les branches, autrefois autonomes, de la coopérative. Mais il ne faut pas oublier que la fusion de ces branches avait été décidée précédemment par l'AG qui en confiait à Pagès la direction générale. De fait, les deux seules encore actives commercialement étaient animées par Pagès et Freinet, puisque la cinémathèque était rendue obsolète par l'abandon du 9,5 et que les autres (échanges interscolaires, radio) fonctionnaient comme de simples commissions de travail.

C'est à dessein que j'ai parlé de concentration des responsabilités et non des "pouvoirs", car dans un mouvement de bénévoles les deux notions ne peuvent absolument pas se confondre. Il faut surtout éviter de faire l'assimilation avec un régime politique dans lequel la maîtrise d'un réseau administratif et de forces armées donne un pouvoir déterminant. Toute comparaison avec un syndicat ou un parti politique est également inadéquate.

Freinet ne peut compter que sur son inventivité et sa force de persuasion, il ne dispose d'aucun permanent à sa disposition, ne peut s'appuyer sur aucun appareil. A tout moment, le CA de la CEL peut refuser de le soutenir. Il pourrait évidemment se retourner vers l'AG et menacer de se retirer si cette dernière ne le soutenait pas. Mais un tel coup de force ne servirait à rien si les militants les plus actifs et les plus disposés à s'engager financièrement ne sont pas prêts à le soutenir. On l'a vu en 52, avec la caisse spéciale Cinéma: Freinet frôle la rupture pour arracher sa création. Mais les militants ne suivent pas et, faute de moyens d'action, il faudra rapidement la clore. Il en est de même pour toute initiative pédagogique. Freinet peut lancer des propositions, rien n'aboutira si un nombre significatif de militants ne se mettent pas au travail dans ce sens. Dans un mouvement minoritaire ne reposant que sur des bénévoles, la simple abstention est un obstacle beaucoup plus insurmontable que l'opposition qui a le mérite de stimuler les énergies.

Le renouvellement à base de cooptation du CA de la CEL :

Chaque année, un tiers du CA est renouvelable. Généralement, les membres du CA se concertent auparavant entre eux et avec Freinet pour proposer des candidats en remplacement des administrateurs désirant ne pas renouveler ou se retirer (il faut préciser qu'ils le font rarement sans raison majeure: santé, excès de travail et, systématiquement, entrée en retraite). Le président soumet ces propositions du CA au vote de l'AG. En 53, cette façon de faire est dénoncée comme antidémocratique par le PC qui n'apparaît pourtant pas à l'époque comme un modèle de fonctionnement démocratique, si l'on en juge par les "affaires" qui éliminent tour à tour de nombreux responsables de premier plan.

Ce problème du vote sur cooptation mérite qu'on s'y arrête. En cas d'appel à candidature, comment des actionnaires dispersés peuvent-ils choisir, en connaissance de cause, tel ou tel militant dont ils n'ont pu apprécier ni la compétence, ni l'engagement coopératif? Au contraire, dans la discussion préalable, des choix motivés sont proposés par les différents membres du CA dont il faut rappeler qu'ils ne s'alignent pas inconditionnellement sur Freinet. Les critères de choix tiennent compte des activités militantes des candidats proposés, de leur répartition régionale (contrairement aux années d'avant-guerre, on préfère que la plupart des grandes régions soient présentes, avec une légère priorité du Midi afin de multiplier les contacts sur place avec l'entreprise CEL), peut-être aussi en pensant au pluralisme des sensibilités politiques, encore que cela ne donne lieu à aucun dosage. Quand la liste est proposée au vote des actionnaires, le président annonce les raisons qui ont amené à souhaiter la présence au CA de tel ou tel camarade. En général, cette pratique recueille l'assentiment de tous.

La nomination de suppléants rend le renouvellement plus efficace. Bien que les statuts ne leur accordent aucun pouvoir de décision, ils participent aux discussions, se forment progressivement aux responsabilités et deviennent aptes ensuite à assumer le rôle de titulaire dès qu'un poste est à pourvoir.

Une surchauffe économique permanente :

A la Libération, la CEL a lancé un emprunt obligataire pour relancer les activités. Très vite, cela se révèle insuffisant, il faut renforcer le capital. Le montant initial de l'action (50 F) représentait une somme avant la guerre, il est devenu ridicule avec l'inflation. On institue donc une promotion de "coopérateurs d'élite" qui s'engageront à payer bien davantage. Finalement on décidera en 1950 de créer une nouvelle CEL dont les actionnaires devront payer 2000 F (il s'agit alors d'anciens francs, bien sûr). Les actions d'avant-guerre seront réévaluées pour servir à la souscription des nouvelles, les versements souscrits depuis la Libération seront convertibles également en actions de la CEL 2. Malgré cela, il faudra souvent lancer des appels au peuple militant pour lancer de nouvelles actions: l'achat de fondeuses de caractères monotypes, par exemple.

La coopérative ne cesse de vivre dangereusement. Non pas que les clients fassent défaut, ils sont en nombre croissant. Il y a dans les difficultés de la CEL une raison structurelle: son faible capital rend difficile l'immobilisation de stocks importants de brochures et de fichiers et l'attente du paiement par les mairies qui deviennent les acheteurs les plus fréquents, depuis que de nombreux militants ont réussi à faire admettre leurs commandes pédagogiques comme des fournitures scolaires normales.

Une autre raison est le lancement continu par Freinet de projets nouveaux. Une politique commerciale orthodoxe voudrait que l'on s'appuie sur les produits rentables en éliminant les autres et que l'on n'investisse que les bénéfiques dans quelques nouveautés. Ce qui n'est évidemment pas la

raison d'être de la CEL. Son rôle est de produire ce qui est nécessaire à l'avancée éducative. Freinet soutient longtemps à bout de bras le fichier documentaire, peu rentable, parce qu'il le juge pédagogiquement indispensable. Il lance de nouvelles productions, comme les albums d'enfants, les films, au départ difficiles à rentabiliser.

Cette poussée perpétuelle en avant explique l'incroyable richesse du catalogue CEL quand on le compare à celui d'autres éditeurs beaucoup plus puissants. C'est ce qui différencie un homme en marche d'un commerçant bien assis. Le CA freine parfois des quatre fers, quand il sent que le seuil critique est atteint. Mais il faut reconnaître que Freinet n'hésite pas alors à investir personnellement en avançant le montant du salaire du couple ou l'argent des intimes pour amorcer la réalisation. Il parvient ainsi à convaincre de la justesse de son initiative. Et on lance un nouvel appel au peuple.

Mais cela ne résout pas le problème, car du fait des initiatives continuelles, la "dette Freinet" ne cesse de s'alourdir. Lorsque le CA se rend compte qu'il ne sera jamais en mesure de la rembourser sans qu'elle se relance aussitôt, il décide de la combler en nature en dotant Freinet de matériel lourd, comme les fondeuses, qui pourra lui servir à créer sa propre entreprise sous-traitante de la CEL et qu'il gèrera à son gré, sans avoir désormais la possibilité d'investir son argent personnel dans la CEL. Ce sera la création de la Société Anonyme Techniques Freinet (SATF), dont les actionnaires appartiennent essentiellement à la famille Freinet. Cette société fournira à la CEL les polices de caractères pour les classes, ainsi qu'une part croissante de la composition typographique pour les textes des revues. C'est la SATF qui permettra à Freinet de produire les premières bandes enseignantes, sans demander l'aval du mouvement. Ajoutons que cette petite entreprise ne pourra survivre longtemps de façon autonome et qu'elle devra demander son rachat par fusion avec la CEL, au début des années 70.

Le mouvement pédagogique

L'absence de fonctionnement institutionnel de l'ICEM :

Dans le fonctionnement de la CEL, Freinet ne peut éviter le respect des formes légales, car tout manquement grave serait une infraction à la réglementation des entreprises commerciales et tomberait sous le coup de la loi. En revanche, il en fait abstraction pour la marche du mouvement pédagogique, de statut associatif (loi de 1901). Il propose en février 46 la création de l'ICEM qui ne sera avalisée par les militants que l'année suivante (avril 47), au congrès de Dijon. La déclaration officielle à la sous-préfecture de Grasse attendra encore 4 ans (1951). Même à ce moment, aucun compte rendu n'est consigné, aucune nomination enregistrée.

Après la mort de Freinet, pour mettre fin au vide institutionnel de l'ICEM, nous devons établir de nouveaux statuts au pré-congrès de Chinon (Pâques 67) et procéder à l'élection d'un comité directeur, mais il sera impossible de présenter à la sous-préfecture le cahier de délibérations de 1951 dont toutes les pages avaient été tamponnées du cachet officiel, comme c'est l'usage. Nous le retrouverons, plusieurs années après la déclaration de perte, totalement vierge. Est-ce à dire que l'ICEM n'ait pas eu d'existence pendant 16 ans? Qui aurait donc rédigé les milliers de pages publiées, organisé et animé les stages, congrès et expositions?

Le problème de la cotisation avait été évoqué à l'origine, mais n'a jamais été discuté et mis en application. Freinet y est hostile, d'abord pour éviter l'adhésion formelle qui donnerait bonne

conscience sans impliquer un engagement militant (la véritable adhésion est, à ses yeux, la participation active à une commission ou à un chantier, pour la conception et la mise au point des travaux, et le soutien au financement de la CEL qui les éditera et les diffusera). D'autre part, il veut empêcher que des enseignants non militants prétendent infléchir l'organisation et les orientations pédagogiques, sous prétexte qu'ils ont payé une cotisation. Il trouve plus simple que la CEL finance des recherches dont elle bénéficiera en tant qu'éditeur.

La création et l'innovation peuvent-elles se mettre aux voix ?

Autant le vote démocratique à la majorité reste le moyen le moins injuste d'assurer la gestion d'une collectivité, autant il devient absurde lorsqu'on l'applique à une action d'avant-garde. Dans le domaine artistique ou littéraire, on voit déjà combien sont critiquées les décisions des jurys; qu'en serait-il si l'on demandait a priori l'avis de la foule? Freinet avait senti le danger quand il s'était abrité sous l'aile du syndicat le plus révolutionnaire; très vite, on contestait à son mouvement le droit de s'autodéterminer dans ses avancées pédagogiques.

Sa hantise est qu'un formalisme institutionnel vienne paralyser la marche en avant permanente. Il faut observer que c'est le problème majeur de tous les groupes minoritaires qui privilégient l'innovation sur la gestion. Certains le résolvent par l'association temporaire suivi d'une dissolution programmée. D'autres procèdent par scission quand les divergences s'accroissent, ce qui atteint parfois le ridicule dans l'émiettement progressif. A moins que la règle ne soit la soumission sans réplique à un leader qui excommunie régulièrement ceux qu'il ne juge plus dignes de l'orthodoxie avant-gardiste qu'il est seul à définir.

La voie choisie par Freinet me paraît différente, même s'il n'a pas toujours évité ces écueils, notamment lorsque certains prétendaient exiger un formalisme "démocratique" qu'il jugeait pour sa part stérilisateur.

La recherche d'une dynamique dégagée de la pesanteur du nombre :

Même si Freinet n'a pas toujours su éviter les conflits, on doit faire le constat objectif qu'il est néanmoins parvenu à constituer et à maintenir un grand mouvement qui n'a pas éclaté après sa mort, qui ne s'est livré à aucune "révision" de l'époque précédente. Cette réalité mérite sans doute une analyse de la pratique d'animation de Freinet.

A y regarder de près, il n'agit pas autrement avec ses compagnons qu'avec les élèves de sa classe. Le Dît de Mathieu *Prendre la tête du peloton* (II, p. 150) illustre bien sa démarche: veiller à ce que chaque individu puisse, sur son terrain privilégié, prendre un moment la tête du peloton. Contrairement à l'entraîneur d'une équipe du Tour de France, il ne cherche pas la victoire d'un groupe sur un autre, c'est l'avancée de tout le peloton qu'il privilégie, en s'inquiétant également de ceux qui resteraient à la traîne. Il reconnaît l'importance des leaders, nécessaires pour relancer la percée en avant, mais il ne leur accorde aucun autre privilège que celui de filer en tête chaque fois qu'ils en sont capables. Ce que Freinet supporte mal, c'est qu'un responsable s'estime propriétaire du fief de sa commission et refuse les critiques ou les contestations. Aucune position n'est jamais acquise, tout doit pouvoir être remis sans cesse en question. Il est toujours prêt à favoriser toute échappée positive, on verra bien s'il ne s'agissait que d'une velléité.

La mise en avant de toutes les différences :

Mais, dira-t-on, il s'assure le pouvoir discrétionnaire de toutes les avancées pédagogiques en poussant en avant tel ou tel militant. Ce serait effectivement inquiétant s'il privilégiait systématiquement ceux qui partagent ses idées ou son tempérament. Or ce n'est pas du tout ainsi qu'il procède. Il incite à se lancer en avant tous ceux qu'il sent prêts à prendre un moment la tête du peloton, même s'il ne partage pas leur façon de voir les choses. C'est particulièrement significatif avec Bertrand, Delbasty, Le Bohec, beaucoup plus proches pédagogiquement d'Elise que de lui.

Une lettre de Freinet à Paul Le Bohec illustre bien la situation. Il explique l'intervention d'Elise, puis la sienne, auprès d'un suppléant sans expérience dans son école: *C'est Elise qui s'en est occupée tous les jours en classe et en prenant certains enfants séparément pour réparer les dégats. Alors elle dit: "Mais ils ne sont pas difficiles. J'arrive, je dis quelques mots et ils se mettent tous au travail." Et elle montre au jeune comment elle fait et que c'est si simple. Elle recommande mieux: "Ne leur fais pas faire d'imprimerie, ça te complique trop, pas de fiches, ils les font mal, mais beaucoup de calcul au tableau." Et quand elle s'en va, il n'y a plus rien que la grande pagaie et l'impuissance par manque d'organisation du travail. Elise ayant à se soigner pour grippe, je suis descendu en classe. J'ai réorganisé le travail avec l'imprimerie qui passionne toujours les enfants, les fiches, les plans de travail, les conférences. Et l'instituteur commence à comprendre que cette voie lui est accessible et il fera quelque chose. (...)*

Les critiques que je formule contre ton travail sont faites de ce point de vue. Que tu réussisses, cela ne fait aucun doute, mais parce que tu es toi. Bien peu pourront t'imiter et il est dangereux parfois de leur dire que c'est une voie royale parce qu'ils y échoueront. La voie royale, ce n'est pas l'expression littéraire déjà travaillée et délicate, qui n'est pas accessible à tout le monde, mais l'expression libre où tout le monde réussit.

On pourrait croire que Freinet, sur la base de cette divergence, serait tenté de marginaliser ce militant qui ne correspond pas à l'idée qu'il se fait de la pédagogie de masse qu'il tente de développer. Bien au contraire, il ne cesse de le pousser en avant, en lui confiant une rubrique de *L'Educateur*, en lui demandant des articles pour *Techniques de Vie*, en publiant la longue monographie constituée sur l'évolution d'un de ses élèves: *Rémi à la conquête du langage*. Lorsqu'il apprend que Le Bohec a supprimé l'imprimerie et la correspondance qui hachaient, de son point de vue, les libres recherches des enfants, Freinet lui exprime son désaccord car il juge primordial l'échange avec l'extérieur de la classe, mais, loin de le boudier ou de le tenir à l'écart, il poursuit plus que jamais le dialogue.

C'est sur cette base du foisonnement et du dialogue permanent que s'est fondée la dynamique de l'ICEM. Je peux témoigner que la crainte principale de Freinet n'était pas l'existence d'antagonismes, mais la menace de voir un jour son mouvement se figer, comme il l'avait observé chez d'autres, dans une orthodoxie dogmatique, synonyme de sclérose et finalement de mort.

Pour une charte d'unité :

En février 50 (E 9), Freinet propose une charte d'unité du mouvement. Elle est adoptée au congrès de Nancy à Pâques. En janvier 54, il pose à nouveau le problème d'une charte pédagogique, en réponse à quelques communistes orthodoxes qui voudraient prouver qu'il impose "sa" ligne contre

la volonté du plus grand nombre. Les militants souhaitent s'en tenir à la charte de Nancy résumant les principes qui les fédèrent.

Après la mort de Freinet, nous tiendrons à vérifier ces principes en proposant, dès le début de 68, une remise à jour de cette charte de 50 au congrès de Pau à Pâques. En fait, il s'agira surtout d'une modernisation du texte, en tenant compte de tous les points de vue exprimés. Responsable de cette mise à jour, je tiens à ce que nous repartions avec un texte à publier, tandis qu'une infime minorité souhaiterait qu'on relance à nouveau la discussion dans les groupes. Heureusement j'obtiens le texte (provisoirement définitif) qui est publié aussitôt. Bien nous en a pris, il servira beaucoup en mai 68, quand les groupes seront privés de toute communication.

La lutte pour les conditions de travail :

Après la guerre, on manque d'instituteurs et il faudra, pour combler les vides, embaucher de simples bacheliers qui, comme moi, enseigneront avec "Bac plus zéro". Malgré cet appoint, les premiers effets du baby-boom maintiennent la surcharge des effectifs. Les classes de 40 sont fréquentes et, dans nombre de cas, l'effectif est plus élevé. Cette situation de crise se prolonge et, loin de chercher des solutions prioritaires, les gouvernements se soucient davantage d'aider les écoles privées (loi Barangé, par exemple).

Freinet sait que le nombre excessif d'élèves est le frein principal au développement d'une pédagogie moderne, qu'un nombre croissant d'éducateurs seraient prêts à appliquer. En 1954, il lance l'objectif *25 élèves par classe*. Ce nombre effare un certain nombre de gens, notamment dans le milieu syndical, car il est très éloigné de la réalité immédiate (à la même époque, ma classe de deux divisions compte jusqu'à 45 enfants; ma femme a 50 inscrits dans sa classe enfantine). Freinet explique (E 2, oct. 54; E 7, nov. 54) que l'objectif doit tenir compte de ce qui devrait être normal pour faire de l'éducation et non du gardiennage. Sinon nous serons sans cesse obligés de réajuster nos revendications. Il fait de ce mot d'ordre des 25 élèves le thème principal du congrès suivant, à Aix-en-Provence (E 20-21, avril 55; E 25-26, mai 55).

La revendication finira par se généraliser, à tel point qu'on ignore maintenant son origine. Ajoutons que le combat n'est toujours pas terminé, notamment au Second Degré. Dans le primaire, l'administration a tendance à raisonner en terme de moyenne, en tenant compte des classes isolées qu'il est impossible de fermer. Nul d'entre nous n'a demandé la fermeture de classes rurales, ce qu'il faut obtenir, c'est qu'aucun élève ne se trouve dans une classe surchargée.

[\(retour\)](#)

La formation pédagogique des militants

Les stages :

Comme les locaux de l'école Freinet s'avèrent trop petits pour accueillir suffisamment de stagiaires, les premiers stages nationaux d'été d'après-guerre se passent à Cannes en utilisant plusieurs écoles pour l'hébergement et le travail. Quelques enfants du l'école viennent pour les démonstrations pratiques et le groupe des stagiaires fait en général le voyage de Vence pour découvrir l'école Freinet; un détour par Saint-Paul permet de se remémorer "l'affaire" de 1933.

Très vite, les militants les plus chevronnés animent à leur tour des stages régionaux ou départementaux. C'est ainsi que certains étés voient se dérouler une quarantaine de stages, accueillant plus d'un millier de nouveaux venus. Mais en une semaine ou moins, il est difficile d'assurer davantage qu'une sensibilisation. D'où la nécessité d'assurer une sorte de service après-vente.

Les visites de classes :

En cours d'année scolaire, sont organisées le jeudi (alors jour de congé), plusieurs fois par trimestre, des matinées à thème dans une classe avec les enfants. L'après-midi se complète souvent par des discussions ou d'autres travaux. Il existe, plus rarement, des rencontres d'enfants à thème où chaque participant amène deux ou trois de ses élèves qui auront des activités communes (artistiques ou d'étude du milieu, par exemple) avec les conseils d'un collègue plus spécialiste. Au retour dans chaque classe, les enfants participants feront le relais, avec l'aide de leur enseignant, auprès de leurs camarades.

Devant la difficulté d'obtenir de s'absenter pour voir un collègue fonctionner, de nombreux militants se rendent visite après la classe ou un jour de congé. Il faut souligner également l'importance de la correspondance interscolaire où les échanges de travaux et les lettres entre éducateurs sont un puissant moyen de formation et de stimulation.

Les cahiers de roulement :

A l'issue des stages ou sur proposition du groupe départemental ou d'une commission du congrès, on lance parfois un cahier de roulement. Un cahier vierge, portant seulement la liste des participants et quelques questions de départ. On demande à chaque participant d'écrire sans tarder sa contribution, puis d'envoyer au suivant de la liste. En fin de circuit, le cahier refait un tour pour que chaque membre puisse lire l'ensemble et ajouter de nouvelles réactions. Il arrive que le cahier fasse un troisième tour. Quelquefois on en tire une synthèse pour le bulletin ou un dossier spécial.

Les congrès :

Chaque année à Pâques, se tient le congrès de l'Ecole Moderne dans une région différente. Il est ouvert à tous les volontaires, y compris des nouveaux venus. En plus des commissions qui concernent surtout les militants engagés toute l'année dans des travaux, les débats réunissent une grande partie des congressistes, sinon la totalité. Les motions finales parlent de "mille participants"; en réalité, ce nombre ne sera atteint exceptionnellement que plus tard. Les plénières sont l'occasion pour les militants de mesurer la force et la diversité du mouvement.

On organise aussi des démonstrations avec des groupes d'enfants de la région. Les expositions artistiques ou technologiques, les discussions avec les jeunes enseignants servent également à la formation.

Le cours par correspondance de Freinet :

En 1964, Freinet prend l'initiative d'un cours par correspondance dont les participants devront rédiger des devoirs sur des thèmes qu'il propose, auxquels il apportera ses réactions. Certains affirment que c'est parce qu'il est frustré de ne plus recevoir autant de courrier que naguère. Il est certain qu'en dehors de quelques correspondants familiers, une grande partie du courrier courant parvient directement à la CEL dont il n'assume plus alors la direction.

Mais je crois que Freinet est animé par un besoin plus profond que le plaisir de recevoir du courrier. Tout d'abord, sa réflexion personnelle s'appuie sur les réalités, il veut rester en prise sur les problèmes actuels.

Il se rend compte également du tarissement progressif de l'échange par écrit au profit du contact direct ou téléphonique. Quand on regarde rétrospectivement le mouvement jusqu'aux années 50, on est frappé par l'abondance de la communication écrite. Non seulement en provenance de quelques leaders, mais d'un très grand nombre de simples militants. On dispose encore peu de voiture personnelle, ce qui limite les rencontres; le téléphone est rare et coûteux, réservé aux messages rapides. La plupart des échanges circulent sous forme de lettres, de comptes rendus ou d'articles sans prétention. On peut affirmer sans exagération que Freinet a institué dans son mouvement une culture de l'écrit.

Avec les années 60, le téléphone s'est démocratisé et on l'a considéré comme un moyen d'échange, alors qu'il n'est souvent qu'un moyen de contact. On s'est mis aussi à attacher davantage d'importance aux rencontres directes qui ne sont pourtant réussies que si elles sont l'aboutissement d'une préparation et si on les exploite ensuite par écrit. Même la télématique ne remplace pas la réflexion, stylo en main. On tape et c'est parti! Au contraire, combien de lettres n'avons-nous pas retouchées ou carrément refaites, après relecture le lendemain matin, la nuit ayant porté conseil? Freinet ne serait pas Freinet s'il n'avait utilisé que l'oral; sa pensée a mûri par l'écriture. Je crois très profondément que le message de son cours par correspondance était de rappeler l'importance de la réflexion écrite et d'assumer le rôle de formation de cadres dont il ressentait le besoin.

Les journées d'été de Vence :

La formation des responsables ou futurs animateurs du mouvement s'est faite peut-être surtout, chaque fin d'été, par les journées de Vence, où le petit nombre de participants favorise un contact direct, presque intime avec Freinet. D'ailleurs, les arrivées échelonnées des militants quittant à peine

leur lieu de vacances permet des conversations individuelles ou en très petits groupes.

Le comportement de Freinet est d'ailleurs typique de son tâtonnement. Il commence par écouter l'arrivant puis lui exprime sa préoccupation principale du moment, souvent évoquée par écrit au début de l'été. Et il est attentif aux réactions de son interlocuteur. A mesure que les participants arrivent, on l'entend revenir sur le même thème, sans pourtant répéter la même chose. Si l'on se trouve à ses côtés depuis le début, on assiste à l'enrichissement, à l'approfondissement progressif des idées; il infléchit, renforce, répond aux objections. Seul l'auditeur peu attentif pourrait juger qu'il rabâche; Freinet persévère sans se laisser distraire de son sujet, mais il a mieux à faire que de se répéter.

Notamment dans les dernières années, des personnalités extérieures sont également invitées, venues surtout pour dialoguer personnellement avec Freinet mais qui apportent aux participants un autre regard.

[\(retour\)](#)

Les publications pédagogiques du mouvement

Les Brochures d'Education Nouvelle Populaire :

On se souvient qu'une quinzaine de ces petits dossiers avaient paru avant la guerre. Freinet fait rééditer, en les réactualisant, les n° épuisés et poursuit la publication, d'abord sous forme de tiré à part d'un n° spécial de *L'Éducateur*, comme naguère, puis en souscription séparée. En 7 ans, près d'une soixantaine de sujets divers sont abordés. L'absence d'un nom d'auteur indique que Freinet est le principal rédacteur.

En 46-47: n° 18, *Pour la sauvegarde des enfants de France* (dans les Centres scolaires); 19, *Par delà le 1er degré*; 20, *L'Histoire vivante* (Fontanier); 21, *Les mouvements d'Education Nouvelle* (Husson); 22, *La coopération à l'Ecole Moderne* ; 23, *Théoriciens et Pionniers de l'Education Nouvelle* (Husson); 24, *Le milieu local* ; 25, *Le texte libre* ; 26, *L'éducation Decroly* (Husson); 27, *Le vivarium* (Guillard et Faure); 28, *La météorologie* (Guillard); 29, *L'aquarium* (Guillard et Faure); 30, *Méthode naturelle de lecture*.

En 47-48: n° 31, *Le limographe* ; 32, *Correspondances interscolaires* (Alziary et Freinet) 33, *Bakulé* (Husson); 34, *Le théâtre libre* (E. Freinet); 35, *Le musée scolaire* (Guillard et Faure); 36, *L'expérience tâtonnée* ; 37, *Les marionnettes* (Brossard); 38, *Nos moissons* (fac-similés de pages de journaux scolaires); 39, *Les fêtes scolaires* (E. Freinet).

En 48-49: n° 40, *Plans de travail* ; 41, *Problèmes de l'inspection primaire* (Belaubre); 42, *Brevets et chefs d'œuvre* ; 43, *La pyrogravure* (collectif); 44, *Paul Robin* (Husson); 45, *Techniques d'illustration* ; 47, *Les Dits de Mathieu*.

En 49-50: n° 48, *Caravanes d'enfants* (collectif); 6 (remplaçant un ancien n°), *Pages des parents* ; 14 (id.), *La reliure* (Meunier); 49, *Ecoles de villes* (M. Cassy); 50, *Commentaires de disques* (Camatte); 51, *La géographie vivante* (Faure); 52, *Bilan d'une expérience* (Monborgne); 53-54, *Les oiseaux* (Bouche et Gourdeau);

En 50-51: n° 55, *Echanges d'élèves* (Bertrand et Guilbaud); 56, *Le filicoupeur CEL* (Massé et Buquet); 57-58, *L'enseignement du français en pays bilingues* (S. Daviault); 59, *La part du maître* (E. Freinet); 60, *Voyage échange international* (Denjean et Guérin); 61-62, *Naturalisations d'animaux* (Fève); 63, *Onze classes, modernisation d'une école de ville* (Le Baleur); 64, *Fiches d'observation d'animaux* (collectif).

En 51-52: n° 65, *Si la grammaire était inutile* ; 66-67, *Initiation vivante au calcul* (L. Mawet); 68, *L'exploitation pédagogique du journal d'information* (Moralès); 69, *Classes uniques* (collectif); 70-71-72 *Les techniques Freinet en classe unique* (collectif); 73, *Les Dits de Mathieu II*; 74, *Le folklore* (Leroy).

En 52-53: n° 75, *La méthode naturelle de lecture en ville* (M. Beauvalot); 76, *Pour l'officialisation des voyages échanges*; 77, *La connaissance de l'enfant* (C.F. et Cabanes); 13 (en remplacement de l'ancien n°), *Le disque à l'école moderne* (A. Lhuillery); 78, *Plans annuels de travail* ; 79, *La genèse de l'homme* (dans les dessins des enfants); 80, *Les techniques Freinet* ; 81, *Avec les parents* (H. Chaillot); 82, *Le profil vital* (C.F. et Cabanes); 83, *Le magnétophone à l'école* (Guérin, Dufour et Beaufort).

Revues et bulletins :

L'Éducateur joue un rôle déterminant dans la formation par les multiples rubriques qu'il contient. En plus de nombreuses informations techniques sur tel ou tel aspect de la pratique, des textes de Freinet approfondissent l'esprit de sa pédagogie, notamment le *Dit de Mathieu* de la quinzaine, l'édito quand il n'est pas consacré uniquement aux problèmes d'animation ou de gestion. Il ne faut pas négliger le courrier des lecteurs et les notes de lecture. A signaler également la rubrique d'Elise: *Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?*

La nécessité de réaliser une revue peu coûteuse, fournissant le maximum d'information utiles, amène à modifier fréquemment le type de présentation, le format et parfois la dénomination, au grand désarroi des archivistes et documentalistes qui ne savent pas s'il s'agit de la même revue, ni comment classer tous ces éléments disparates. C'est ainsi qu'en 54, des n° sont publiés en format 21x27, en grande partie ronéotés ou tirés sur petite offset. Certains n° sont baptisés *Éducateur culturel* et d'autres *Éducateur technologique* ; sans parler de la double version en octobre 63: *Premier degré* (à couverture rose) et *Second degré* (couleur crème). Plus tard, il y a alternance de n° généraux et de n° différenciés. En 64, le titre devient *L'Éducateur magazine*.

Il est quasiment impossible de recenser tous les bulletins publiés au sein de l'ICEM. Beaucoup de commissions finissent par avoir le leur, notamment l'étude du milieu, les techniques audiovisuelles, l'éducation spécialisée, les maternelles. Les bulletins départementaux sont plus épisodiques que ceux qui couvrent l'ensemble d'une région. L'actuel *Chantiers Pédagogiques de l'Est*, en Alsace et Franche-Comté, témoigne de la plus belle continuité.

Les dossiers pédagogiques de L'Éducateur :

Depuis 53, on avait cessé de publier de nouvelles BENP et diffusé les n° restants. Mais le besoin se fait sentir de petites brochures faciles à proposer aux nouveaux venus et c'est, 10 ans plus tard, la renaissance des dossiers. Jusqu'en 66, vingt n° sont publiés. Quand il n'en est pas l'auteur, le nom est précisé.

1, *Les boîtes enseignantes* ; 2, *Références aux Instructions Ministérielles* ; 3, *Classes de Transition et terminales* (appelées Pratiques par la suite); 4, *L'écriture* (Le Gal et J. Martinoli-Debiève); 5, *L'organisation de la classe* ; 6, *Bandes enseignantes* ; 7, *Plus de manuels scolaires, plus de leçons* ; 8, *L'imprimerie à l'école et les techniques annexes* ; 9, *L'exploitation pédagogique des complexes d'intérêt* ; 10, *L'éducation musicale* (C. F. et Delbasty); 11, *Naissance et évolution du journal scolaire au second degré* (J. Lèmery); 12-13, *L'enseignement des sciences au second degré* (Poitrenaud, Berteloot et E. Lèmery); 14, *Brevets et chefs d'œuvre* (C.F. et Petitcolas); 15-16, *L'enseignement des mathématiques au second degré* (Poitrenaud et E. Lèmery); 18, *Enquêtes et conférences au second degré* (J. Lèmery); 19, *Mémento de l'Ecole Moderne* ; 20, *Apprentissage de l'expression écrite et orale de 6 à 15 ans*. Cette publication se prolongera bien plus tard, avec parfois changement de forme.

La Bibliothèque de l'Ecole Moderne (BEM) :

Avant la reprise des dossiers, Freinet avait senti le besoin de petits fascicules au véritable format de poche (11x15) faisant le point sur certains problèmes. Plutôt que de leur donner une périodicité, il propose une souscription annuelle qui permettra de recevoir ces petits opuscules à mesure de leur parution. Bien entendu, ils seront également disponibles au n°.

L'intégration, dans cette collection, de livres (signalés d'une *) de format différent, en n° quadruple, viendra un peu en altérer l'unité et le caractère. Voici les titres publiés du vivant de Freinet (le dernier, achevé par lui, ne paraît qu'après sa mort). Il est l'auteur principal quand aucun nom n'est précisé.

1, *La formation de l'enfance et de la jeunesse* ; 2, *Classes de neige* (E. Freinet et C. Pons); *Le texte libre* ; 4, *Moderniser l'école* (C.F. et Salengros); 5, *Education morale et civique* ; 6, *La santé mentale des enfants* ; 7, *La lecture par l'imprimerie à l'école* (L. Balesse et C. F.); 8-9, *Méthode naturelle de lecture* ; 10, *Milieu local et géographie vivante* (Faure); 11-12, *Enseignement des sciences* ; 13-14, *L'enseignement du calcul* (C.F. et Beaugrand); 15, *Les plans de travail* ; 16, *Dessins et peintures d'enfants* (E. F.); 17, *Méthode naturelle de grammaire* ; 18-19, *Les techniques audiovisuelles* (C.F. et Guérin); 20-23 *, *Naissance d'une Pédagogie Populaire I* (E.F.); 24, *La part du maître* (E. F.); 25, *Les invariants pédagogiques* ; 27-28, *Les techniques Freinet à l'école maternelle* (M. Porquet); 29-32 *, *Bandes enseignantes* ; 33-34, *Le fichier scolaire documentaire* (Belperron); 35-38 *, *Naissance d'une Pédagogie Populaire II* (E. F.); *L'expression libre en classe de perfectionnement* (G. Gaudin); 40-41, *Huit jours de classe, la part du maître* (E. F.); 42-45 *, *Travail individualisé et programmation* (C. F. et Berteloot).

Une tentative d'ouverture: *Techniques de Vie* :

En 1959, Paul Le Bohec se livre à un échange épistolaire avec Freinet sur la nécessité de déborder des seuls problèmes scolaires et de réfléchir sur ce que peut apporter l'attitude éducative dans le comportement même de l'homme et du citoyen. De là naît l'idée d'une revue qui s'appellera *Techniques de vie* avec en sur-titre: *Les fondements philosophiques des techniques Freinet*. Elle démarre en octobre 59.

Adolphe Ferrière qui a accepté de parrainer la revue, démythifie le mot "philosophie" en rappelant qu'il existe à Genève un "boulevard des philosophes" et un "boulevard des petits philosophes". Et cette philosophie quotidienne, on la trouve dans les Dits de Mathieu. Outre Ferrière, le comité de patronage comprend une douzaine de personnalités universitaires, dont R. Dottrens et L. Cros, directeur de l'Institut Pédagogique National.

Le comité de rédaction est constitué autour du couple Freinet par M. Porquet, C. Combet, G. Jaegly, J. Vuillet, P. Le Bohec, M.-E. Bertrand et P. Delbasty.

Trois ans plus tard, Freinet met un terme à une expérience qu'il croyait prometteuse. L'audience d'une revue théorique auprès des militants n'a pas correspondu aux attentes et aux besoins de rentabilité. D'autre part, si en 62 le comité de patronage ne comprend pas moins d'une trentaine de personnalités d'une dizaine de pays, le dialogue ne s'est pas établi autant qu'il l'aurait voulu entre praticiens et chercheurs. La plupart des collaborateurs sont des militants de l'ICEM et, sauf avec Louis Legrand (futur responsable de la Recherche Pédagogique), s'instaure rarement un véritable dialogue, les universitaires (M.-A. Bloch, J. Chateau, R. Mucchielli) envoyant simplement à Freinet un article ou quelques notes, ayant parfois très peu de liens avec les questions débattues.

Ce qui est le plus significatif se trouve, une fois de plus, dans les notes de lectures. Freinet analyse les écrits de Teilhard de Chardin (TdV 1, p. 42; 2, p. 55). Certains ont cru pouvoir rapprocher la

pédagogie Freinet de celle de Steiner, pourtant la critique des *Bases spirituelles de l'éducation* (TdV 3, p. 46) trace clairement la distance qui les sépare.

Après la suppression de la revue, Freinet en conserve néanmoins le titre pour le bulletin interne où l'on débattrà, comme auparavant dans *Coopération pédagogique*, des problèmes du mouvement.

[\(retour\)](#)

Conflit avec les responsables du groupe parisien (1961)

Ce problème n'intéresse peut-être que modérément les lecteurs d'une biographie de Freinet, mais je ne veux pas sembler occulter un sujet qui semblerait alors tabou.

Au congrès de Saint-Etienne (Pâques 1961), les responsables présents du groupe parisien (Raymond Fonvieille, Fernand Oury et Marie-Josèphe Denis) se voient confrontés à un ultimatum de Freinet, entériné par les instances du mouvement: ils doivent renoncer à l'envoi gratuit de leur bulletin *L'Educateur d'Ile-de-France* à 900 personnes étrangères au mouvement, envoi réalisé grâce à l'aide technique de l'Institut Pédagogique National qui assure gratuitement le tirage. Ces responsables refusent une soumission mettant en cause leur autonomie de décision et se trouvent dès lors en dissidence.

C'est l'épilogue d'un conflit de plusieurs mois relaté en détail par le principal protagoniste, R. Fonvieille, dans son livre *L'aventure du mouvement Freinet* (Ed. Méridiens Klincksieck, 1989). A part le titre très discutable (il aurait été plus juste d'écrire: "mon aventure - ou ma mésaventure - dans le mouvement Freinet"), il s'agit d'un compte rendu assez objectif des faits. Seule l'interprétation mérite de nuancer le point de vue de Fonvieille.

Celui-ci reconnaît avoir été poussé en avant par Freinet au CA de la CEL et à l'animation de l'IPEM (Institut Parisien de l'Ecole Moderne, section locale de l'ICEM). Etait-ce à la seule condition de rester un simple exécutant aux ordres? Nous allons essayer d'analyser le conflit sans complaisance et sans langue de bois.

Un conflit ne peut avoir pour cause des différences qui apparaîtront par la suite :

Après la rupture avec Freinet, Fonvieille et Oury privilégient l'analyse institutionnelle en éducation, le premier sous l'angle psycho-sociologique (dans le sillage de Lapassade, Lobrot et Lourau), le second avec un regard plus psychanalytique, favorisé par le fait que son frère Jean est psychiatre, proche de Tosquelles. Mais ces tendances ne peuvent être considérées comme origine de la rupture. Elles sont le résultat (comme l'a analysé Darwin aux îles Galapagos) du développement séparé: certaines différences ont tendance à s'accroître. Rappelons d'ailleurs que Freinet avait pris Oury comme collaborateur pour deux brochures sur *L'éducation morale et civique* (BEM 5) et *La santé mentale des enfants* (BEM 6) et qu'il était attentif aux recherches contemporaines, à la condition de ne pas perdre le lien avec l'action pédagogique quotidienne et en refusant tout nouveau dogmatisme.

Le contre-exemple d'évolutions séparées convergentes est donné par le GFEN à partir des années 60. L'expérience des écoles du XXe arrondissement de Paris, sous l'impulsion de l'inspecteur Robert Gloton, part d'un objectif essentiellement social (le refus de l'échec scolaire ségrégatif). La pratique conduit à des évolutions pédagogiques, puis théoriques, assez différentes des positions précédentes du GFEN. L'évolution autogestionnaire de l'école Vitruve et l'auto-socio-construction des savoirs, chère au couple Bassis, sont probablement plus éloignées de l'ancienne orthodoxie GFEN, incarnée par F. Secler-Riou, renforcée par Snyders, Garaudy et Cogniot, que des pratiques de la pédagogie Freinet.

Je ne crois pas que la rupture avec les responsables parisiens de l'ICEM en 61 soit d'ordre théorique

ou idéologique.

Une opposition entre monde urbain et monde rural ?

Fonvieille surévaluée, à mon avis, le décalage, voire l'antagonisme entre la vision rustique des *Dits de Mathieu* et les réalités de la grande ville. Il est de fait que Freinet ne supporterait pas la vie parisienne, mais il est loin d'être un cas exceptionnel. Sociologiquement, son mouvement était majoritairement rural quand la France l'était encore, mais il comptait pourtant, dès les années 20, des instituteurs de ville (Primas, Bouchard, Wullens, etc.).

Freinet lui-même est-il insensible aux problèmes du monde urbain? Au contraire, me semble-t-il. Il sent qu'aucune pédagogie populaire n'existera si elle ne s'implante largement en ville. Personnellement, dans mes premiers contacts avec lui, je ne sens aucun clivage entre son attitude et ma mentalité de gamin de ville ayant fait ses premières armes d'éducateur dans les rues d'un quartier sous-prolétaire de Lille. Sinon, pourquoi me demanderait-il de venir travailler à ses côtés, comme il l'a demandé précédemment à Michel Bertrand, originaire de Seine-et-Oise. Sans doute veut-il au contraire mieux cerner la nécessaire synthèse entre sa pédagogie et le milieu urbain. D'ailleurs, parmi ses élèves de Vence, bien peu sont ruraux d'origine.

Certes, il faut commencer par combattre l'inacceptable: les conditions de vie inhumaines qu'aggrave le côté concentrationnaire de certaines écoles de villes. Et Oury qui écrira plus tard *Chronique de l'école caserne* (Maspéro, 1972) est le premier à appuyer Freinet dans sa dénonciation de la "fosse aux ours". Il faut dire que Paris conserve alors l'archétype caricatural des tares de l'école urbaine. Je me souviens de notre effarement d'enseignants urbains provinciaux lorsque nous y découvriions, à l'occasion de stages pédagogiques, des pratiques quasi militaires de rassemblement et de déplacement que nous croyions disparues depuis la guerre de 14.

Alors que je n'ai jamais senti une incompréhension de Freinet sur l'action éducative en milieu populaire urbain, je pense que la difficulté de dialogue se situait parfois au niveau de certains militants, issus de milieu rural (comme autrefois la majorité des instituteurs) qui, après des années d'un fécond travail pédagogique en poste double de campagne, gardaient la nostalgie d'un paradis pédagogique perdu lorsqu'ils étaient mutés en ville pour raison familiale (les études des enfants) ou démographique (la suppression de postes ruraux). A leurs yeux, la "véritable" pédagogie Freinet ne pouvait se pratiquer qu'à la campagne, alors que nous tentions, nous les urbains de souche, de leur montrer l'authenticité de pratiques moins spectaculaires, mais peut-être plus méritoires et sûrement plus indispensables, chaque fois que nous aidions des jeunes de milieux défavorisés à conquérir l'autonomie, à découvrir une certaine joie de vivre dans l'école et à retrouver prise sur leur environnement difficile.

Je le répète, la divergence sur ce point se situait rarement avec Freinet lui-même qui semblait bien comprendre l'ampleur du problème. Si l'on tenait vraiment à noter une différence, ce serait au niveau de la mentalité. Personnellement, j'étais conscient qu'il me manquait, par rapport à Freinet, une intuition globale, une sensibilité aux grandes lois naturelles que seule aurait pu me donner une enfance plus proche de la nature. Je me rendais compte que, de ce fait, une partie des réactions de l'ancien petit paysan de Gars m'était moins accessible. Mais je crois avoir fait des progrès depuis.

Le décalage Paris-Province?

La comparaison entre l'IPEM et d'autres groupes départementaux dynamiques (Isère, Gironde, Nord, etc.) est faussée par le fait que le premier réunit à l'époque les deux énormes départements franciliens (Seine et Seine-et-Oise), soit 6 à 10 fois la population d'un département moyen.

S'il existe des villes partout en France, la région parisienne est un cas à part. Les instituteurs du département de la Seine (Paris et sa couronne), alors recrutés par concours spécial, bénéficiaient d'avantages particuliers, étaient déchargés de certaines activités (éducation physique, musique, dessin) par des professeurs communaux spécialisés.

Je me souviens qu'Oury avait fait, en plénière de fin de congrès à Rouen (1953), le compte rendu des travaux de la commission "Ecoles de villes" et que certains collègues provinciaux maugréaient : "*Mais on n'a jamais dit ça, c'est un plaisantin!*". En fait, Oury n'avait pu s'empêcher d'infléchir selon son regard de banlieusard parisien. Mais je ne suis pas sûr que l'opposition traditionnelle Paris-Province, non spécifique à l'ICEM, tienne davantage à une arrogance présumée des Parisiens qu'au complexe d'infériorité des Provinciaux.

Pour Freinet, Paris est le lieu de tractations importantes, moins au niveau des ministères que des administrations et organismes divers. Quand le groupe parisien est trop squelettique, il utilise des retraités pour aller discuter avec SUDEL, les commissions d'agrément officiel de matériel (Musée pédagogique, Ville de Paris). Quand il perçoit le dynamisme de quelques animateurs parisiens, il les encourage à prendre plus de poids au sein du groupe, car cela peut renforcer aussi l'autorité pédagogique du mouvement. Cela réussit particulièrement bien en 1958 lors du congrès ICEM de Paris, dont Fonvieille est la cheville ouvrière.

Un haut-fonctionnaire de l'UNESCO, M. Legrand, envisage la création d'une école internationale pour les enfants des employés du siège principal parisien et souhaite qu'elle soit placée sous le signe de la pédagogie Freinet. Il négocie avec ses interlocuteurs les plus proches. Mais Freinet craint d'être court-circuité dans cette affaire, importante pour l'image de marque internationale de son mouvement.

L'IPN (l'Institut Pédagogique National, qui a pris la suite du Musée pédagogique) propose d'assurer gratuitement le tirage du bulletin *L'Educateur d'Ile-de-France* et de le diffuser, au-delà des 200 abonnés du groupe, à 1000 autres destinataires: inspecteurs, écoles normales, université, psychologues et instituts médico-pédagogiques. Freinet renacle. On peut interpréter cela de deux façons: la réussite de l'IPEM et de son bulletin lui porterait ombrage et il veut couper court. Mais également, on doit se rappeler que le PC l'a accusé, sans raison, de bénéficier des bonnes grâces du pouvoir bourgeois au début des années 50. Qu'en serait-il maintenant que le pouvoir est gaulliste? On a beau savoir que les fonctionnaires de l'IPN ne sont pas assimilables aux politiques et utilisent positivement la part d'autonomie qui leur reste, le problème d'une dépendance de l'ICEM par rapport à l'administration ne s'en pose pas moins.

Plus grave encore, Freinet a senti la volonté du PC de le couper de son mouvement afin de le réduire à l'impuissance et d'utiliser ses militants comme simple masse de manœuvre. Il se méfie, à tort ou à raison, de tout ce qui pourrait cacher un piège de ce genre. Fonvieille publie (p. 51 de son livre) le fac-similé d'une lettre de Freinet critiquant le fait que le bulletin parisien conseille d'assister aux conférences du GFEN. Refus d'ouverture de sa part? ou crainte que les militants et sympathisants de l'ICEM ne servent de force d'appoint à un mouvement sans troupes dont la responsable ne manque aucune occasion de taper sur Freinet, par *L'Ecole et la Nation* interposée? Il est surprenant que Fonvieille ne semble pas le comprendre.

Il ne peut y avoir plusieurs crocodiles dans le même marigot :

Je ne cherche pas à faire croire que Freinet n'a aucun tort dans ce conflit. Mais faut-il trouver scandaleux qu'il supporte mal une rivalité qui vient moins de Fonvieille que d'Oury? Selon l'image du proverbe africain, le vieux crocodile tient à rester maître d'un marigot qui n'aurait pas existé sans lui. Cela ne me semble pas monstrueux, même au nom de l'équilibre écologique par la sélection naturelle.

Fonvieille peut difficilement contester cette analyse, lui qui très vite ne pourra plus cohabiter avec son crocodile le plus proche et leur Groupe de Techniques Educatives (GTE) fera scission à nouveau, Fernand Oury créant son propre Groupe d'Education Thérapeutique (GET). On ne peut donner des leçons que si l'on a réussi à mener une action efficace, en évitant soi-même les ruptures. Ce n'est pas Freinet qui a empêché Lobrot de rassembler autour de lui plus d'une poignée de praticiens.

Freinet, meurtri au plus profond dans la querelle montée par le PC, se méfie maintenant de tout, sinon de tous. Elise Freinet le pousse à trancher dans le vif, et cela est souligné à plusieurs reprises dans le livre de Fonvieille. On peut regretter que ce dernier ait souffert de la rupture, alors qu'il n'avait pas de visées malhonnêtes. Mais est-il anormal que nous partagions aussi l'inquiétude et la souffrance du leader vieillissant qui a reçu tellement de coups bas qu'il ne sait plus parfois à qui faire une totale confiance?

[\(retour\)](#)

Bataille pour le dessin d'enfant

La nécessité d'une mutation pédagogique :

On a peine à mesurer la médiocrité artistique des instituteurs du premier demi-siècle, bien plus dramatique que leur formation littéraire, complétée généralement par des lectures personnelles. Bien peu avaient pu visiter des musées (ne parlons pas de galeries d'art contemporain) et les reproductions fidèles étaient aussi rares que coûteuses. Quand l'enseignement du dessin n'était pas purement et simplement escamoté, il se bornait à la copie tatillonne d'un objet banal (seau, chapeau, parapluie) ou d'un modèle quasi-géométrique, reproduit au tableau. Les matériaux et les outils utilisés ne favorisaient guère la réussite (papier médiocre de petit format, crayons de couleur ou, au mieux, gouache en godets ne permettant que de petites surfaces, pâte à modeler qu'il fallait remettre en boule en fin de séance).

La révolution, amorcée dès avant la guerre, puis appliquée méthodiquement par Elise Freinet à partir de 1946, consiste à rompre avec toutes les routines. D'abord, abandonner les sujets imposés et surtout varier les formats, les supports, les matériaux. Faute de moyens financiers nouveaux, le papier à dessin étant rare et cher, on utilise massivement les échantillons ou les restants de papier peint, le kraft d'emballage.

La peinture à la colle (à l'origine, de la poudre de couleur, vendue au kilo par les droguistes pour les peintres en bâtiment, diluée dans des pots de yaourt en verre ou des ventouses avec de la colle de tapissier) séduisait peu Elise au début mais elle s'y rallie pour remplacer les godets et les tubes qui limitent à de petits dessins. Rapidement des industriels, comme Pébéo à Marseille, proposeront des poudres encollées de très bonne qualité.

En libérant l'ampleur des gestes créateurs sur des supports de grand format, on oblige à renoncer à la représentation méticuleuse et cela laisse libre cours au lyrisme. Encore faut-il libérer d'abord les adultes en leur donnant confiance dans les valeurs de la libre expression artistique des enfants.

La démarche de Freinet :

Freinet, pour rassurer les enseignants sur les capacités d'évolution naturelle des enfants, quand on les laisse abondamment dessiner et comparer leurs dessins, publie *La Méthode naturelle de dessin*, suivie d'une série de genèses (l'homme, le cheval, les oiseaux, les maisons, etc.) montrant la progression naturelle de la petite enfance à la pré-adolescence. Il encourage à l'expression libre, sans prétendre à l'art, domaine qu'il abandonne à Elise.

L'intervention d'Elise :

Sans minimiser le graphisme, Elise Freinet sent qu'il faut bousculer davantage les habitudes, en sensibilisant à l'importance des couleurs et des matières. Elle n'hésite pas à recommander et à pratiquer elle-même l'intervention directe dans la création des enfants.

A la différence de ceux qui l'avaient précédée dans ce domaine, elle ne situe pas l'intervention de l'éducateur en amont, par la suggestion de thèmes ou de procédés techniques, mettant sur rails les enfants qui n'ont plus alors qu'à suivre la voie tracée. Démarche qui limite certes les ratés, mais ne débouche que sur de nouveaux stéréotypes.

Elle se place dans le courant du processus de création de l'enfant, en aidant celui-ci à percevoir et à renforcer l'originalité contenue dans ce qu'il est en train de réaliser, ne serait-ce que dans l'un des détails. Elle incite et au besoin aide à renforcer cette originalité, à la mettre en valeur en soulignant certains accents, en rompant une monotonie, en atténuant un fond qui écrasait l'ensemble. Elle n'hésite pas à prendre parfois le pinceau, un court instant, pour montrer concrètement ce qu'elle suggérerait.

Mais elle sait que cette "part du maître", proche du compagnonnage habituel des ateliers d'artistes, n'est pas encore à la portée d'enseignants qui n'ont connu que les cours d'école normale. Aussi s'intéresse-t-elle à la formation des adultes. Il y a bien sûr les stages d'été mais, faute d'animateurs compétents, ils ne peuvent être démultipliés et accueillir tous les militants. Elise travaille donc beaucoup par correspondance. Elle incite à lui envoyer des productions d'enfants, les annote au dos, écrivant parfois des appréciations rappelant la notation traditionnelle (TB, B, banal). Elle justifie toujours son point de vue, retouche quelquefois légèrement à la craie d'art un détail qui pourrait renforcer l'expression de l'ensemble.

Procédé plus discutable, elle encourage à agrandir un détail particulièrement bienvenu. Cela reste dans des limites acceptables quand elle le pratique elle-même, mais sera abusivement pratiqué par quelques "disciples" qui ont tendance à oublier l'expression globale au service exclusif du morceau original, parfois dénaturé par son isolement du contexte.

Des circuits de dessins pour la formation mutuelle :

Elise organise des circuits de dessins qui deviennent de véritables cours itinérants par correspondance. Une pratique, disparue depuis, est le circuit "boule de neige": on fait circuler dans des classes une série de peintures choisies pour leurs qualités différentes et leur caractère incitateur auprès d'autres enfants. A l'arrivée de l'envoi, chaque classe affiche les œuvres reçues, puis se met au travail et joint quelques productions suscitées par l'exposition, en transmettant le tout à l'école suivante du circuit. En fin de course, on peut organiser une exposition régionale ou au sein du congrès national. Souvent est joint un cahier de roulement où chaque éducateur note ses observations, son questionnement.

Tous les moyens sont utilisés pour provoquer le décollage artistique des éducateurs du mouvement, y compris les concours avec prix en nature (des gouaches et des pinceaux généralement) et même des diplômes. Libre à certains de trouver que ce type de compétition ne cadre pas tout à fait avec la pédagogie Freinet. Les résultats sont là: en moins de 10 ans se sont multipliées les classes produisant des œuvres de qualité, sans sacrifier à de nouveaux stéréotypes. Ajoutons que les recherches ne portent pas seulement sur la peinture mais aussi sur toutes les techniques plastiques, notamment la céramique et la tapisserie, brodée, en tissus cousus ou en boucles de laine.

Une progression qui n'évite pas toujours la douleur :

Faut-il ajouter que ce bond en avant ne se passe pas toujours en douceur. Face à un obstacle à franchir, Freinet use de la démystification de la difficulté à surmonter et de la persuasion rassurante. Cela fonctionne assez bien avec les gens motivés. Elise, pour sa part, n'hésite pas à ajouter le petit coup de cravache qui donne le signal du saut à accomplir. En veut-on un exemple? Une collègue peu convaincue par l'expression libre demande un jour dans un stage : "*Vous parlez toujours du pompier dans l'art, qu'est-ce que c'est que ça, le pompier?*". Et Elise, cinglante, en la désignant du doigt : "*Le pompier, c'est vous!*". Reconnaissons que ce n'est pas tout à fait dans le même style que Freinet. Ceux (et majoritairement celles) qui ont sauté et franchi l'obstacle, tout à la joie de la réussite, oublient aussitôt le petit coup de cravache. Pas ceux qui ont renâclé au dernier moment et sont restés de l'autre côté.

En résumé, quelques froissements d'amour propre et parfois des pleurs, en tout cas beaucoup de passion et une large part de réussite. Comme rien n'est absolu en matière artistique, il est toujours possible de contester les conceptions d'Elise Freinet. En revanche, il est honnête de se demander: qui aurait fait mieux et comment?

Les petits Africains de Pitoa enthousiasment Picasso :

En mai 1955, le Musée pédagogique de la rue d'Ulm (qui deviendra par la suite l'Institut Pédagogique National, IPN) expose les peintures et les dessins des enfants de l'école de Pitoa (Cameroun) dont le directeur, Roger Lagrave, avait enseigné à l'école Freinet en 50-51. Il ne s'agit pas d'une exposition de travaux d'enfants parmi tant d'autres, car ces petits Africains ont réussi, grâce au dessin libre, la synthèse de leur propre expression d'enfants et de la culture graphique et plastique de leur peuple. Le résultat est surprenant et magnifique. Picasso, découvrant ces peintures, est enthousiasmé et n'hésite pas à contresigner certaines d'entre elles avec ses félicitations. Il trouve remarquable que ces enfants noirs aient acquis d'emblée une liberté graphique que lui-même a mis tant de temps à conquérir.

Une revue : *L'Art enfantin*

De nombreux articles de *L'Éducateur* parlent des activités artistiques dans les classes, mais il y manque des illustrations significatives. Elise Freinet se bat pour obtenir enfin l'édition par la CEL d'une revue consacrée aux créations enfantines. Ce sera, à partir de 1959, *L'Art enfantin* pour laquelle elle obtient des témoignages d'encouragement de Jean Lurçat, Jean Cocteau et Jean Dubuffet.

La reconnaissance, par de grands artistes, de la qualité des réussites des enfants et surtout de la démarche éducative qui a permis de les obtenir, a parfois fait croire qu'il y avait eu un contact étroit et même une collaboration. Ce n'est pas le cas. D'ailleurs, Elise Freinet est très classique dans ses goûts. En 1950, je l'ai souvent entendue critiquer Picasso d'avoir imité tous ses prédécesseurs et lui dénier un véritable génie créateur. Matisse et la plupart des artistes modernes ne trouvaient pas grâce à ses yeux et même, à la stupeur de Lagrave qui avait été enthousiasmé par une exposition de Gauguin, elle jugeait ce dernier un peu "pompier", parce que trop exotique. Comme elle ne proposait pas de modèles, ce classicisme importait peu et il faut reconnaître qu'en dehors de sa phobie du "pompier", elle n'imposait pas son esthétique personnelle.

De la «maison de l'enfant» du congrès au musée de Coursegoules :

Depuis 1952, chaque congrès de l'Ecole Moderne (Pédagogie Freinet) organise, en plus des expositions de peintures d'enfants, un lieu appelé "Maison de l'enfant" dont toute la décoration (tapis, couvre-lit, paravent, tapisserie murale, abat-jour, table basse recouverte de céramique, plats et assiettes, poteries, etc.) est conçue et réalisée par des enfants de différentes écoles. Une coordination préalable évite les incohérences et les doublons. En fin de congrès, tous les éléments sont dispersés, chaque école participante récupérant son bien. La seule trace restante est l'ensemble des photos réalisées sur place.

Elise Freinet souhaite depuis longtemps un témoignage plus durable des créations des enfants. Elle a l'occasion d'acquérir et de faire consolider une maison de village à Coursegoules, au-delà du Col de Vence. En 1962, dès que les maçons ont fait l'essentiel, les enfants de l'école Freinet conçoivent et réalisent, avec l'aide de leur institutrice Malou Bonsignore et les conseils d'Elise, toute la décoration intérieure et extérieure de la maison.

La pièce maîtresse est un grand bas-relief de terre cuite encadrant très largement la porte d'entrée. Deux adolescents sont les principaux concepteurs du projet, avec l'aide d'une dizaine de leurs camarades plus jeunes. Un céramiste d'art de Vallauris, M. Pérot, a accepté de réaliser la cuisson et le maître-maçon de la CEL, Laurent, s'est chargé de la mise en place des sculptures.

A l'intérieur, une mosaïque est créée sur l'un des grands murs. De nombreuses autres créations (poteries, sculptures, tapisseries, peintures, etc.) décorent l'ensemble des pièces et en font un véritable musée de l'art enfantin.

Mais le problème des musées est aussi la conservation et le gardiennage. Ce problème n'a jamais été résolu. L'éloignement de Coursegoules par rapport à Vence limite les visiteurs et ne permet pas une ouverture régulière. La boulangère voisine accepte d'être dépositaire de la clef, mais son commerce ne lui permet pas d'accompagner les visiteurs. C'est la difficulté d'utilisation de ce petit musée qui amènera à terme à la vente de la maison. Les œuvres transportables sont emmenées. Restent celles qui sont scellées dans les murs et qui témoignent encore de cette aventure artistique.

Un livre : *L'enfant artiste*

En 1963, Elise publie à la CEL un livre abondamment illustré, à la gloire du dessin d'enfant, notamment avec des reproductions tirées de *L'Art enfantin*.

Si les conseils donnés aux éducateurs sont judicieux, le titre et une partie de la démonstration sont parfois quelque peu contradictoires avec la démarche de Freinet qui ne vise pas plus à produire des artistes que des écrivains ou des journalistes, mais des êtres vivants, au cœur de la vie culturelle, en acteurs à leur niveau et non en simples consommateurs, obligatoirement admiratifs.

[\(retour\)](#)

Les éditions d'expression infantine

La Gerbe et Infantines :

Après la guerre, Freinet reprend dès que possible la publication de *La Gerbe*, dans le format ancien (15,5x23), avec un plus grand nombre de pages en deux couleurs (12 sur un ensemble de 20). Comme rares sont les classes qui envoient leurs clichés de linogravure, il faut les regraver à Cannes. Pour la couverture et les quatre pages du centre destinées aux plus jeunes, celui qui prépare la maquette (ce fut longtemps la responsabilité de Maurice Menuzan, que j'ai parfois aidé) joue sur les combinaisons des complémentaires pour obtenir trois couleurs.

La collection d'*Infantines* est constamment tenue à jour et elle se continue chaque mois par un nouveau n°. Après la guerre, Freinet encourage à réaliser des témoignages sur la guerre. Une brochure sur *Le maquis infantin* où les enfants jouent aux maquisards, suscite des protestations. Les sujets ultérieurs retrouvent la diversité d'antan, avec beaucoup d'histoires inventées.

Les albums d'enfants :

Une première tentative d'édition d'album en couleur avait été tentée avec *Le petit nuage chantait*, mais la médiocre qualité des clichés typographiques de l'époque rendait le résultat décevant. Début 1950, l'éditeur cannois Robaudy se sépare de son matériel lithographique pour passer à la quadrichromie. Freinet voit là l'occasion de se procurer à bon prix un équipement permettant de reproduire des peintures d'enfants. Il embauche les deux techniciens qui utilisaient ce matériel, publie aussitôt *Le petit chat au bain de mer* de la classe infantine de Trégastel et lance une souscription pour une série d'albums.

Par ailleurs, il confie au lithographe les illustrations de la première édition de sa *Méthode naturelle de dessin*. Habitué à la transposition des couleurs pour les linogravures de *La Gerbe*, il accepte une certaine simplification si cela réduit le nombre de pierres lithographiques à dessiner et ainsi le nombre de passages en machine. Cet atelier est pour moi l'occasion passionnante de découvrir le travail artisanal de la lithographie et les artisans qui la pratiquent, certes plus familiers des affiches et étiquettes publicitaires que des œuvres d'art à tirage limité, montrent avec plaisir et fierté leur savoir-faire.

Pour la première fois, sont publiés des albums pour enfants créés par des enfants. Elise ouvre un chantier supplémentaire pour alimenter en projets la nouvelle édition. Parfois le groupe d'enfants qui a inventé le texte est différent de celui qui exécute l'illustration. Une chaîne se met en place pour faire circuler des projets qui s'enrichissent progressivement en passant d'une classe à l'autre.

Le succès même de l'édition remettra en question le principe de la lithographie dont le tirage, peu automatisé, est très lent (600 feuilles à l'heure au lieu de 3000 sur les machines modernes de l'époque). Au bout de deux ans, Freinet passera lui aussi à la quadrichromie, à la fois plus fidèle aux originaux et surtout plus rentable à partir d'un certain tirage. De 52 à 60, les albums seront imprimés chez Robaudy, comme par la suite *Art infantin* et *L'enfant artiste*.

La Gerbe enfantine :

En 1950, Freinet a profité de la lithographie pour introduire de la couleur dans les *Enfantines*, en augmentant légèrement leur format (14x18). De 52 à 54, on abandonne la litho mais on garde la couleur.

Devant la difficulté à rentabiliser les deux éditions: *Gerbe* et *Enfantines*, il est décidé en 54 de les fondre en une seule revue du format des nouvelles *Enfantines*, appelée *Gerbe enfantine*. En 58, on revient au format de l'ancienne *Gerbe* (15x23). Mais le manque de rentabilité amène à interrompre en juillet 62.

Mais au bout d'un an, Freinet ne peut se résoudre à cette disparition et lance en septembre 63 la *Nouvelle Gerbe*, orientée davantage vers les petits. Cette formule tient jusqu'en juin 65. On peut dire qu'elle a servi de prototype à une nouvelle revue aussi bien documentaire que lieu d'expression des petits. Ce sera en septembre 65, la naissance de *BTJ* et de ses pages magazine.

Quinze ans plus tard (en 79), Freinet ne pourra assister à la renaissance d'une revue d'expression des plus petits, ce sera *J Magazine*. Bel exemple de survivance d'un besoin.

Les enfants poètes :

En 1954, est publié, sous ce titre, aux éditions de la Table Ronde, un recueil de poèmes des enfants de l'école Freinet. La publication de poèmes d'enfants n'est pas une nouveauté. Ce qui est nouveau, c'est que tout un ouvrage soit consacré à la seule école Freinet. Il faut observer que le texte d'introduction, portant la double signature de Freinet et d'Elise, n'est pas en résonance exacte avec ce que disait précédemment Freinet de l'expression poétique de l'enfant qui ne permet pas pour autant de l'introniser poète. Observons que, malgré le titre, 18 textes ont été écrits par des moins de 12 ans et que 125 pages sur 210 sont écrites par deux adolescents.

[\(retour\)](#)

L'évolution des échanges inter scolaires

Quand les correspondants se rencontrent :

Nous avons vu que, dès 1929, des éducateurs-imprimeurs rêvaient que leurs élèves puissent rendre visite à leurs correspondants, mais je n'ai pas trouvé de trace de la réalisation de ce souhait, alors que *La Gerbe* publie à plusieurs reprises des comptes rendus d'excursions scolaires, parfois de plusieurs journées.

La première rencontre entre correspondants semble avoir eu lieu en juillet 1947, entre les classes de Roger Denjean (Seine-Inf.) et Pierre Guérin (Aube). P. Guérin avait vu pratiquer l'échange réciproque de groupes de jeunes en vacances, par Mlle Jadouille, animatrice des CEMEA de Belgique, et cela lui avait donné l'envie de faire la même chose dans le cadre scolaire avec son correspondant. Il profite une dernière fois avant sa majorité (21 ans) du permis gratuit de son père cheminot et rend visite à R. Denjean. Ce dernier est un peu éberlué de voir arriver un jeune homme en short (d'éclaireur) qui lui propose un voyage-échange représentant une véritable aventure. Mais il faudrait autre chose pour effrayer ce pacifiste-résistant qui a terminé la guerre en Allemagne. Comme Guérin a étudié les tarifs, il s'avère qu'un voyage de 12 jours bénéficie du prix de transport le plus bas.

L'été 48, même type d'échange entre les classes de Leroy (Aisne) et Coquard (Côte d'Or). Le compte rendu est publié (E 2, oct. 48, p. 35). Apparemment, Il n'y a pas eu influence de l'expérience précédente qui n'avait donné lieu à aucune publication. Sans doute peut-on voir là une convergence du fait de la passion des jeunes pour les voyages à l'époque du Front populaire et des congés payés, désir brisé par l'occupation puis les difficultés de déplacement dans l'immédiat après-guerre.

Celui de Bertrand (S.-et-Oise) et Guilbaud (Charente), l'année suivante, fait l'objet de la BENP 55 (oct. 50): *Echanges d'élèves*. Comme Denjean et Guérin ont continué les échanges en associant, grâce à Mlle Jadouille une école belge proche de Liège, ils rédigent aussi une BENP (n° 60, mars 51): *Voyage-échange international*.

La boule de neige grossit. Maintenant beaucoup de correspondants considèrent que le prolongement idéal de l'échange d'imprimés et de lettres est la double rencontre. Mais, dans certains départements, l'administration veut cantonner dans les derniers jours de l'année scolaire, ce qu'elle considère comme simple tourisme scolaire, au même titre que les traditionnels voyages de fin d'année. Il faut démontrer l'importance éducative de ces échanges et certains, comme P. Fort (Aube), font de sa préparation et de ses retombées le pivot de toute une partie du travail de l'année. Ceci amène Freinet à publier une nouvelle BENP (n° 76, nov. 52): *Pour l'officialisation des voyages-échanges*.

L'accueil dans les familles pose parfois des problèmes, notamment quand les logements sont exigus ou insalubres. Mais on trouve diverses solutions (utilisation des locaux d'une colonie de vacance ou centre d'hébergement d'été), ou choix des correspondants dans un rayon géographique permettant des visites d'une journée, principalement pour les petits. Parfois les deux classes s'organiseront pour partager la même classe transplantée (neige, mer ou nature).

De toute façon, le voyage-échange soulève généralement l'enthousiasme des enfants, mais aussi des familles, même les plus réticentes. C'est ainsi que, venant d'apprendre la venue à Rouen des

correspondants d'Aulnay-sous-Bois, une mère prévient immédiatement qu'elle ne peut héberger personne, ce qui n'était pas envisagé, les correspondants devant repartir le soir même. Aux vacances suivantes pourtant, sur le désir des enfants de se revoir à nouveau, les parents se rencontrent, sympathisent et décident de se retrouver dans le même camping. On connaît des cas de véritables symbioses entre milieux unis par la correspondance des enfants, se prolongeant même parfois, quelques années plus tard, par des mariages.

Bataille pour le statut du journal scolaire :

Dans les années qui ont suivi la Libération, une Commission Paritaire des Publications de Presse (CPPP) a été constituée pour mettre de l'ordre dans la presse, après l'Occupation. Elle attribue un numéro après étude de chaque demande et, en 1950, les PTT ont ordre de refuser le tarif «Périodiques» aux publications ne possédant pas ce n°. Par le biais de parlementaires, Freinet essaie d'obtenir du Secrétaire d'Etat aux PTT que l'on considère les petits journaux scolaires comme la presse périodique. Il se voit répondre officiellement en octobre 1951 que *d'après l'article 90 de la Loi du 16 avril 1930, le tarif postal des journaux et écrits périodiques est réservé aux seules publications éditées dans un but d'intérêt général pour l'instruction, l'éducation, l'information du public.*

Freinet explose. Je me souviens qu'à l'époque, pour constituer un dossier, il m'envoie sélectionner chez le marchand de journaux ce qui existe de plus nul dans les publications pour enfants et dans la presse à scandale ou "du cœur", bénéficiaires du tarif préférentiel. Avec Freinet, nous préparons un dossier pour les parlementaires avec quelques exemples significatifs "d'instruction, éducation ou information du public" de ces publications, en confrontation au contenu des journaux scolaires.

Il faudra une campagne prolongée auprès des parlementaires, notamment à chaque vote du budget des PTT. Et c'est seulement par l'article 14 de la loi du 10 avril 1954 que le journal scolaire sera enfin admis comme publication de presse, s'il a obtenu un n° de la CPPP (catégorie Périodiques Scolaires). Comme la CPPP ne veut pas être débordée de demandes dispersées, un accord est passé entre Freinet, les PTT et la CPPP pour que l'ICEM soit chargé de les regrouper, situation qui persiste encore actuellement.

[\(retour\)](#)

Démarche naturelle et disciplines scientifiques

Depuis longtemps, les militants de l'Ecole Moderne avaient rompu avec les habitudes traditionnelles pour l'apprentissage de la langue et du dessin. Manquant sans doute de maîtrise des disciplines scientifiques, ils avançaient souvent avec moins d'audace.

De la sortie sur le terrain à la classe exploration :

Les promenades scolaires des années 20, réimpulsées par les I. O. de 1937, étaient déjà un grand progrès par rapport au cours magistral et à l'étude livresque du manuel. Néanmoins il fallait dépasser le style voyage organisé, obligeant la classe à observer docilement ce que l'instituteur jugeait intéressant.

Le titre donné par J. Puget à la BENP 11: *La classe exploration* indiquait une démarche beaucoup plus ouverte, qui demandait certes une préparation de la sortie mais veillait à recueillir des observations très diverses, à rapporter des échantillons de minéraux, végétaux ou petits animaux (d'où la nécessité d'emporter les récipients appropriés), à déterminer sur place ce qu'on ne pourra ramener en classe (arbres, oiseaux, etc.).

Le travail s'effectue ensuite en classe grâce aux outils pédagogiques réalisés par le duo Faure-Guillard: les BENP 27, *Le vivarium* ; 28, *La météorologie* ; 29, *L'aquarium* ; les nombreuses fiches documentaires du FSC et les BT de détermination qui se multiplient dans les années 50. Mais cela touche surtout les sciences naturelles et la géographie.

Vers une découverte expérimentale des sciences :

Il serait injuste d'oublier l'apport du manuel de l'UNESCO destiné à propager l'enseignement des sciences physiques dans des milieux démunis et l'école française avait beau ne pas appartenir au Tiers-Monde, son dénuement matériel dans l'après-guerre rendait très utiles les conseils donnés. Des fiches-guides proposent des expérimentations, de même que certaines BT et surtout des SBT scientifiques.

Freinet tente d'intensifier cette préoccupation scientifique (E 4, nov. 55) et en fait l'un des thèmes du congrès de Caen (1962). Guidez, Delbasty, Pellissier, Richeton aident à cette avancée. Néanmoins, c'est surtout à partir des années 70 que seront développés tous les aspects expérimentaux de la découverte de la physique, dans le *Fichier de Travail Coopératif* animé par M. Berteloot, puis dans des BT réalisées par l'équipe de P. Guérin et M. Paulin.

L'intérêt pour le monde technique :

Il faut observer, dans les années 50 et 60, un fort intérêt pour les techniques les plus modernes de

l'époque, aussi bien pour l'industrie, les transports, les sources d'énergie. Certes, il n'est pas toujours facile d'expliquer aux enfants, dans une BT, l'énergie nucléaire, le mur du son ou le laser, mais personne d'autre que les éducateurs de l'Ecole Moderne n'essayait encore d'initier les enfants à des problèmes dont ils entendaient souvent parler sans comprendre de quoi il s'agissait.

Un lien entre le calcul et la vie :

Le premier souci avait été de relier le calcul aux intérêts momentanés des enfants. Au lieu des sempiternels problèmes de robinets, de mobiles qui se rattrapent ou se rencontrent, de placements financiers incompréhensibles par des enfants sans le sou, on essayait de proposer des calculs sur les cueillettes et les récoltes de la saison, sur le développement des vélos des coureurs du Tour de France. C'était le rôle des fiches documentaires, les fichiers autocorrectifs visant surtout aux apprentissages plus classiques.

Freinet demande en 51 à Lucienne Mawet (Belgique) de rédiger la BENP 66-67 sur *L'initiation vivante au calcul*. Elle y montre comment toutes les activités de la classe peuvent donner lieu à des recherches en calcul, démarche très decrolyenne, ce qui n'est pas surprenant quand on sait l'influence de Decroly sur la pédagogie belge et la proximité géographique de l'école des Mawet à Braine-l'Alleud et de l'école Decroly.

Du calcul vivant à la recherche mathématique :

Freinet souhaite aller plus loin et lance un appel pour le calcul libre (E 4, nov. 55). C'est sur Beaugrand (Aube) qu'il s'appuiera pour développer à la fois l'initiation expérimentale aux différentes mesures (ce qui aboutira à *L'atelier de calcul*) et le recherche d'histoires chiffrées, le tout regroupé sous le signe du *Calcul vivant*. Il en fait l'un des thèmes du congrès de Caen en 62 et publie avec Beaugrand la BEM 13-14 sur l'enseignement du calcul.

Certains dépassent le cadre du simple calcul, d'autant plus que l'on parle maintenant de mathématiques modernes. Delbasty propose des recherches telles que "la moitié du rectangle". Le Bohec expérimente au CE des travaux libres qui seront publiés.

Néanmoins, c'est surtout après la mort de Freinet que cette démarche s'amplifiera sous la dénomination "mathématique vivante" avec notamment l'animation de Pellissier (Isère), Monthubert (Vienne), Blanc (Vaucluse) et Varenne (Yonne). Elle trouvera ses principaux développements au second degré et aboutira au livre d'Edmond Lèmery: *Pour une mathématique populaire, libres recherches d'adolescents au collège* (Casterman).

[\(retour\)](#)

L'organisation coopérative de la classe

Des cadres souples mais solides :

Parce que Freinet remet en question le carcan rigide de la classe conventionnelle, certains qui n'ont jamais vu sa pédagogie en action, s'imaginent que chaque enfant fait ce qu'il veut quand il veut, en l'absence de tout cadre. Même pour le cas où ils trouveraient cela souhaitable, il importe de les détromper: Freinet ne détruit rien sans avoir préparé l'alternative.

L'emploi du temps a ses rythmes et ses rites réguliers (entretien du matin, lecture de textes, choix et mise au point, tirage de la page du jour et envoi aux correspondants, travaux individuels ou par petits groupes, bilan de fin de journée, séance hebdomadaire de coopérative). L'arrivée d'un événement fortuit peut modifier momentanément ce déroulement qui retrouve rapidement son rythme. Il faut savoir tirer parti des richesses de l'imprévu et tenir compte de la perturbation aggravée qui résulterait de son refoulement. Mais c'est une chose que de savoir gérer au mieux l'imprévisible, une autre de vivre dans l'aléatoire complet.

L'apprentissage de la responsabilité plutôt que de l'obéissance :

L'obéissance est généralement considérée comme une vertu cardinale de l'école conventionnelle. Par contre, peut-être à cause des expressions: texte libre, dessin libre, beaucoup de gens croient que l'éducation selon Freinet a pour caractéristique la liberté. Pour lui, c'est assurément un objectif que de former des hommes libres, mais il faut observer qu'en dehors du qualificatif "libre" accolé à certaines activités, le thème de la liberté de l'enfant apparaît peu dans ses écrits. Il évoque plus souvent les besoins de l'enfant que l'éducation doit permettre de satisfaire.

Par contre, sa pédagogie est sous-tendue en permanence par la notion de responsabilité. Relisons *L'Education du Travail*, l'éducation de la responsabilité est présente à toutes les pages.

Développer au maximum la responsabilité de choisir:

Dans le travail individualisé, chaque enfant choisit et organise son travail, même si cette liberté n'exclut pas certaines obligations.

Le groupe est très souvent amené à choisir. On vote pour désigner le texte du jour qui sera imprimé dans le journal, pour retenir une activité collective, un but de sortie. Même pour les promenades des jours de congé, Freinet préconise que les adultes de son école de Vence proposent des choix tenant compte de la distance, de l'état du terrain, du temps disponible, des motivations, qu'ils explicitent les arguments pour et contre mais sans décider autoritairement.

Le fait d'avoir choisi engendre une prise de responsabilité, mais aussi le renoncement, au moins temporaire, aux autres éléments du choix. Parfois le choix d'une solution unique est frustrant, mais il faut apprendre à décider sans se perdre en hésitations. On pourra toujours réserver un autre choix

pour une fois suivante, voire étudier si l'on ne pourrait pas cumuler les avantages de deux choix simultanés. L'éducation à la véritable liberté n'est pas une velléité dans l'absolu, elle commence en assumant avec réalisme ses propres choix.

A la recherche d'une vraie démocratie :

La loi du plus grand nombre dans les choix collectifs pourrait ressembler à la loi du plus fort, si l'objectif du groupe n'est pas de prendre en compte les désirs et les intérêts de tous, y compris ceux qui n'ont pas obtenu la majorité. Le formalisme peut provoquer une caricature de démocratie.

L'éducateur n'hésite pas à signaler la qualité du texte d'un enfant qui n'est jamais choisi. Il rappelle que ce ne sont pas toujours les mêmes qui doivent imposer leur point de vue, sous prétexte qu'ils seraient les plus nombreux ou les plus convaincants. Un climat de vie coopérative amène les enfants à se préoccuper de l'intérêt de chacun au sein du groupe et même à l'extérieur. C'est de cet exercice quotidien que naît l'esprit civique.

Le journal mural, moyen d'explicitation des relations internes :

Freinet applique, dans une intention très précise, la technique qu'il a observée en URSS. Chaque semaine, quatre colonnes sur une grande feuille affichée proposent quatre rubriques: *J'ai réalisé; Je voudrais; Je félicite; Je critique*. Chaque enfant peut à tout moment s'exprimer publiquement par écrit en sachant que le journal mural sera lu et commenté en fin de semaine lors de la séance de coopérative.

L'avantage est ne pas obliger à traiter à chaud, sauf en cas d'urgence, les décisions et les conflits. Chacun sait qu'il y aura un moment pour cela et le journal mural lui permet de prendre date en évitant de régler ses comptes immédiatement par lui-même.

Des enseignants qui n'ont pas pratiqué cette technique, disent parfois craindre cette mise au pilori de la critique publique. C'est oublier le climat général de dédramatisation des relations au sein de la classe. Le non-dit est toujours plus dangereux que l'interpellation ou la critique ouverte, même et surtout quand l'adulte peut en être l'objet.

Le conseil de coopérative, lieu de décision et de résolution des conflits :

Je pense que le mot "conseil" est un apport de Fernand Oury, si j'en crois sa contribution à la BEM n° 5 *L'éducation morale et civique* (oct. 60), mais Freinet, qui a rédigé l'essentiel de cette brochure, pratique depuis 1935 ce qu'il appelle la "séance hebdomadaire de la coopérative", décrite dans *L'Ecole Moderne Française* (II, p. 58 à 60). Le journal mural sert d'ossature principale à la réunion, ce qui n'exclut pas la discussion d'autres problèmes.

Freinet n'a pas connu les développements apportés ultérieurement par F. Oury, dans la cadre de la Pédagogie Institutionnelle, mais on peut penser qu'il aurait conseillé d'éviter tout formalisme. Autant les techniques qu'il préconise créent un cadre institutionnel important, autant l'esprit qui les

anime doit rester souple et toujours primer sur la forme.

[\(retour\)](#)

Contrôle et évaluation

La critique des examens :

On a vu que Freinet avait demandé en 1937 la suppression de Certificat d'études et son remplacement par un livret scolaire. Il a fait ensuite marche arrière et recherché sa transformation. Mais il n'a pas renoncé à contester le principe de l'examen à tous les niveaux.

Chaque candidat joue en quelques heures une année de travail et parfois une scolarité entière. Certains tentent de justifier ce "quitte ou double" par le côté sportif de l'épreuve, ce qui est fallacieux car aucun sport ne se joue sur un essai unique, en une seule journée de compétition. De quel droit d'ailleurs faire de la compétition sportive le modèle de la formation? Une véritable évaluation ne peut admettre l'aléa de l'émotivité ou d'une méforme momentanée elle devrait être un garant objectif de compétence.

Du côté des enseignants, l'examen favorise le "bachotage". Le but n'est pas l'éducation en profondeur mais la réussite le jour de l'examen, quitte à ce que tout soit oublié dans les semaines suivantes. Cette accusation n'empêche nullement Freinet de "chauffer", dans les deux semaines précédant l'examen, ses élèves se présentant au CEP; il ne veut pas qu'ils soient trop désavantagés par rapport aux autres candidats.

Autre sujet de critique, le jugement global porté à partir de quelques épreuves scolastiques: *(l'examen) recalera tel élève qui fait trop de fautes et qui est peut-être une sorte de génie scientifique, il repoussera ce mauvais calculateur dont les aptitudes littéraires ou artistiques sont étonnantes; il méconnaîtra toutes les vertus pratiques, manuelles, constructives ou de débrouillardise qui sont pourtant si décisives dans la société actuelle* (E 17, juin 46, p. 333). Autant, dit-il, demander aux candidats au permis de conduire *s'ils savent chanter ou connaissent la dactylo*. La véritable évaluation objective devrait dresser un bilan fiable des capacités réelles de chaque jeune.

De l'obstacle normatif à l'évaluation formatrice :

Comme toujours, Freinet ne se contente pas de rejeter, il cherche des alternatives. En fait, l'examen évalue si peu de choses, qu'il suffit d'écouter les enseignants du niveau supérieur parler des élèves ou étudiants qui leur arrivent après avoir franchi le barrage. Il s'agit surtout, en fait, d'un rituel servant de justification au système scolaire. Sinon, comment expliquer qu'on ait ressuscité dans les années 80, un BEPC disparu parce que totalement obsolète? Mais quoi d'autre pour justifier les années d'études des élèves qui savaient d'avance qu'ils n'iraient pas au lycée? On peut constater que rien n'a été résolu pour autant.

Un autre type d'évaluation serait nécessaire, pour rassurer les adultes, ce qui n'est pas le plus important, mais surtout pour permettre et renforcer la prise de conscience par les jeunes de leur progression dans de multiples domaines. Cette forme d'évaluation ne peut être ni un objectif terminal, ni un temps d'arrêt pour mesurer de façon statique le niveau atteint. Elle devrait être un miroir quasi-permanent de la réussite en marche, avec l'effet incitateur que cela provoque.

L'évaluation du plan de travail hebdomadaire :

Dès l'introduction du plan de travail individuel en 37, Freinet avait renoncé à toute évaluation globale du travail de la semaine, pas plus par une note chiffrée ou une moyenne que par une appréciation (très bien, bien, etc.). En face de chaque activité effectuée, une appréciation; l'ensemble de ces appréciations constitue un graphique qui donne le profil scolaire de la semaine pour chaque enfant. De ce fait, nul n'est généralement en échec total, sauf s'il n'a rien fait, mais chacun voit se dessiner aussi ses points faibles à compenser par la suite.

Les plans annuels collectifs :

A la fois pour rassurer les adultes et les enfants, Freinet propose de réaliser des plans annuels contenant les notions incluses dans le programme de chaque discipline, afin de les cocher au fur et à mesure qu'elles ont été étudiées, pas forcément dans un ordre prédéfini, souvent très arbitraire, mais selon les intérêts collectifs du moment.

Plutôt que de tomber dans le formalisme des centres d'intérêts, faussement inspirés de la démarche de Decroly, Freinet conseille des complexes d'intérêt proposant différentes pistes de travail à partir des apports des enfants, à la condition de ne rien systématiser artificiellement.

J'ai retrouvé des notes où il m'avait demandé, à la rentrée de 51, d'indiquer, à partir de points de départ apportés par les enfants, des notions scientifiques pouvant être étudiées à cette occasion. Par exemple, sur des moyens de transport utilisés à l'occasion des vacances, j'avais noté: la transmission du mouvement et le développement pour la bicyclette; la force de la vapeur et la bielle pour la locomotive de l'époque; les moteurs à explosion, les carburants, le freinage, les lubrifiants pour la voiture, etc. Il y avait 12 pages de recherches qui, après mise au creuset coopératif, ont donné lieu à publication.

Les plannings personnels des enfants :

En 1961, Le Bohec annonce qu'il utilise un "planning de lancement" avec les petits. La simple montée d'un cran d'une punaise de couleur au-dessus de son nom, à chaque texte écrit ou à chaque recherche effectuée, visualise la réussite que l'enfant exprime quelquefois par: "ça y est, je décolle!" Avant de connaître le détail, Freinet craint, à cause de la dénomination "planning", un moyen de contrôle rigide et exprime son inquiétude contre ce qui pourrait réintroduire une forme systématique de sanction ou de récompense.

En effet, des enseignants, pour stimuler l'émulation, affichent en abscisse la liste des enfants de même section et, en ordonnée, la liste des fiches (et plus tard des bandes enseignantes). Chacun peut non seulement voir sa progression personnelle mais se situer à côté de ses camarades. L'expérience montre que la progression en ordonnée (montée) est plus stimulante pour les enfants que l'évolution en abscisse (de gauche à droite). Cette technique peut notamment se justifier dans le travail de rattrapage avec des enfants jusque là en échec, mais ne doit pas devenir un objectif éducatif.

Lorsque Le Bohec explique l'esprit et la limite de son "planning" avec les petits, Freinet l'approuve mais souhaiterait une autre dénomination.

Les brevets :

Peut-être Freinet y avait-il déjà pensé avant la guerre mais on n'en trouve aucune trace. La première réflexion semble démarrer pendant la guerre quand des animateurs d'Uriage (qui ne tarderont pas à créer les premiers maquis) questionnent Freinet sur la façon d'évaluer de façon positive des jeunes gens souvent dégoûtés de l'école. Ce dernier recherche des activités vraies mettant en œuvre des savoir-faire tout autant que des connaissances.

Poursuivant sa recherche, il s'inspire de Decroly pour tracer de grands axes d'activités et de Baden-Powell pour définir des épreuves rappelant les "badges" du scoutisme, ce seront les brevets. Par exemple, sur le besoin de conquérir la vie, il énumère le grimpeur, le cueilleur, l'arboriculteur, le fruitier, l'apiculteur, le cueilleur de plantes médicinales, le chasseur d'insectes, le soigneur d'animaux, le collectionneur, le chercheur de pistes, le chasseur, le pêcheur, l'éleveur, le cultivateur, le cuisinier.

De même que le brevet scout de maître du feu demande au candidat de savoir choisir le bon combustible, d'allumer le feu, de l'entretenir, puis, à un second niveau, de l'allumer dans le vent ou sous la pluie, de bâtir un four, Freinet prévoit pour l'arboriculteur: repiquer un arbre avec succès, savoir tailler, réussir une greffe.

Comme il travaille alors à son livre *L'Education du Travail*, il aimerait traduire, pour tous les besoins fondamentaux des enfants, les travaux-jeux et les jeux-travaux qui s'y rattachent, mais la seconde colonne reste souvent vide. Il supprimera toute distinction et proposera simplement des activités. Il publie l'ébauche de son travail (E 17, juin 46, p. 334).

En mars 48 (E 12, p. 253), il énumère une quarantaine de thèmes avec des brevets obligatoires: Ecrivain, Calculateur, Ecriture, Lecture, Bon langage, Historien, Géographe, Dessinateur, Connaissance des êtres vivants, Hygiène, Chasseur, Eleveur, Ingénieur des végétaux, des minéraux, de l'eau, de l'air, du feu, Agilité. D'autres sont facultatifs: Graveur, Chanteur et musicien, Acteur, Marionnettes, Classeur, Imprimeur, Cueilleur, Apiculteur, Chasseur d'insectes, Explorateur des eaux, Jardinier, Cuisinier, Constructeur, Campeur, Menuisier, Forgeron, Plantes médicinales, Potier, Chauffage, Tisseur, Bricoleur.

Les chefs d'œuvre :

La première mention se trouve (E 11, mars 48, p. 225) dans un compte rendu de Dutech (Basses-Pyrénées), écrit à la demande de Freinet après la lecture de son journal scolaire. Après avoir étudié le Moyen Age, les enfants se sont pris de passion pour l'organisation des corporations, avec les apprentis, les compagnons, les maîtres, et pour les chefs d'œuvre qui permettent d'être admis au niveau supérieur. Presque tous les élèves ont décidé de réaliser un chef d'œuvre, en gardant au début le secret vis-à-vis des copains, mais rapidement en échangeant les idées et les conseils. Pour tous, un travail passionnant (des maquettes, en général) qui a de nombreux prolongements. David (S-et-Oise) reprend aussitôt la balle au bond et signale (E 15, mai 48, p. 318) le même enthousiasme.

Freinet associe désormais chefs d'œuvre et brevets. A la différence du brevet qui est une épreuve précise et codifiée, le chef d'œuvre est plus global, laissant plus de latitude à l'enfant. Néanmoins, Freinet veille au lien entre les épreuves du brevet et le chef d'œuvre qui les couronne. En 1961, il publie des fiches-guides et des tests pour le brevet de calculateur (SBT 96). On peut regretter que ses recherches d'évaluation incitative n'ait pas été davantage poursuivies.

La préoccupation des demandes sociales sur l'éducation :

A de nombreuses reprises, Freinet s'interroge sur ce qu'on pourrait attendre de l'école et, dans ce but, lance des enquêtes, non seulement auprès des jeunes et des parents, mais aussi des employeurs. *Que devons-nous produire dans nos classes? Pour quels buts?* demande-t-il (E 4, nov. 55). En 58, il relance un questionnaire sur *L'école face à l'évolution moderne* (E 4 et E 5, nov. et déc. 58). Il n'obtient pas toujours des réponses suffisamment représentatives pour être exploitables. Néanmoins sa démarche mérite d'être soulignée, elle montre son refus de l'isolement de l'école dans un cocon.

[\(retour\)](#)

Le travail individualisé

Les fiches-guides :

Des fiches-guides sont proposées aux enfants pour des recherches personnelles et la préparation de conférences. Certaines sont réalisées à la demande par le maître en tenant compte du contexte (matériel, documentation, lieux ou personnes à consulter) et du niveau de l'enfant. D'autres, utilisables partout, sont publiées dans *L'Éducateur* et éditées plus tard en supplément à la BT ou en séries comme pour le FSC.

L'autocorrection

Les fichiers autocorrectifs :

Dès les années 30, la CEL avait publié des fichiers de problèmes et d'opérations. Après la guerre, on complète la gamme des niveaux (du cours élémentaire à la classe de Fin d'études): 9 en calcul et 3 en grammaire et conjugaison.

Les cahiers autocorrectifs :

Dans les classes surchargées, le travail autocorrectif est le seul moyen de diversifier les groupes de travail et de permettre à l'enseignant de s'occuper d'un groupe restreint, pendant que les autres s'occupent utilement. Mais l'obligation pour chaque enfant de se déplacer, pour aller chercher la correction ou la fiche suivante, pose des problèmes de bruit et d'espace. C'est à la demande des classes de villes que sont édités par la CEL, à la fin des années 50, des cahiers autocorrectifs individuels où l'enfant écrit directement ses réponses. Ils sont une version allégée des fichiers d'opérations (10 cahiers allant du CP au CM2). Les corrections se trouvent sur une double page amovible que les enseignants soupçonneux peuvent mettre à part, ce qui les priverait pourtant du principal bénéfice de l'autocorrection: la responsabilité.

Une innovation: après avoir corrigé chaque séquence (correspondant au contenu d'une fiche), l'enfant coche le résultat. *Feu vert* si tout est bon, *feu orange* s'il a fait une ou deux erreurs, *feu rouge* avec recours au maître s'il y a davantage d'erreurs, signe qu'une explication est nécessaire.

Les avantages du travail autocorrectif :

Tout en libérant l'enseignant d'une partie de ses élèves qui travaillent seuls sans avoir besoin de faire corriger à tout moment leurs résultats, le fichier autocorrectif libère surtout chaque élève de la tutelle de l'adulte. Par un apprentissage progressif de l'autonomie, il dirige seul son travail à son rythme et la confiance qui lui est faite est rarement trahie. Il sait d'ailleurs que, périodiquement, des fiches tests à faire corriger par le maître vérifieront la réelle assimilation des difficultés; celui qui

aurait été tenté de consulter les réponses avant d'avoir cherché, serait incapable de répondre au test final de la séquence.

Le changement d'attitude est particulièrement net avec les enfants en refus scolaire. Libérés de la contrainte extérieure qui les avait paralysés, ils se livrent parfois à une compétition contre eux-mêmes et il faut alors leur rappeler qu'il existe d'autres occasions de réussite.

C'est ce qui motive l'opposition que leur témoigne Elise Freinet quand elle écrit à P. Le Bohec (lettre du 21 nov. 61): *Ne crois pas qu'il faut être à 100 % Techniques Freinet. Moi je ne suis pas à 50 % disciple de Freinet et résolument je suis depuis toujours l'adversaire des fichiers de calcul et d'orthographe.*

En 1962, Freinet publie (BEM 13-14, p. 140) l'avis de R. Delchet, directeur du Laboratoire de Pédagogie expérimentale de l'Université de Lyon, qui, après cinq années de contrôles scientifiques sur l'application comparée des fichiers autocorrectifs et des exercices des manuels, affirme la supériorité marquée des premiers: *Non seulement le fichier autocorrectif est un outil pédagogiquement rentable, mais son emploi a, pour l'enfant, des conséquences psychologiques trop souvent méconnues. En répondant aux besoins de l'élève, à l'exercice de sa propre expérience et en favorisant une prise de conscience objective de ses lacunes, il devient un facteur d'émulation et de progrès. L'individualisation de l'enseignement, ainsi comprise, respecte les rythmes particuliers du travail scolaire. Rares sont les techniques d'apprentissage qui permettent de mener de front instruction et éducation avec fruit. Le fichier autocorrectif, soigneusement dosé, permet de résoudre ce problème pédagogique difficile. Il est donc, pour nos classes, un instrument de progrès fondé sur les principes essentiels de la psychologie de l'enfant et sur ceux de son affectivité. C'est une technique humaine qui ne peut que rapprocher maître et élèves par la confiance réciproque.*

Vers la programmation

La boîte enseignante :

Au début des années 60, on parle aux Etats-Unis de machines à enseigner qui pourraient, dit-on, bouleverser les méthodes de formation. Un psychologue behavioriste, Skinner, prétend que la programmation permet à n'importe qui d'apprendre tout ce qu'on voudra lui proposer. Freinet se méfie de ce type de conditionnement, de la même façon qu'il avait critiqué le "taylorisme pédagogique" américain des années 20. Néanmoins, comme toujours, il pense que c'est en s'appropriant les aspects positifs d'une démarche contestable qu'on peut le mieux contrecarrer ce qu'elle contient de nocif.

L'encombrement et le coût des machines exclut un tel type d'application dans les écoles publiques françaises. Freinet recherche donc un moyen simple de permettre la programmation de certains apprentissages. Il faut pour cela des séquences cohérentes composées d'items courts, suivis chaque fois de leur correction. La fiche contient un trop grand nombre d'épreuves, la page de cahier également; un format nettement inférieur serait souhaitable.

Il est possible que Freinet ait vu reproduits des exemples de déroulement de programme derrière une vitre, dans certains prototypes de machines américaines. Toujours est-il qu'il adopte l'hypothèse d'une bande de papier se déroulant comme un film et présentant tour à tour une question simple et sa réponse. Il fait bricoler, par l'atelier de menuiserie de la CEL, un boîtier en bois avec deux bobines permettant de dérouler la bande devant une fenêtre de 13 cm sur 7. Il veut faire

immédiatement breveter son invention qu'il croit appelée à un important développement. Assez rapidement est réalisé un modèle de boîte enseignante en matière plastique.

Les bandes enseignantes :

Mais le problème principal est de constituer des programmes pour cette modeste boîte enseignante. En octobre 62, Freinet écrit confidentiellement à Beaugrand pour lui faire part de son projet et lui demander de concevoir le contenu des premières bandes. Dès qu'il est certain que des concurrents ne pourront plus s'emparer commercialement de son idée, il annonce aux militants la création de la boîte enseignante (E 10, fév. 63) et propose aux volontaires de l'expérimenter avec des bandes de leur conception ou d'exemplaires ronéotés qu'il enverra.

Aux journées d'été suivantes, il met toute la pression pour que les militants présents à Vence mettent au point, en s'inspirant des fichiers précédents, une série de bandes baptisées: *Cours de Calcul* couvrant toute la scolarité primaire (il y en aura 120 au total). Le résultat se ressent de cette précipitation et il faudra rapidement envisager d'autres éditions mieux réfléchies.

On imagine mal les problèmes techniques posés par l'édition des bandes. D'abord, pour différencier les demandes et les réponses (dans les fichiers, elles sont de couleur différente), il faut imprimer sur la bande des plages jaunes (réponses) alternant avec les plages blanches (demandes). Une machine spéciale est conçue pour recevoir un énorme rouleau de papier de 13 cm de large qui se déroule sous un rouleau encre jaune qui appuie sur 7 cm puis se retire sur les 7 cm suivants. L'enroulement du papier imprimé doit tenir compte du diamètre croissant et oblige à prévoir une sorte de différentiel inexistant sur les rotatives de presse dont le papier imprimé est immédiatement découpé et plié.

Ce rouleau est ensuite débité en bandes mesurant 3, 25 m de long. Il n'existe aucune presse à imprimer de ce format. Freinet est amené à innover avec l'aide des techniciens de la CEL, ce qui aboutit à une machine presque surréaliste. Entre deux rails, est disposée la totalité de la composition typographique de la bande (textes et clichés d'illustration): en-tête et titre, 18 demandes alternant avec 18 réponses, plus un test final. A une extrémité, la bande, enroulée sur son axe de plastique, est déroulée et pressée sur la composition par un petit chariot précédé d'un rouleau encreur. Arrivée en fin de course, elle est enroulée à nouveau. Un réglage permet de faire coïncider les réponses avec les plages jaunes. C'est incroyablement ingénieux.

Le problème, crucial en imprimerie, c'est le temps d'impression de chaque bande qu'il a fallu auparavant bobiner et calibrer. La manipulation et la lenteur d'impression sera cause de l'abandon de cette machine, quelques années plus tard, mais elle aurait mérité une place dans un musée des inventions techniques.

Freinet trahit-il Freinet ?

Freinet croit fermement à l'importance de la programmation pour renforcer la transformation pédagogique qu'il a amorcée. A 66 ans, il se sent talonné par le temps et veut aller vite. La société SATF (qui lui appartient personnellement en dédommagement de la dette de la CEL à son égard) réalise les bandes enseignantes, ce qui lui évite de demander l'aval du CA de la CEL avant de se lancer dans l'aventure.

Ne reculant devant aucune audace, il baptise *Centre international de Programmation de l'Ecole Moderne* l'équipe de militants qui collabore aux bandes, sous prétexte qu'elle comprend des Belges et des Suisses. Désormais, il estime que l'ensemble du mouvement doit se mettre à l'heure des bandes enseignantes qui ont le double avantage d'ouvrir sur la programmation (ce qui positionne la pédagogie Freinet à l'avant-garde scientifique) et de proposer un outil utilisable partout (ce qui débouche sur une pédagogie de masse).

Mais c'est compter sans certaines résistances. Celle d'Elise, en premier lieu; il paraît qu'elle a jeté un jour par la fenêtre cette boîte enseignante qu'elle juge encore plus dangereuse que les fichiers autocorrectifs. Au congrès d'Annecy (Pâques 64), tandis qu'une majorité de militants est prête à suivre Freinet, certains avec enthousiasme, d'autres par confiance en son flair pédagogique habituel, un front "anti-bandes" est animé par Paul Delbastay et Madeleine Porquet, ce qui donnera lieu à des discussions passionnées.

Ce n'est pas la première fois que des divergences se révèlent entre militants et cela constitue un excellent stimulant de la réflexion et de l'action. L'événement nouveau, c'est que certains semblent croire Freinet en train de trahir la méthode naturelle et le tâtonnement expérimental dont il est pourtant bien placé pour connaître la valeur. Se transformerait-il soudain en méchant Monsieur Hyde qui viendrait, par derrière, démolir l'œuvre du bon Docteur Célestin?

Qu'il y ait, dans sa pédagogie, une dialectique d'éléments antagonistes, on ne peut le nier, c'est ce qui fait sa richesse et sa dynamique. Par contre, si l'on suit attentivement le droit fil de son action, les outils autocorrectifs programmés ne sont nullement en opposition avec la démarche naturelle. Les techniques d'apprentissage autonome permettent, en libérant de la hantise des résultats, d'aller vers une plus grande audace pédagogique dans les activités de création et de recherche, stimulées par les échanges. Bien entendu, Freinet ne croit à aucun moment que l'autocorrection suffit à transformer la classe, mais elle est un élément important de libération des enfants et des éducateurs.

Les prolongements de l'expérience :

Freinet consacre deux livres à ce sujet. Le premier, publié en septembre 64, est intitulé *Bandes enseignantes et programmation* (BEM 29-32). Le second: *Travail individualisé et programmation* (BEM 42-45) est écrit en collaboration avec Maurice Berteloot, alors professeur de 3e dans un collège de Liévin (P.-de-Calais), qui raconte sa pratique de travaux programmés en Physique. Son édition n'est terminée qu'après la mort de Freinet.

Ces livres présentent des exemples des séries de bandes publiées. La plus réussie est *L'atelier de calcul* mis au point par M. Beaugrand et permettant une expérimentation approfondie des différentes mesures. D'autres séries sont réalisées pour le français, les sciences, l'histoire, la géographie, les travaux pratiques.

Les limites de la boîte enseignante :

Si le principe de cette minuscule machine à enseigner est très ingénieux, il s'est heurté à plusieurs difficultés. La place nécessaire pour entreposer plusieurs boîtes pour chaque élève, dans la mesure où l'on ne peut démonter la bande de calcul quand on veut passer à la grammaire ou à une recherche de science. Cette difficulté est insurmontable dans les classes secondaires où les élèves n'occupent

pas en permanence la même salle.

Le prix de revient des imprimés est tributaire de leur tirage, or l'impression en offset, beaucoup plus rapide, permet d'abaisser les coûts. Mais il faut alors opérer le collage de morceaux de bandes pour atteindre la longueur exigée.

Ces problèmes amèneront à substituer aux bandes des livrets programmés de petit format, solution qui avait été adoptée dès le début par R. Favry pour la littérature au second cycle.

Avec le développement des micro-ordinateurs, l'informatique pose différemment le problème de l'enseignement programmé. Mais rien ne montre que la recherche de Freinet soit devenue obsolète. Comme souvent, elle n'a fait qu'anticiper, mais elle permet aussi de tempérer l'enthousiasme (ou la crainte) du néophyte qui pourrait croire que l'informatique et la télématique permettront un jour de se passer d'éducateurs.

[\(retour\)](#)

La passion documentaire

Freinet, encyclopédiste de l'école :

Dans les années 60, l'universitaire Jean Vial a écrit que la collection BT était *la plus importante aventure éducative depuis la grande encyclopédie de Diderot*. Certains trouveront peut-être la comparaison exagérée, elle oblige néanmoins à reconsidérer une tradition qui catalogue Freinet uniquement comme un éducateur rousseauiste, à cause de l'influence incontestable de *L'Emile* sur sa pédagogie. Il faut se méfier de la manie de l'étiquetage réducteur: la volonté de Rousseau de protéger l'enfant de l'influence corruptrice de la société est étrangère à Freinet, tout comme la pédagogie du préceptorat.

Si l'on examine les philosophes du XVIIIe siècle, le matérialisme de Freinet, sa rupture définitive avec le dogmatisme et la logique mécaniste le rapproche également beaucoup de Diderot. Comme, personnellement, je ne l'ai jamais entendu se référer au chef de file des Encyclopédistes, je ne peux évoquer une filiation, mais tout au moins une convergence, au sens évolutionniste du terme. Un fait est là: Freinet s'affirme comme encyclopédiste de l'enfance.

La notion même d'encyclopédisme est généralement perçue de façon péjorative, à cause des programmes imposés, si prétentieux qu'ils sont rarement appliqués et plus rarement encore assimilés par les élèves. De façon absurde, cette encyclopédisme-là naît du cumul des exigences, soi-disant minimales, de chaque spécialité, alors que ce sont des non-spécialistes cultivés qui devraient aider à définir le minimum indispensable.

A l'inverse de ce non-sens pédagogique, l'encyclopédisme de Freinet est l'élargissement maximal du champ d'exploration offert à la curiosité des enfants. Ceux qui l'ont vu faire classe ont sans doute été frappés comme moi par le nombre de pistes de recherche qu'en dialoguant avec les enfants, il ouvrait en quelques minutes à partir d'une question posée ou d'un texte libre. A ceux qui étaient effarés à l'idée de devoir exploiter toutes ces pistes, Freinet rappelait qu'il n'était pas question d'en faire l'exploitation systématique. Il se contentait d'indiquer approximativement une sorte de topographie exploratoire du sujet et de faire consigner sur le journal de bord ce qu'on venait de noter au tableau. Des enfants pourraient, s'ils le voulaient, étudier telle ou telle de ces pistes. Et il ajoutait: *Si certains ne savent pas quoi faire pour leur plan de travail, peut-être pourront-ils y trouver des idées. Et puis, de toute façon, ils auront eu au moins une fois l'occasion de comprendre qu'il existe un lien entre tous ces éléments. Cela n'a pas pris beaucoup de temps et laisse au moins autant de trace qu'une belle leçon.*

Le problème était de pouvoir fournir aux enfants intéressés par l'une de ces pistes de travail, les moyens d'étancher leur curiosité, d'où le besoin d'une abondante documentation à leur portée.

Le chef d'un orchestre de violons d'Ingres :

Actuellement les ouvrages utilisables par des enfants ne manquent pas, bien qu'ils ne leur permettent pas souvent de travailler sans être étroitement guidés. Du vivant de Freinet, tout reste à créer.

La critique du système des manuels ne fait pas rejeter les meilleurs d'entre eux, à condition qu'ils restent limités à la bibliothèque de travail de la classe. De même, on conseille les achats les plus judicieux d'ouvrages utiles. Mais, pour répondre aux besoins, pas d'autre solution que d'éditer coopérativement la documentation qui manque. La CEL s'y attelle en publiant jusqu'à 30 BT par an.

Comme il faut réduire au maximum les coûts tout en répondant aux besoins des classes, la solution est de faire appel aux militants enseignants ou à des sympathisants. La compétence est certes très inégale d'un auteur à l'autre, mais le génie de Freinet est d'utiliser au maximum les passions personnelles de nombreux collègues qui se révéleront de très sérieux amateurs dans leur domaine de prédilection (botanique, entomologie, histoire locale, préhistoire, folklore, etc.), d'autant plus qu'ils savent s'appuyer sur les critiques et les conseils des meilleurs spécialistes.

Il est impossible de citer tous les participants de l'aventure, d'autant plus qu'il faudrait ajouter aux auteurs, les enseignants des classes qui ont expérimenté chaque projet avant édition, signalé les difficultés, les questions sans réponse, proposé des ouvertures, des compléments. Au total, des centaines de collaborations du vivant de Freinet (des milliers ensuite). Mais on ne peut passer sous silence les noms de participants réguliers sans qui la collection ne serait pas devenue ce qu'elle est. Nous avons déjà évoqué Carlier qui a marqué de son sceau d'archiviste dessinateur le domaine de l'histoire, tandis que Samson a fait revivre à travers les siècles le petit village du Coudray-St-Germer (Oise). Lobjois et Hébras s'illustrent dans la préhistoire, tandis que Deléam (Ardennes) est un infatigable historien. De nombreux sujets de caractère géographique sont traités par Faure (Isère), Buridant, G.M. Thomas, G.J. Michel, Péré, Gaillard, Bélis. Une mention spéciale à Lagrave qui alimente en projets sur l'Afrique (il publie également dans sa Lozère natale, une petite collection destinée aux écoliers africains). Les naturalistes sont: Vovelle (E. et L.), Jean-Baptiste (Nièvre), Rivet, Paumier, Maillot, Chatton (Ht-Rhin), Bouche et Bernardin (Hte-Saône), Fève (Vosges), Delbastay (Lot-et-G.). De leur côté, Guillard (Isère), Jaegly (M. et M.), Tétrot (S. et M.), Guidez (Dx-Sèvres) travaillent principalement sur la physique et les techniques. Dechambe (Hte-Vienne) et Leroy (Aisne) se spécialisent dans les travaux et traditions populaires. Mais, devant l'impossibilité de transformer ce chapitre en annuaire, il est injuste de ne pouvoir citer les innombrables participants de cette œuvre collective.

La dualité fiches documentaires et brochures :

On a vu précédemment les difficultés de commercialisation du fichier scolaire coopératif (le FSC). Malgré ces difficultés, Freinet tient à en poursuivre l'édition après la guerre, d'une part dans chaque n° de *L'Edicateur*, d'autre part en souscription sous forme de séries cartonnées. L'intérêt pédagogique de ces fiches est leur souplesse d'utilisation immédiate. A propos d'un texte sur un nid d'oiseau, il est rare qu'on dispose d'un nombre suffisant de brochures ou de livres pour satisfaire rapidement cette demande. Par contre, il est possible de distribuer aux enfants qui le désirent des fiches sur différents types de nids et divers oiseaux. Les enfants peuvent les échanger entre eux après lecture.

Mais le problème commercial reste insoluble, il est impossible de tenir à jour la collection du FSC. Freinet s'acharne néanmoins et poursuit l'édition, jusqu'à ce que la BT ne s'impose comme unique support documentaire. Comme le FSC est un gouffre financier, il décide en 53 de faire un tri pour le ramener à 700 fiches, puis envisage sa suppression. Certains enseignants veulent bénéficier malgré tout de la souplesse des fiches, aussi souscrivent-ils plusieurs abonnements pour découper l'un des exemplaires en feuilles séparées, mais le texte de la brochure ne se prête pas toujours à cet éclatement.

Avantages et limites d'une documentation modulaire :

Le fait de pouvoir proposer à l'enfant le document (fiche ou brochure) qui correspond à son questionnement est un atout très important. Freinet répète souvent: *Le jour où nous disposerons d'un document répondant à chaque demande d'un enfant, la façon de travailler en classe sera totalement transformée.*

Néanmoins, on doit se rendre compte que l'empilement de documents monographiques qui constituent la plus grande partie de la collection BT, ne répond pas à tous les besoins, car cela se limiterait à une vision mosaïque des problèmes. C'est ainsi que la lecture de plusieurs BT sur le champagne, un vignoble bordelais ou angevin, ne suffit pas pour comprendre les problèmes de la vinification, de la production et du marché vinicole.

Dès le début, on recherche des outils documentaires donnant une vision plus large, tels les atlas botaniques et outils de détermination des champignons, des fossiles, des oiseaux, des insectes. De même, les BT *Histoire de...* dépassent le point de vue ponctuel. Ce besoin d'un regard transversal des sujets ne cesse de se poser.

L'obligation réglementaire des pages «magazine» :

L'administration continue de pourchasser les périodiques qui n'en sont pas vraiment. On a vu les mises en question injustifiables concernant les bulletins pédagogiques et les journaux scolaires. Dans le cas de la BT, malgré le caractère périodique de la parution, on ne peut contester qu'à l'époque, il ne s'agit pas d'une revue mais d'une brochure à sujet unique, considéré comme un objet de librairie et soumis au tarif postal nettement plus coûteux des imprimés.

Devant l'exigence administrative, Freinet répond d'abord en consacrant trois des pages de couverture à des petits textes censés donner à la brochure un caractère de magazine. Puis des pages complémentaires enroberont le texte de la brochure. Mais, progressivement les exigences se feront plus grandes et la part du reportage principal sera limitée en pourcentage de surface, obligeant à compléter celui-ci par des articles différents dont certains devront être signalés en couverture.

Une tentative périlleuse d'élargissement de la diffusion :

Après avoir longtemps cherché en vain une ouverture du côté de SUDEL (la maison d'édition du Syndicat National des Instituteurs), Freinet décide en 56 de se rapprocher des éditions Rossignol à Montmorillon (Vienne) et de leur confier l'édition de la BT. L'augmentation espérée du nombre d'abonnés permet de publier des illustrations en couleur. Les premiers numéros parus sont un peu décevants car les couleurs sont criardes, mais il sera toujours possible d'améliorer le résultat.

Après 6 numéros, c'est le drame: l'éditeur a pris en même temps d'autres risques et se trouve soudain en graves difficultés financières. Les abonnés de la BT risquent de ne plus recevoir leur revue, ce qui serait catastrophique pour l'avenir. Freinet doit rapatrier à l'édition à Cannes. Il lance un appel à ses militants pour qu'ils prêtent l'argent nécessaire à la continuité de la revue. Grâce à l'influence de son directeur, Louis Cros, l'IPN achète un certain nombre de BT pour les diffuser gratuitement dans

les classes. Finalement le pire a été évité.

Un supplément pour la BT :

Le volume restreint de la brochure BT ne permet pas d'inclure de nombreux textes d'auteurs, des conseils de travaux pratiques (expériences, maquettes, etc.). En 57, est lancé un supplément qui s'appellera SBT apportant tous ces documents qui ne pouvaient trouver place dans la BT. Certains n° sont consacrés à l'étude systématique de périodes historiques et porteront le nom de *Cours d'Histoire de l'Ecole Moderne*.

La documentation pour les petits :

Au début, on a pensé surtout aux besoins des plus grands (Cours Moyen et Fin d'études) , mais il existe une forte demande pour les plus jeunes lecteurs, notamment dans les classes uniques où ils cohabitent avec leurs aînés. On résoud un moment le problème avec quelques numéros annuels réservés au Cours Élémentaire. Il s'agit surtout de vies d'enfants dans divers milieux. Mais cela n'est qu'une demi-solution car, si les grands peuvent lire les BT pour petits, ils ne les apprécient pas toujours.

Des tentatives diverses sont faites, tel un prototype de mini-BT sur les cigognes. On publie en décembre 56, deux brochures intitulées *Bibliothèque enfantine* qui tiennent plus du texte de lecture que du reportage documentaire (le titre de collection sera réutilisé plus tard pour des brochures de lecture pour le Cours Préparatoire). De 63 à 65, lors du réaménagement de *La nouvelle Gerbe*, certains numéros thématiques (oiseaux, insectes, Afrique du Nord) sont de petites BT, mais la solution n'est pas jugée viable. La seule réponse au problème serait la création d'une collection documentaire pour petits qui soit l'équivalent de la BT.

En 65, l'étape décisive est franchie avec le lancement de *BT Junior* qu'on appellera aussitôt BTJ. Par manque de projets suffisants, certains des premiers numéros sont l'adaptation pour le CE de sujets édités dans la collection BT. C'est ainsi que *Patrick, enfant d'Irlande*, *Les guêpes* et d'autres BT connaîtront deux versions. Mais rapidement, la perspective d'une collection continue alimente en projets nouveaux et BTJ ne publiera désormais que des sujets originaux.

D'autres extensions :

Nous parlons plus loin de la *BT Sonore*, création originale de la commission Techniques Sonores en 1960. A cet époque, commence à se poser le même problème de niveau pour l'enseignement secondaire. Si les classes de 6e et 5e peuvent sans problème utiliser les BT correspondant à leurs besoins, il n'existe rien d'équivalent pour leurs aînés. Ce n'est qu'après la mort de Freinet, en 68, qu'une collaboration avec les CRAP permettra la création de BT2.

A partir de là, une redistribution des territoires s'effectuera : BT aura tendance à s'orienter plus particulièrement vers le collège, BT2 vers le lycée, alors que BTJ sera l'outil documentaire de l'école primaire. Pour répondre aux besoins des lecteurs débutants sera créée plus tard *J Magazine*.

[\(retour\)](#)

Les secrets d'une œuvre audiovisuelle

Nous avons vu, dans les années 20 et 30, l'intérêt porté par Freinet et ses compagnons aux techniques audiovisuelles (cinéma, radio, disques). Après la guerre, le problème du film de petit format est bouleversé par la disparition du 9,5 auquel Freinet et les anciens utilisateurs du Pathé-Baby sont restés attachés. Le format 8 mm va s'imposer. Freinet voudrait que l'on recherche un projecteur qui rappelle les qualités du Pathé-Baby; Couespel et Bernardin étudient le problème. Fonvieille propose de s'en tenir aux appareils du marché, à grande diffusion, mais Freinet lui objecte (CP 9, 22-11-52) qu'il faut obtenir avant tout: facilité de manoeuvre par les enfants, indéréglibilité, solidité à toute épreuve, qualité de projection, autant que possible bon marché mais pas au détriment des autres conditions.

En attendant, on se tourne vers la projection d'images fixes en noir et blanc sur film de 35 mm qui se répandent alors dans les écoles. Certains films fixes sont publicitaires (des firmes commerciales proposent gratuitement des sujets liés à leurs produits: par ex. les dents par une marque de dentifrice, la vue et la lumière par un fabricant d'ampoules électriques) ou classiquement pédagogiques (un film fixe sur la Loire ou Napoléon).

Freinet tient à ce que le film fixe ne soit pas un rigide cours magistral en images, aussi recommande-t-il des bandes courtes d'une douzaine d'images. Mais avec l'amorce de début et de fin, le prix de revient est trop coûteux, en comparaison des productions commerciales de 36 vues. Après quelques prototypes (le pin maritime, les maisons africaines, l'enfant vietnamien), le projet est abandonné. La souplesse des documents projetables ne sera apportée par la suite que par les diapositives.

L'édition de disques continue (en 78 tours, puis en 45 tours), notamment des chants et des danses folkloriques, ainsi que quelques chants spontanés et musiques d'enfants.

Le soutien officiel aux techniques audiovisuelles :

A partir de 1950, des structures officielles sont créées pour le développement des techniques audiovisuelles dans l'enseignement au sein du Centre National de Documentation Pédagogique, avec la Radio-Télévision Scolaire (RTS) et le Centre Audiovisuel de Saint-Cloud. Ce serait l'occasion d'utiliser l'expérience et le dynamisme des enseignants de l'ICEM. C'est faire peu de cas du caractère stérilisant des hiérarchies de l'Education Nationale. On y proclame haut et fort que la révolution pédagogique du second demi-siècle sera fondée sur l'audiovisuel, mais on évite strictement toute remise en question de la pédagogie dogmatique traditionnelle. Dans cette perspective, les techniques audiovisuelles sont considérées uniquement comme des moyens de démultiplication du schéma pédagogique ancien: documents visuels ou sonores appuyant le cours magistral, voire une nouvelle distribution de cours magistraux par le biais de la radio ou de la télévision. Cette erreur fondamentale de stratégie explique qu'il reste aujourd'hui si peu de résultats des expériences officielles des trois premières décennies d'après-guerre.

Les limites de l'audiovisuel de consommation :

Cela ne signifie pas que les militants de l'ICEM aient rejeté ce qui leur était proposé. Les classes pratiquant la pédagogie Freinet ont souvent été les principales utilisatrices régulières des documents disponibles (diapositives, disques, films) prêtés par les Centres Régionaux ou Départementaux de Documentation Pédagogique. Quelques personnes (comme Perriot, Bélis) se trouvent un moment à l'intersection de la structure audiovisuelle officielle et du mouvement, mais cela ne résoud pas le problème de fond.

Les productions proposées relèvent du schéma classique: des auditeurs ou téléspectateurs passifs sont soumis à un flux que seul peut contrôler l'enseignant. Ce n'est même pas le cas pour la RTS qu'il faut prendre ou laisser à l'heure imposée par les programmes, à une époque où l'on ne peut même pas programmer l'enregistrement automatique en vue d'une utilisation ultérieure. Ce problème n'est toujours pas résolu en 1995 avec la 5, compte tenu de l'interdiction de diffusion publique des programmes enregistrés.

De plus, les problèmes d'installation matérielle, d'obscurcissement, d'acoustique obligent à toute une préparation préalable, avec tous les aléas de disponibilité des appareils, de bon fonctionnement des prises, etc. On organise l'audiovisuel comme on prépare un spectacle, ce qui explique l'échec quasi-complet de cette stratégie.

Les enseignants les plus traditionnels ont essentiellement confiance en l'efficacité de l'explication orale magistrale et refusent de perdre du temps avec le fonctionnement parfois aléatoire des équipements collectifs. Ils peuvent faire vertu de leur conservatisme en affirmant que les enfants passent déjà trop d'heures devant les images (fixes des bandes dessinées ou animées de la télévision) ou sous le flot de la radio ou du tourne-disques, symboles du moindre effort. C'est hélas! peu contestable, mais mériterait une autre remise en question de la passivité: celle engendrée par le système scolaire.

Le choix fondamental de l'échange :

A l'intersection de la diffusion audiovisuelle et de l'échange, signalons la présence, non exclusive, de militants du mouvement dans des ciné-clubs de jeunes ou des télé-clubs en milieu rural, à l'époque où les téléviseurs sont encore trop chers pour les familles modestes. A noter également, dès les années 50, des tentatives très intéressantes de radio en circuit fermé dans un établissement (par ex. Pierre Guérin à l'aérium de Chanteloup), prémonition des certaines radios associatives de la bande FM, trente ans plus tard.

Le choix déterminant est celui de l'échange avec des correspondants lointains qui avait commencé avec les imprimés, les lettres et les voyages-échanges. Lorsque Raymond Dufour (Oise) annonce en séance de congrès qu'on échangera bientôt des messages sonores, comme on envoie des imprimés et des lettres, certains de ses amis pensent peut-être qu'il a trop d'imagination, mais Freinet est certain que l'avenir lui donnera raison. Et les tentatives se multiplient sur disque de cire (1949), sur magnétophone à fil (1950) et enfin sur bande magnétique (1952). Mais au début, le matériel est trop coûteux et surtout trop délicat pour être mis dans les mains des enfants (et bien souvent de leurs instituteurs).

La rencontre déterminante d'un éducateur et d'un technicien :

Ce qui provoque rapidement une mutation du problème est la rencontre, à Sainte-Savine (Aube) où ils habitent tous deux, de Pierre Guérin, l'un des animateurs de la commission "Radio-Magnétophone", avec Gilbert Paris, artisan radio-électricien qui conçoit et fabrique des magnétophones. Le premier pose les problèmes des classes et le second s'efforce avec beaucoup d'ingéniosité de leur trouver une solution. La collaboration commence avec la conception d'un robuste électrophone permettant de sonoriser correctement aussi bien une classe qu'une salle des fêtes de village. Cet appareil est diffusé par la CEL.

En 1953, c'est la création du magnétophone-électrophone *Parisonor* permettant à la fois de passer des disques, d'enregistrer ou d'écouter des bandes magnétiques. C'est astucieux mais un peu encombrant. La réussite définitive sera la sortie, en 1955, d'un magnétophone robuste de qualité indéniable qui permet le montage des bandes magnétiques. De plus, il est capable de lire et d'enregistrer facilement dans les différents standards, ce qui est la condition essentielle pour l'échange, à cause de la diversité des normes internationales précisant le positionnement des pistes sur la bande. Ce *multistandard* CEL équipera des centaines de classes et sera diffusé jusqu'en 1970.

Cette collaboration serait déjà très riche, mais elle s'accompagne d'une action conjointe de formation des enseignants (12 à 14 jours pendant les vacances d'été). La rigueur pédagogique de Guérin se renforce de la rigueur technique de Paris. Ce dernier montre que dans une chaîne d'enregistrement ou de reproduction, le résultat final correspond au maillon le plus faible (micro, prise de son, enregistrement, amplification, hauts parleurs) et qu'en conséquence la qualité de chaque chaînon doit être choisie avec soin.

En assistant à un stage audiovisuel dont tous deux assurent l'animation, on ne sait plus lequel est le pédagogue ou le technicien, tellement leurs exigences mutuelles se conjuguent et s'imbriquent. Assez rapidement, sous l'effet de cette formation efficace, c'est tout un groupe de camarades compétents qui dirigent les animations des stages, les prises de son et les montages, une équipe soudée qui œuvrera pendant 40 ans. Il faut souligner que près de la moitié sont des femmes de tous âges, ce qui prouve que, contrairement aux idées reçues, celles-ci n'ont aucune prévention contre les matériels techniques si on leur propose la formation nécessaire pour les maîtriser.

Dans de nombreuses classes, on se met donc à enregistrer dans de bonnes conditions des instantanés sonores, des débats, des enquêtes sur le terrain, des souvenirs d'autrefois, des rêves d'avenir et l'on échange tout cela avec les correspondants.

Subsiste le problème de l'enregistrement à l'extérieur pour lequel n'existait que la Nagra des professionnels. Il sera résolu par G. Paris en améliorant nettement les performances d'un type de minicassette et en conseillant l'utilisation d'un micro extérieur de qualité, adapté aux conditions de prise de son mobile et réalisé par un constructeur spécialisé.

L'existence d'un matériel satisfaisant pour un prix raisonnable permet alors la réalisation d'un rêve des enseignants: permettre aux jeunes de "lire et écrire" l'audiovisuel et les formes orales, comme on leur apprend à pratiquer et à analyser la langue écrite. Comme le dit P. Guérin: *La pratique d'une technique de communication permet de la démystifier, de la démythifier, de la maîtriser avec lucidité, pour s'exprimer et décoder correctement les messages des autres.*

Au cours des stages, des ateliers Photo initient également les enseignants à la prise de vue, au développement des diapositives noir et blanc et couleur. Ils peuvent ainsi maîtriser tous les éléments permettant aux enfants d'utiliser l'audiovisuel en situation authentique de communication.

La rencontre des professionnels de la radio :

Autre chance qui n'est pas due au hasard, la rencontre de Jean Thévenot, journaliste, producteur d'émissions culturelles sur la deuxième chaîne de la "Radio-Télévision Française". Celui-ci se passionne pour les initiatives des amateurs qu'il appelle *Chasseurs de Sons* dont il diffuse les meilleures réussites dans ses émissions *Aux quatre vents* de la radio nationale. Il témoigne, devant les "tranches de vie" saisies par les enfants, un enthousiasme rappelant l'intérêt de Barbusse et Romain Rolland pour les premiers textes libres de la classe de Freinet. Il en montre l'importance humaine, sociologique et rapidement historique.

Il rappelle l'exigence des gens de radio qui ne se contentent pas d'un document bien enregistré, mais le structurent par montage pour le rendre communicable, en éliminant les répétitions, les détails inutiles, tout en respectant scrupuleusement la pensée qui s'est exprimée.

On apprend donc à faire du montage, à couper de la bande pour aboutir au message épuré et percutant. Les classes et les enseignants participent aux concours des Chasseurs de Sons, dont les prix fournissent du matériel et des bandes magnétiques, ce qui sont les bienvenus. Et surtout, quelle valorisation que d'entendre sur une chaîne nationale et même dans toute la communauté radiophonique de langue française, ce qui n'était jusque là diffusé qu'aux correspondants!

Il faut insister sur la mutation des statuts dans la situation d'interview. La petite fille qui interroge sa grand-mère sur la façon dont elle élève ses oies et fabrique sa charcuterie, change instantanément de statut: elle n'est plus tellement sa petite fille que l'intercesseur entre la grand-mère et le public, celui de la classe d'abord, des correspondants plus ou moins nombreux ensuite et, parfois, de tous les auditeurs de la radio. La grand-mère, de son côté, accède au rang de spécialiste appelé à témoigner, ce qui est un signe évident de reconnaissance sociale.

Au delà des tranches de vie quotidienne, les enfants enregistrent des témoignages de spécialistes divers (rémouleur, garde-chasse, marinier, maréchal-ferrant), de personnes ayant connu une époque révolue (Paris en 1900) ou un événement (la guerre de 14). Cela forme un capital de documents sonores utilisés dans les classes au même titre que les livres, les fiches documentaires et les brochures de la BT.

Des multiplex radiophoniques internationaux :

A l'occasion d'une rencontre, Paul Gilson, alors directeur de la Radio, demande à Jean Thévenot et à P. Guérin d'étudier la possibilité d'une émission d'une heure d'échanges en direct entre des enfants et adolescents qui correspondent habituellement à travers le monde par bandes magnétiques.

C'est réalisable grâce au réseau international de la commission audiovisuelle. A deux reprises, en 1960 et 1961, sur des thèmes ("Si tous les gars du monde" et "Un jour de notre vie") se répondent des jeunes de Kobé, Varsovie, Moscou, Montréal, Danville (Ohio, USA), St-Denis de la Réunion, Mexico, puis Skopje, Tunis, Beyrouth et, par l'intermédiaire de bandes reçues, de Curaçao, Bora

Bora, Ouagadougou, Hobart (Tasmanie) et même des Eskimos de Godthâb (Groenland) et des Touaregs de Tamanrasset.

En pleine guerre froide, des jeunes Russes et Américains échangent sur l'enseignement de la musique dans leurs établissements respectifs, sur Zola et le Naturalisme, etc. A la même heure GMT, tous les auditeurs prennent conscience avec les enfants que chacun vit localement à une heure différente de la journée (certains sont déjà demain!), que les saisons ne sont pas les mêmes selon les continents et les latitudes.

En 1962, c'est une série de duplex, en démonstration devant le public du salon de la Radio (Paris-Montréal, Paris-Tunis, Paris-Beyrouth, etc.)

Une telle pratique paraît banale aujourd'hui, à l'heure des satellites de télécommunication. Elle était naguère une "première", un tour de force destiné à montrer l'avenir des échanges audiovisuels.

De la sonothèque à la BT sonore :

Toutes les réalisations des classes sont centralisées à Ste-Savine, au laboratoire "Son" du mouvement. C'est le lieu de préparation des émissions pour la RTF où, une fois par mois, le samedi à 14 H, l'émission des *Chasseurs de son* est consacrée à l'expression des enfants et aux documents qu'ils ont recueillis autour d'eux. Pendant une demi-heure, la France entière peut écouter des extraits des journaux sonores.

René Papot prend en charge l'organisation et la gestion d'une sonothèque coopérative qui prête, à la demande, un ou plusieurs des 350 titres du catalogue. Cette initiative obtient un succès aussi vif que l'ancienne cinémathèque CEL d'avant-guerre.

Malheureusement, seules les écoles équipées d'un magnétophone peuvent utiliser la sonothèque. Dès 1958, un nombre significatif de collègues demandent la création d'une collection de disques documentaires. Mais, pour lancer une nouvelle collection, il faut investir et c'est une aventure financière que la CEL hésite à tenter.

En 1960, la commission décide de réaliser à ses frais un prototype: *A Kobé*, la vie quotidienne de notre amie Kazuko, enregistrement illustré par 12 diapositives. Après la présentation publique au congrès d'Avignon, la centaine d'exemplaires est épuisée en deux jours. L'édition répond à un réel besoin. Voyant cela, Freinet oublie toute hésitation et propose de lancer une souscription. La *BT sonore* est née.

Progressivement, on ajoute un livret d'accompagnement de plus en plus copieux. Certains documents ne nécessitant pas d'illustrations seront publiés dans une seconde collection, les *Documents sonores de la BT* (DSBT). On y inclura aussi des chants, musiques, expressions spontanées.

Par la suite, le disque sera remplacé par une cassette audio et, finalement, le tout deviendra "livre-cassette".

A la rencontre de grands témoins :

Grâce aux encouragements des enseignants de divers niveaux, des gens de radio, de la critique (plusieurs "Grands Prix du disque documentaire", décernés par l'Académie Charles Cros et, plus tard, des prix "Loisirs-Jeunes") BT Sonore déborde rapidement du cadre des témoins de proximité. Des jeunes rencontrent des témoins exceptionnels qui s'appellent Paul-Emile Victor, Haroun Tazieff, Jean Rostand, etc.

Ces collaborations prestigieuses et la qualité du résultat incitera une multitude d'autres grands témoins à accepter de participer à l'aventure de la BT Sonore. Le principe est dans la continuité des premiers enregistrements: les enfants ont réfléchi par avance à des questions possibles, mais leur interlocuteur n'est pas prévenu de ces questions, afin de conserver à l'échange toute sa spontanéité. On retrouve, après un montage rigoureux, la même authenticité qu'en direct. Les questions parfois naïves des enfants n'offusquent pas les spécialistes qui savent qu'elles recèlent souvent les problèmes les plus profonds. Et les enfants ne sont arrêtés par aucune pudeur dans leur questionnement. Quel adulte aurait osé demander comme cette fillette à Jean Rostand vieillard: *Avez-vous peur de la mort?* Ce dernier ne s'attendait certes pas à cette question mais, après un court moment d'arrêt révélant sa surprise, il y répond avec une sincérité d'émotion qui en fait un grand moment de communication.

Les limites de ce livre ne permettent pas d'en dire davantage, d'autant que Freinet n'intervient qu'à titre de témoin et de soutien chaleureux. Un autre livre reste à écrire dont j'espère qu'il retracera en détail cette inoubliable aventure.

[\(retour\)](#)

La percée vers le Secondaire

D'abord par le primaire supérieur :

Dès les années 30, Freinet s'efforce de montrer, témoignages à l'appui, que la démarche éducative qu'il préconise est applicable à des adolescents. La contamination pédagogique du second degré est d'abord l'œuvre d'instituteurs primaires, sollicités pour enseigner en Cours Complémentaire (CC) et transposant les techniques dont ils ont pu apprécier l'efficacité (expression libre, correspondance, journal scolaire, travail individualisé, recherche libre en math ou en science, exposés, plan de travail, organisation coopérative).

Il faut se rappeler que, pendant très longtemps, deux circuits scolaires sont totalement étanches, ceux que Baudelot et Establet ont appelés: Primaire-Professionnel et Secondaire-Supérieur. Les élèves des Cours Complémentaires ont pour seule perspective l'entrée au travail, certains en passant par l'enseignement technique. Quelques-uns ont la chance d'être admis sur concours à l'école normale pour devenir instituteurs ou, s'ils sont exceptionnellement brillants, de continuer leurs études dans les écoles normales supérieures de St-Cloud et Fontenay (totalement séparées de celles de la rue d'Ulm et de Sèvres dont elles ne partagent que le nom) afin de devenir professeurs d'école normale et peut-être un jour inspecteurs primaires. Seuls les établissements secondaires (qui possèdent aussi leurs classes primaires) mènent au baccalauréat et permettent l'entrée aux universités d'où proviennent directement leurs professeurs.

L'espoir des classes nouvelles du Second Degré :

En janvier 46, Freinet publie une BENP (n° 19) intitulée *Par delà le premier degré*. Il espère un moment que la création des classes nouvelles du second degré va permettre une jonction pédagogique. Mais le cloisonnement est encore trop fort. Certes, d'excellents contacts se nouent au plan local ou individuel, mais cela ne débouche pas encore sur une action conjointe. D'ailleurs, l'expérience des classes nouvelles est très vite marginalisée et stoppée. Les professeurs qui refusent la normalisation s'organisent en mouvement: les *Cercles de Recherche et d'Action Pédagogiques* (CRAP) et s'expriment dans les *Cahiers Pédagogiques*, avec l'appui des Inspecteurs Généraux les moins conservateurs et le soutien du *Centre International d'Etudes Pédagogiques* de Sèvres. Le caractère para-officiel de la revue ne facilite pas les échanges au début, mais les convergences croissantes porteront leurs fruits dans les années 60, puisque la création de BT2 a été facilitée par la collaboration avec l'ancienne équipe CRAP de *Textes et Documents*, dont Geneviève Legrand assurait le lien avec la CEL.

Une commission active du second degré :

Après la seconde guerre mondiale, les cloisons entre les filières Primaire et Secondaire sont devenues moins étanches. Des élèves de CC continuent plus nombreux en seconde, des contacts se nouent plus facilement entre enseignants dépendant toujours d'autorités administratives différentes. Dans les stages d'été de l'ICEM, se côtoient des enseignants de tous niveaux (de la maternelle à la 3e, puis à la Terminale). Certains professeurs diront ensuite que ce brassage les a sortis de leur

enfermement de spécialiste, en les amenant à se poser les problèmes généraux de l'éducation.

En 58 est lancée une *Gerbe inter C.C.* dont le titre indique que les Cours Complémentaires sont encore majoritaires. La prolongation de la scolarité jusqu'à 16 ans provoque la transformation des CC en Collèges d'Enseignement Général (CEG) et la création d'une filière particulière (classes de transition et pratiques) pour les élèves qui restaient auparavant dans le primaire. C'est l'occasion d'un brassage renforcé entre leurs enseignants, venus des classes primaires, et les autres.

En 1961, est créé le premier stage Second Degré qui sera suivi de nombreux autres. Et comme il faut tenir compte des diverses disciplines, la commission se subdivise en sous-commissions par spécialité (Lettres, Math, Sciences, Histoire-Géo). En 1963, Freinet crée un *Educateur Second Degré* avec des numéros communs avec le Premier Degré. Il faut reconnaître que le mouvement ne cessera changer de position sur ce plan, avec des phases de revue unique avec dossiers différents, ou de revues différenciées. Le souci d'unité pédagogique, d'efficacité devant tenir compte aussi de l'équilibre financier.

Quoi qu'il en soit, à partir des années 60, l'ICEM cesse d'être un mouvement pédagogique primaire.

Les entraves à la percée au second degré :

Compte tenu du nombre d'enseignants des différents cycles, cette percée reste trop limitée et cela tient essentiellement à l'absence de travail d'équipe des enseignants.

Même dans les écoles de villes, le développement de la pédagogie Freinet bute sur le manque d'équipes pédagogiques cohérentes, mais il n'est pas impossible pour un enseignant isolé au milieu de collègues plus traditionalistes de transformer ses pratiques, en tenant compte du fait que ses élèves devront peut-être revenir l'année suivante à une autre pédagogie. Comme l'écrit Freinet: *La nuit viendra toujours trop tôt* (DdM p. 166; II, p. 201).

Au second degré, l'alternance peut se produire quotidiennement d'une heure à l'autre, selon l'attitude de chaque professeur. Le changement de salle plusieurs fois par jour oblige l'enseignant à se déplacer avec sa mallette pédagogique, s'il veut échapper à la logique des manuels scolaires. R. Favry ne cesse d'affirmer que, sans le limographe qui ne le quittait jamais, il n'aurait jamais pu dynamiser sa pédagogie au rythme attendu par les adolescents. Là, plus qu'ailleurs, l'isolement de l'enseignant doit être surmonté autrement que par les concertations administratives. Les avancées principales se sont faites là où de petites équipes de professeurs, parfois informelles, se sont constituées, permettant aux jeunes d'éviter la douche écossaise pédagogique.

[\(retour\)](#)

Les deux pôles de la pédagogie Freinet

Je prends consciemment le risque de chagriner ceux qui préféreraient conserver une image mythique du couple Freinet, comme les Philémon et Baucis de la pédagogie. Je ne mets certes pas en question l'amour qu'ils pouvaient se porter mais les ayant, comme bien d'autres, connus de près, j'ai toujours été frappé par leurs différences qui se révélaient parfois comme de véritables divergences. Ce qui aurait pu être affrontement stérile se révèle avoir été une passionnante et féconde dialectique.

Encore faut-il percevoir clairement les termes de la dialectique et ne pas croire que la pensée d'Elise se superpose comme un calque sur celle de Freinet et surtout ne pas critiquer la cohérence de l'un par des citations de l'autre, comme je l'ai vu faire parfois. C'est pourquoi je vais tenter de montrer leurs différences et, de ce fait, rendre à Elise sa véritable identité, autrement que comme compagne de Freinet.

L'intervention auprès des enfants :

Quand Freinet répète que ses techniques ne s'adressent pas aux "as", aux artistes de la pédagogie qui savent se tirer seuls de toutes les situations, c'est d'abord à Elise qu'il pense.

J'ai souvent vu Freinet animer la classe plusieurs heures durant. Par contre, j'ai surtout assisté à des ateliers artistiques animés par Elise. Elle possède assurément un don lui permettant de faire sentir à chaque enfant comment il pourrait prolonger ou amplifier ce qu'il vient de réaliser, n'hésitant pas parfois à joindre le geste à la parole. Il s'agit essentiellement de dialogues successifs avec chaque membre du groupe.

Pour Freinet, le même type d'intervention, pour la mise au point d'un texte libre, par exemple, se traduit toujours par un échange collectif, l'adulte n'apportant son point de vue que dans un second temps.

Cette différence explique que Freinet n'intervienne généralement qu'en groupe (sauf en cas de problème sérieux nécessitant une conversation à l'écart), alors qu'Elise fait parfois monter chez elle, à "l'Auberge", un enfant, deux au maximum, pour y travailler. N'assistant pas aux tête-à-tête, je peux seulement analyser les réactions des enfants à leur retour: je les sens valorisés, mais également un peu subjugués par leur préceptrice d'un moment. Je ne suis pas certain qu'ils ressentent leurs réussites comme leur appartenant totalement.

Freinet, face au groupe, semble retenir son influence, préférant souvent apparaître comme celui qui ne sait pas grand chose et serait heureux d'apprendre. Autant je l'ai vu capable d'utiliser la séduction verbale devant un groupe d'adultes, autant il semble l'éviter avec les enfants. Non pas qu'il pratique la non-directivité (avant que ce ne soit la mode), car il n'hésite pas à s'impliquer, à donner son point de vue, mais toujours de plain-pied au sein du groupe, sans réagir le premier et en veillant surtout à ce que chacun s'exprime personnellement, notamment les plus inhibés.

En dehors de la classe, il lui arrive souvent d'emmener quelques enfants dans sa voiture pour aller faire une course à Vence ou à Nice. C'est une façon de rompre l'ambiance collective permanente de

l'internat, en redonnant une dimension plus familiale aux échanges pendant le trajet. Mais, sauf exception motivée, il n'emmène jamais un enfant isolément et, sans que s'organise un roulement formalisé, veille au renouvellement de ses petits compagnons de déplacement. Il m'arrive de faire partie du voyage lorsque les enfants ne peuvent l'accompagner pendant qu'il se rend seul à un rendez-vous. C'est ainsi que nous allons visiter le port de Nice ou les arènes de Cimiez et il nous y rejoint ensuite.

La mise en vedette de certains enfants :

C'est une pratique très rare chez Freinet pour qui chacun doit pouvoir prendre à tout moment la tête du peloton, quand il se sent sur son terrain favorable. Seule exception, d'autant plus voyante qu'exceptionnelle, dans les années 50: devant un visiteur, il appelle volontiers Antonio, un enfant noir de Guinée, confié à l'école Freinet par son père. L'enfant est arrivé vers 9 ans, à l'état presque sauvage, avec une vive répulsion pour toute contrainte, y compris celle des vêtements et surtout des chaussures. Progressivement, il apprend à s'intégrer dans tous les apprentissages sociaux et scolaires. Freinet n'exhibe pas son "bon sauvage" à la Rousseau, mais ne dédaigne pas de montrer que l'on peut éduquer un enfant sans gommer ses particularités d'origine. Bien entendu, Antonio sait, comme tout gamin, tirer parti de cette attention privilégiée et, dès que Freinet se trouve dans les parages, va graviter autour de lui chaque fois qu'il veut échapper à une tâche qui lui déplaît.

Elise pratique volontiers la mise en vedette de tel ou tel enfant ou adolescent (de l'école Freinet ou d'ailleurs), parfois face au mouvement tout entier. L'exemple le plus spectaculaire est celui d'Alain Gérard qui aura droit à des publications entières (E.déc.55, E.déc.56, AE déc.69), mais il ne s'agit pas d'un cas exceptionnel. On m'objectera sans doute que ces mises en vedette s'accompagnent parfois d'un texte de présentation signé: C. et E. Freinet. Il faut pourtant se rappeler qu'Elise ne contresigne jamais sans avoir largement corédigé (et c'est tout à son honneur). Chaque fois qu'un texte porte la double signature du couple, Elise en est souvent l'instigatrice et parfois la principale rédactrice, comme le savent ceux qui ont lu les manuscrits et comme le confirmerait une étude stylistique approfondie.

Lorsque Freinet confie à un enfant une page régulière de *La Gerbe* pour un feuilleton en bande dessinée, c'est sans esprit de vedettariat, simplement parce qu'il est certain de la fécondité du jeune auteur. Celui qui a reçu le plus souvent cette marque de confiance est le fils d'un instituteur de Pont-de-Beauvoisin (Isère), le jeune Pierre Fournier (qu'on retrouvera dessinateur de *Hara-Kiri*, puis fondateur de la première revue écologiste *La Gueule Ouverte* que les post-soixante-huitards n'ont pas oubliée).

Deux tendances pédagogiques différentes :

Celui qui aurait peine à admettre qu'il existe une pédagogie Freinet et une pédagogie Elise, non incompatibles certes mais largement différentes, n'a qu'à lire d'abord *L'Ecole Moderne Française* et deux brochures : *Le Texte libre* (BENP n°25, janv. 47 ou BEM n°3, nov. 60) et *Brevets et Chefs-d'œuvre* (BENP n°42, janv. 49), puis les deux brochures d'Elise: *Quelle est la part du maître ?* (BEM n°24, 1963) et *Huit jours de classe* (BEM n°40-41, janv. 66). On se trouve dans deux ambiances de classe différentes et certains mots (brevets, chefs-d'œuvre) n'ont pas du tout la même signification sous la plume de l'un ou de l'autre. Pour Freinet, le matérialisme est une démarche, pour Elise la traduction (péjorative ou favorable) des conditions matérielles. Bien que Freinet

reconnaisse la part du maître dans la classe, il faut remarquer que ce domaine appartient en quasi exclusivité à Elise.

Le comportement naturiste :

Le naturisme de Freinet est pragmatique. Il a trouvé le mode de vie qui lui assure la meilleure forme et son exemple est assez convaincant. Quand il a travaillé un moment au jardin, torse nu, avec les enfants, il procède à des ablutions de la poitrine avant de remettre la chemise pour passer à table, tout cela sans ostentation, comme un paysan provençal. Son repas frugal est végétarien. Seule entorse: chez lui, un verre de vin dont il connaît le petit producteur (il ajoute avec humour que la qualité de l'eau devient souvent plus incertaine que celle d'un vin connu).

Parce qu'il croit à son régime, il l'a introduit dans son école. Choc froid chaque matin, mais depuis qu'il ne dirige plus lui-même la sudation hebdomadaire, il a préféré la supprimer. Lorsque les enfants demandent pourquoi certains adultes de la maison ne pratiquent pas le choc froid, il se contente de répondre: "*Je suis sûr que cela leur ferait du bien*" mais n'exerce aucune pression. Lorsque ces adultes réclament un adoucissement du régime végétarien, il propose que les compléments soient pris le soir, après le coucher des enfants.

C'est Elise qui est responsable en titre des problèmes d'alimentation et de santé, à l'école Freinet comme dans *L'Éducateur*. C'est elle qui répand parmi de nombreux militants l'utilisation de l'argile et du magnésium. Son approche est nettement plus dogmatique, notamment vis-à-vis des vaccinations qu'elle rejette radicalement. Néanmoins, la plupart des heurts avec elle viennent plutôt d'ultra-orthodoxes naturistes, scandalisés que l'école Freinet ne mange pas tout-biologique, à une époque où ces produits sont peu répandus et coûtent très cher, si bien qu'on y consomme généralement du pain ordinaire et du sucre blanc.

Sur le plan sanitaire, il faut reconnaître que le régime spartiate de l'école semble protéger la santé des enfants. Néanmoins, prétendre qu'il n'y a jamais aucun malade, c'est oublier qu'en cas d'alerte, certains parents préfèrent reprendre leur progéniture pour assurer eux-mêmes les soins.

L'engagement dans les tâches quotidiennes :

Ceux qui n'ont rencontré Elise Freinet que dans les rares manifestations publiques auxquelles elle ait participé, risquent de n'avoir connu que la "grande dame", souvent un peu distante parce que n'appréciant pas les bains de foule (sa principale différence avec Freinet). Il faut l'avoir côtoyée dans le quotidien pour comprendre sa capacité, quasi illimitée, à accomplir, quand il le faut, les besognes les moins gratifiantes et les plus rebutantes. Encore aurait-il fallu la connaître dans les années 35 à 40 où elle avait dû faire face aux situations les plus difficiles. C'est probablement parce qu'elle se sait "au-dessus de ça" qu'elle ne croit pas déchoir en exécutant ces tâches.

Freinet, lui non plus, n'hésite jamais à mettre la main à la pâte, mais cela ne va pas sans un certain plaisir, celui peut-être de retrouver les tâches concrètes de sa jeunesse paysanne ou de rompre un moment avec des préoccupations plus vastes dont on évalue mal l'avancement. Les besognes banales appartiennent sans doute à son hygiène morale et physique.

Pour Elise, c'est essentiellement un problème de nécessité et de devoir. Et dans sa vie, le devoir est

revenu plus souvent que le plaisir. Pourtant elle accomplit ces tâches avec un tel allant, une telle impétuosité qu'un observateur extérieur pourrait ignorer que le plaisir y tient peu de place, hormis la satisfaction du devoir accompli. En un tournemain, elle organise le travail: à une vitesse record, elle modèle quelques tartelettes à la cuisine de l'école, assemble un fichier autocorrectif à la CEL, puis passe le relais. Il suffit désormais de recommencer cinquante fois. Là, bien sûr, se trouve la difficulté, mais on la sait capable de tenir le rythme s'il le fallait. L'exigence avec laquelle elle se sait capable d'aller jusqu'au bout pour des causes dont elle n'est que rarement l'instigatrice, la rend sévère et parfois injuste envers ceux qui semblent ménager leur dévouement.

Si, avec l'impatience des créateurs, Freinet a tendance à demander toujours davantage à ses militants, il reste conscient que tous leurs efforts relèvent du bénévolat et il ne récrimine pas lorsqu'il n'obtient pas tout ce qu'il demande. Le seul cas où il se montre sévère, c'est devant les engagements non tenus, sans raison majeure.

Des réseaux différents de militants :

Lorsque Freinet prépare sa *Méthode naturelle de Dessin* (parue en 1951) et qu'Elise cherche à élever la qualité des peintures d'enfants, ils collectionnent tous deux des essais spontanés envoyés par des militants du mouvement. Je croyais naïvement que leur réseau était commun, l'un conservant les graphismes et l'autre les peintures. Or il n'en est rien, à part quelques rares intersections. En observant l'origine des documents, on s'aperçoit que les interlocuteurs de Freinet sont majoritairement des parents de très jeunes enfants et des instituteurs de CE-CM, tandis que ceux d'Elise animent surtout des classes maternelles ou d'adolescents, majoritairement des filles (Fin d'Etudes et, plus tard, Cours complémentaires). A la réflexion, cela s'explique par les recherches de Freinet sur la genèse du graphisme et celles d'Elise plus sensible au lyrisme des moins de 6 ans et au romantisme des plus de 13 ans.

Leur différence de tempérament éclate dans l'appréciation des qualités militantes. Selon la métaphore du verre à moitié plein ou à moitié vide, Freinet se réjouit de compter dans son mouvement un grand nombre de verres presque pleins, tandis qu'Elise perçoit de son point de vue une majorité de verres plutôt vides.

Lorsqu'elle détaille les principaux militants du mouvement, c'est déprimant car elle analyse d'emblée leurs limites (le pire, c'est qu'on ne peut prétendre que ses critiques soient vraiment fausses). Simplement, Freinet sait que, dans la dynamique d'un travail d'équipe, les insuffisances peuvent se compenser et les défauts se neutraliser. Dans l'élan de l'action et sous l'effet de la confiance, il amène la plupart à se transcender. Son optimisme n'est pas un aveuglement: les verres ne cessent effectivement de se remplir.

La relation au mouvement :

Pour Elise, il s'agit essentiellement de la superposition de relations interpersonnelles, souvent très fortes, parfois tumultueuses. Comme elle se sent mal à l'aise au milieu de la foule, elle assiste rarement aux manifestations du mouvement. Pour beaucoup de militants, elle est un peu comme «l'Arlésienne», omniprésente dans les esprits sans qu'on la voie. Pour la rencontrer, hors de certains stages où elle anime les ateliers artistiques, il faut venir à Vence ou à Cannes. Dans la plupart des congrès, elle communique avec l'ensemble des militants par des messages écrits qu'elle fait lire par

la personne de confiance du moment.

Beaucoup plus que Freinet, Elise porte parfois un individu au pinacle, mais pour elle la Roche Tarpéienne est très proche du Capitole, car son regard critique a tôt fait de débusquer les inévitables faiblesses et son jugement devient vite impitoyable. Le héros qui a déçu peut devenir bon à jeter aux orties.

Freinet tisse également des relations interpersonnelles chaleureuses avec de nombreux militants, mais il est avant tout un animateur de mouvement, un orateur qui mobilise. Il aime la foule et se sent plus à l'aise dans une plénière de congrès que devant son conseil d'administration qu'il n'est pas toujours sûr de convaincre du bien-fondé de ses demandes.

Autant la conception pluraliste de Freinet le rend attentif à ceux qui ne partagent pas tous ses choix, autant Elise se montre pointilleuse sur "la ligne", allant parfois jusqu'au sectarisme. Cette différence de tempérament l'amène à se charger parfois des mesures cassantes. Dans certains cas, elle écrit en son propre nom, mais il arrive assez souvent qu'elle durcisse ou rédige même entièrement une lettre brutale de mise au point. Le destinataire, qui n'a pas lu le manuscrit du texte dactylographié qu'il reçoit, est persuadé que l'auteur est Freinet, le signataire en titre.

Précisons pourtant bien les choses, il ne s'agit pas de diaboliser Elise en lui attribuant la responsabilité des heurts et des conflits au sein du mouvement. Les tensions existaient généralement avant son intervention, néanmoins elle se donne rarement pour tâche de les atténuer et il lui arrive de les amplifier. Sachant que les liens affectifs de Freinet l'empêcheront d'être aussi tranchant que l'exigerait, d'après elle, la situation, elle estime, en affirmant s'embarrasser peu d'affectivité dans le militantisme, que son devoir est de l'aider à tailler dans le vif, sans état d'âme au nom de la "bonne cause". Il faudrait pourtant mal connaître Freinet pour le croire capable de signer une lettre dont il désapprouverait vraiment le contenu.

Deux schémas relationnels différents :

Décrivant leurs comportements comparés, je me rends compte qu'aussi bien avec les enfants qu'avec les adultes, ils sont animés par deux démarches différentes. Le schéma relationnel d'Elise est très proche de celui de l'enseignement classique: un discours public et un empilement de relations duelles, avec des élèves ou des disciples privilégiés par leur réussite. Nul doute qu'elle manie tout cela avec talent, mais je trouve Freinet trop conciliant quand il déclare s'adresser à ceux qui ne sont pas capables de cette virtuosité. En fait, il se situe volontairement dans une autre logique.

Avec lui, le groupe possède une existence propre à laquelle il participe, autrement qu'en tenant les rênes de chaque participant. Il favorise la constitution de sous-groupes et développe au maximum l'initiative et l'autonomie personnelles, notamment par le travail diversifié qu'exècre Elise. La percée d'un individu à l'avant du peloton ne crée, à ses yeux, aucune hiérarchie, car les relais en tête se feront naturellement. Par contre, aucun égalitarisme ne doit empêcher les échappées.

Une tension créatrice :

Je ne cherche pas à cacher que je me sens beaucoup plus proche de Freinet que d'Elise. Néanmoins, j'ai peine à imaginer ce que chacun des deux aurait pu devenir sans l'autre. Le bon sens pragmatique

de Freinet aurait-il su prendre la hauteur nécessaire sans les coups de boutoir d'Elise qui lui reprochait sans cesse de rester trop primaire? En 1965, il nous disait encore, avec un sourire montrant que cela ne le traumatisait pas: "*Elise dit toujours que je n'ai pas de culture*". Elle-même ne manquait certes pas de cette culture académique que nous ne recherchions pas du tout chez Freinet, porteur à nos yeux d'un élan beaucoup plus fondamental.

Freinet soumettait à Elise la plupart de ses articles qui lui revenaient annotés comme une copie de collégien. S'il tenait à cette critique sans complaisance, il n'en tenait pas toujours compte. Parfois, une discussion se poursuivait, Freinet affûtait ses arguments, puis nuancait ou complétait son texte. Mais lorsque son opinion était définitivement arrêtée, il savait rompre la discussion qui alors ne lui apportait plus rien.

Sans Freinet, Elise se serait peut-être égarée dans un élitisme non dénué de prétention. A cause de lui, elle a dépassé un splendide isolement pour aider à décoller du terre-à-terre un grand nombre de militants. Tout en trouvant que Freinet gaspillait trop de temps avec son mouvement et avec la CEL (mais comment aurait-il pu se passer de ce bouillonnement et de ce moyen d'action?), elle prenait courageusement une part de la charge et elle en avait plus de mérite que son compagnon dont c'était l'œuvre.

Curieusement, lorsqu'on observe le mouvement qu'ils ont tous deux impulsé, on aperçoit en chaque militant, comme dans toute famille, des traits de caractère ou de comportement appartenant, tantôt de manière dominante ou récessive, à l'un ou à l'autre des parents. D'un côté, le rapport au concret, la référence au simple bon sens, la méfiance vis-à-vis des grands mots et des idées reçues, l'attention aux autres, l'intérêt passionné pour les différences et les diversités, la chaleur du partage avec tous. De l'autre côté, la confiance dans le talent individuel, un certain souci de paraître et d'être reconnu, le respect de certaines hiérarchies et le désir de hausser les autres vers l'exigence la plus élevée, la conscience d'appartenir à une élite et, à la limite, la tentation de rester entre membres de cette élite. Comme dans le brassage chromosomique, c'est sans doute cette tension de tendances différentes et même antagonistes qui a développé une dynamique tumultueuse (parfois fatigante, toujours passionnante), plutôt que le conformisme tiède d'adeptes trop semblables, sortes de clones d'un unique leader. Ceux qui seraient tentés de penser que le personnage capital du couple est Elise, doivent être conscients que jamais un mouvement autonome ne serait constitué autour d'elle, tout au plus un groupuscule, plus ou moins fermé.

[\(retour\)](#)

Les relations extérieures

Le difficile dialogue avec le Syndicat national des Instituteurs :

Après la guerre, Freinet avait espéré une meilleure collaboration: la participation des militants ICEM aux commissions pédagogiques du SNI et surtout un accord avec SUDEL (la maison d'édition du syndicat) pour assurer la diffusion du matériel CEL et des éditions pédagogiques. Dans certains départements, le dialogue parvient à s'établir, mais pratiquement pas au plan national.

On peut comprendre qu'un syndicat de masse ne veuille pas sembler privilégier une tendance pédagogique minoritaire. La position devient moins défendable avec SUDEL qui, par exemple, préfère proposer à ses clients désirant imprimer une presse concurrente moins fonctionnelle que celle de la CEL. Malgré toutes les tentatives de dialogue, toutes les propositions de diffusion d'outils à large audience comme les fichiers autocorrectifs ou les BT, ce sera toujours l'échec.

Un projet d'Etats Généraux de l'Education Nouvelle :

Après l'échec de l'*Union Pédagogique*, les relations entre mouvements étaient relativement réduites et limitées au dialogue avec un seul interlocuteur à la fois, le plus souvent l'OCCE.

En août 1965, Gisèle de Failly, fondatrice et directrice des CEMEA, ayant apprécié ma participation au congrès de son mouvement où je milite aussi pour tous les problèmes de vacances, tient à me parler du projet d'*Etats généraux de l'Education Nouvelle*, lancé par le Dr André Berge et Gaston Miallaret, président du GFEN depuis la mort de Wallon. Elle connaît mes liens avec Freinet et souhaiterait que je serve d'intermédiaire avec lui. En effet, il se montre très réticent à cause du rôle moteur du GFEN dans cette initiative mais, selon l'avis des autres mouvements, celle-ci n'a de sens que si l'ICEM en fait partie. G. de Failly me propose, pour me faire une idée, de l'accompagner à la prochaine réunion du comité de liaison début octobre. Ce que j'accepte. Je me rends compte que le point de vue des CEMEA est largement partagé. Mme Hattignais a même fait dire qu'elle ne donnera l'accord du Centre International d'Etudes Pédagogiques de Sèvres que si Freinet participe au projet. Je fais part de tout cela à Freinet, tout en me demandant s'il ne jugera pas mon initiative intempestive.

Celui-ci ne me critique pas du tout mais me réaffirme sa méfiance vis-à-vis du GFEN, à cause de son contentieux avec Mme Seclet-Riou, toujours secrétaire générale en titre, bien qu'elle semble maintenant hors course. Comme le PC continue à l'attaquer à toute occasion dans *L'Ecole et la Nation*, Freinet se demande dans quelle mesure le GFEN ne cherche pas, tout en continuant à le combattre, à utiliser les troupes de l'ICEM comme force d'appoint pour une opération spectaculaire. Sans pouvoir lui garantir la sincérité de Miallaret que je connais encore peu, celle des autres interlocuteurs ne fait pour moi aucun doute. Freinet est-il convaincu par mes arguments? En tout cas, il me propose de continuer à participer aux réunions en liaison avec lui. J'accepte par avance qu'il me désavoue s'il sent qu'on cherche à le piéger.

Comme nous devons, en comité restreint auquel on me propose de participer, rédiger une déclaration commune sur l'éducation nouvelle, je demande à Freinet sur quels points il désire insister. Il se montre très conciliant, me laissant une large marge d'initiative. Je dois dire que je fais le maximum pour être l'interprète de sa pensée que je connais assez bien et mes propositions sont écoutées et prises en compte par mes interlocuteurs, notamment Miallaret. La déclaration commune

sera menée à bien. Renonçant à une manifestation parisienne, les mouvements décideront de continuer la concertation dans le cadre d'un *Comité de Liaison pour l'Education Nouvelle* (CLEN). Ce travail commun se poursuivra pendant une dizaine d'années.

Négociations sur les classes de transition :

La création des classes de Transition pour accueillir, dans les collèges, des élèves qui seraient auparavant restés à l'école primaire jusqu'à 14 ans, a été accompagnée de nouvelles directives pédagogiques relativement favorables à la pédagogie Freinet, mais aucune formation n'a été prévue pour les enseignants de ces classes, généralement des collègues issus du primaire.

Quand l'administration se rend compte de la nécessité de recycler ces enseignants, alors qu'aucune structure n'est encore organisée au sein des écoles normales, elle confie aux CEMEA qui avaient déjà été chargés de stages courts pour les surveillants, la responsabilité de quelques stages de formation pour classes de transition. Du fait que l'OCCE est présidé par un Inspecteur Général (M. Prévôt auquel succédera R. Toraille), il s'est vu confier également la responsabilité de quelques stages. Freinet me charge en 1966 d'une partie des négociations avec les deux mouvements pour que l'ICEM soit associé de plein droit à ces actions de formation. Du côté CEMEA, je connais bien mes interlocuteurs. Pour ce qui est de l'OCCE, des relations de sympathie s'établissent facilement avec R. Méric (Toulouse) et J. de Saint-Aubert (Nord). L'alliance des trois mouvements qu'aurait souhaité Freinet ne se réalisera pas vraiment, mais des liens de collaboration deux à deux se développeront sur des objectifs précis dans les années suivantes.

Le mouvement international: la FIMEM

L'éducation n'a pas de frontières :

On l'a vu précédemment, Freinet s'est toujours intéressé à ce qui se faisait hors de France, d'abord grâce à Ferrière et à la Ligue Internationale d'Education Nouvelle, mais aussi par contacts directs. En plus du constat de l'universalité des principes de base de l'éducation, les échanges avec d'autres pays ont plusieurs fonctions: faire découvrir de nouvelles initiatives; montrer que certains blocages n'existent qu'à l'intérieur des frontières et qu'ils ne sont donc pas insurmontables; permettre un appui sur les avancées des autres (comme pour le Plan belge et celui de Catalogne, avant la guerre); soutenir les tentatives, parfois isolées, d'éducateurs étrangers en leur permettant de se fédérer.

Le respect des caractéristiques locales :

Si les principes sont universels, les réalisations pratiques ne peuvent faire abstraction des conditions locales de vie, de travail et d'organisation (développement économique et social, système politique). Sur le plan administratif, l'organisation de l'école ne se règle pas toujours à l'échelon national, et peut être différente selon la Région, la Province ou le Canton. En tenir compte n'est pas du particularisme, mais respect des diversités.

Des groupes nationaux ou régionaux :

Dès le début, il y a eu un groupe belge francophone qui devient *L'Education Populaire*. Après la guerre, se développe un groupe vaudois, puis dans d'autres cantons suisses. Au cours des années 60, le Québec prend conscience de son retard pédagogique et les contacts se multiplient alors avec l'ICEM. La décolonisation de l'Algérie ne rompt pas, bien au contraire, les liens entre enseignants des deux bords de la Méditerranée. Il en est de même en Tunisie et au Liban. Des contacts sont maintenus avec les pays d'Afrique francophone.

Le groupe espagnol a été décimé par le franquisme, mais il ne meurt pas pour autant. D'abord en essayant en Amérique latine: au Mexique où Redondo fonde une école Freinet, à Cuba où Almendros parviendra à diffuser la pédagogie Freinet dans l'élan de la révolution castriste (mais des communistes français iront au nom du marxisme condamner cette évolution). On constatera aussi des noyaux en Argentine, en Colombie et surtout au Venezuela. Après la disparition du franquisme, le mouvement espagnol prouvera par son dynamisme qu'il n'avait jamais disparu. Il existe des groupes au Portugal et dans plusieurs états du Brésil.

En Allemagne, les contacts avaient été brisés par le nazisme, mais se renouent très vite dans l'après-guerre, autour de Sarrebrück, puis Heidelberg et Brème. Aux Pays-Bas, se constitue un, puis plusieurs groupes; de même en Belgique flamande. Même quand il ne s'agit pas forcément de mouvements constitués, on observe des traductions d'écrits de Freinet en danois, suédois, norvégien, finnois.

L'Italie possède un mouvement d'Ecole Moderne très actif qui a la sympathie du Parti Communiste Italien, à la différence de l'ICEM avec le PCF (mais ce n'est pas le seul point sur lequel divergent les deux partis "frères"). Le mouvement polonais est soutenu par la recherche pédagogique de son pays. Des contacts s'établissent avec la Tchécoslovaquie, notamment autour de l'enseignement artistique. Des traductions de Freinet se diffusent également en Grèce, Roumanie, Hongrie.

Les contacts avec le Japon ont commencé par des échanges en espéranto pour aboutir à l'existence d'un mouvement significatif. Le Viet-Nam a publié des textes de Freinet. Tout récemment, on voit ressurgir un intérêt chez certains enseignants russes qui renouent avec les préoccupations de certains de leurs collègues des années 20.

On observera que le monde anglo-saxon est curieusement absent de cette énumération, malgré l'action déterminée de quelques personnalités. Le fait que la pédagogie de ces pays n'ait pas eu le caractère rigide que combattait Freinet, a-t-il fait croire qu'ils n'avaient rien à tirer de son œuvre?

Comment s'explique une telle diversité ?

On peut être surpris de voir des éducateurs s'intéresser à la pédagogie Freinet pour éduquer les enfants de bidonvilles d'Amérique latine tout autant que ceux des quartiers huppés de Kobé ou de Montréal. Le fait que cette pédagogie ne propose pas une méthode rigide, mais s'enracine puissamment dans le milieu, permet d'affirmer aussi bien qu'il s'agit d'une pédagogie du Tiers-Monde, que s'adressant aux pays les plus développés.

La survie sous les régimes totalitaires surprend davantage. En Espagne, après la 2e guerre mondiale, s'était retissé un réseau autour des universités d'été, alors qu'au Portugal de Salazar, c'est dans le domaine de l'enseignement spécialisé qu'il parvenait à travailler. Dans les années 60-70, un éditeur catalan, Laïa, publiait la traduction des principaux textes de Freinet en castillan et en catalan. Comme je m'étonnais que cela soit toléré par le régime, le courageux responsable me dit que la censure est plus bête qu'on ne l'imagine et qu'il faut toujours en profiter (ce qui ne l'avait pourtant pas empêché d'être inquiété et parfois interdit).

Une anecdote montre l'ambiguïté et le danger de la situation: une enseignante portugaise séjournant en France avait demandé à participer aux journées d'été à Vence. Elle fut accueillie chaleureusement par les militants français comme une évidente opposante au fascisme. Elle disparut au bout de deux jours et le consulat du Portugal à Marseille nous téléphona pour s'inquiéter de ce qui avait pu tant choquer cette demoiselle. Se croyant dans son pays, elle était allée tout bonnement nous dénoncer aux autorités. Renseignement pris auprès de nos militants, aucun n'avait été en mesure de donner à cette personne des noms ou des adresses de camarades portugais, sinon ces derniers couraient le risque d'une arrestation.

Des manifestations internationales :

Le congrès de l'ICEM n'hésite pas à se dénommer "*Congrès international de l'Ecole Moderne*", même si 90% de ses participants sont français. Il n'en reste pas moins que le nombre d'enseignants hors-frontières est significatif et diversifié.

En 51, les Pays-Bas organisent un congrès d'été de l'Ecole Moderne, puis les Italiens à Pise en 52; un certain nombre de Français y participent. Se constituent également des stages franco-italiens au Val d'Aoste, des stages méditerranéens réunissant Français et Maghrebins. Plus tard, s'instaurera une tradition de Rencontres Internationales d'Educateurs Freinet (RIDEF) qui changent chaque fois de pays d'accueil et même de continent.

L'officialisation d'une fédération internationale :

L'important pour Freinet, c'est que les choses existent et fonctionnent. S'il officialise en 57, au congrès de Nantes, une *Fédération Internationale des Mouvements de l'Ecole Moderne* (FIMEM), c'est qu'il espère que la reconnaissance par l'UNESCO de cette organisation donnera plus de poids à chacun des mouvements auprès de son propre gouvernement. Et c'est vrai pour la France où son poids personnel auprès de l'administration n'a aucune commune mesure avec le rayonnement international de son œuvre. Il est significatif qu'on voie alors le Quai d'Orsay accorder des bourses de voyages à des enseignants étrangers participant à un congrès de l'ICEM que l'Education Nationale ne reconnaît que du bout des lèvres, sans jamais le subventionner.

Un plan d'alphabétisation pour le Tiers-Monde :

Alors que se multiplient des opérations d'alphabétisation dont les résultats s'avèrent très faibles si un réseau éducatif n'assure pas la continuité, Freinet propose une démarche calquée sur sa pratique scolaire: expression et échange. Il suggère que dans chaque village, sous la conduite d'un moniteur

alphabétisé, les habitants apprennent à mettre noir sur blanc ce qu'ils pourront reproduire par duplication et échanger, par messagers s'il manque un réseau postal, avec les villages environnants. Un ou des responsables itinérants aideraient à approfondir ces éléments en proposant des lectures, des documents. Cette démarche ressemble à la pratique de Paulo Freire au Brésil, quelques années plus tard, pratique applaudie par certains qui, comme Garaudy, avaient vilipendé Freinet, pédagogue antiprogressiste.

En tout cas, les propositions de Freinet resteront enfouies dans des tiroirs. Comment accepter que des populations soient appelées à s'exprimer et peut-être à prendre conscience de leur exploitation par des potentats locaux ou les multinationales du néocolonialisme?

[\(retour\)](#)

Des mois jalonnés de déchirures

Rupture à la CEL :

Claude Pons, instituteur du Lot-et-Garonne venu enseigner plusieurs années à l'école Freinet, a été appelé par Freinet pour prendre sa place à la direction de la CEL et lui permettre de se consacrer uniquement à la pédagogie. Pons se montre compétent et dynamique, fait des tournées appréciées dans certains groupes départementaux. Il ne se contente pas d'être gestionnaire de la coopérative, mais voudrait donner plus d'efficacité aux chantiers d'éditions pédagogiques en constituant des équipes qui se réunissent parfois à Cannes, alors que Freinet regroupe les siennes à Vence. Cela montre la difficulté de disjoindre, comme on avait cru pouvoir le faire en 1945, l'animation pédagogique et la diffusion.

A la fin de 1964, le climat se dégrade avec Freinet qui exige du CA CEL le départ de Pons, remplacé d'urgence par son adjoint Robert Poitrenaud. A l'ordre du jour de l'assemblée générale de la CEL du congrès de Brest (Pâques 65), le premier point est d'entériner le renvoi de Pons. Freinet annonce qu'il n'assistera pas à la discussion et au vote sur ce sujet; on viendra le rechercher pour la suite de l'AG. C'est un moyen de pression sur l'assemblée: si celle-ci n'entérine pas la décision prise, il ne reviendra pas en séance. Pour condamner cette manœuvre, plusieurs anciens dont Alziary et Gouzil sortent également, après avoir dit que les faits reprochés à Pons étaient des pratiques courantes de Freinet quand il gérait la coopérative. D'autres anciens, dont Faure, tentent d'expliquer qu'il est nécessaire de nettoyer la plaie. Aux questions sur les reproches précis formulés contre Pons, ne sont fournies que des réponses ambiguës sur le danger de révéler publiquement des faits pouvant provoquer des mesures administratives contre la CEL. Dans les travées, quelques initiés parlent à demi-mot d'une caisse noire de ventes au comptant, ayant servi à payer certaines primes ou heures supplémentaires (Elise allant même jusqu'à insinuer que Pons aurait puisé personnellement dans cette caisse). Quand on sait que l'essentiel des ventes de la CEL se fait par correspondance avec facture, ce reproche semble un faux prétexte.

Cette volonté de nous faire voter, sans dire clairement pour ou contre quoi, semble inacceptable à certains d'entre nous. Notre confiance en Freinet n'efface pas celle que nous témoignons aussi aux anciens qui sont sortis après lui. Un certain nombre de camarades et moi refusons de prendre parti sur des faits que nous ignorons. En définitive, malgré ces refus de vote, la décision est entérinée. Freinet revient en séance, apparemment satisfait. Ce que l'on appelle "l'affaire Pons" n'est pourtant pas réglée. Un militant corrézien, Bourdarias, ayant lancé une souscription pour venir financièrement en aide à Pons, écarté brutalement de sa responsabilité, Freinet entre en fureur et menace de rompre avec tous ceux qui auront souscrit.

Les raisons avancées ne sont que des prétextes. Freinet me confirmera que son principal reproche à Pons, c'est d'avoir voulu l'évincer: *"Tu te rends compte que, sans m'en parler, il avait vidé de ses meubles mon bureau de la CEL pour en disposer à d'autres usages."* Personnellement, je crois plutôt à de la maladresse qu'à la volonté d'évincer Freinet. En réalité, ce dernier supportait mal de se sentir hors des circuits dont il avait été le centre pendant si longtemps. Par souci d'efficacité, l'ancien disciple attentionné avait sans doute tendance à laisser à l'écart le vétéran qui lui avait tout appris. Douloureux drame d'un transfert de responsabilités.

Conflit à l'école Freinet :

Quelque temps après le congrès et sans attendre la fin de l'année scolaire, Bombonelle, instituteur à l'école Freinet, est renvoyé pour "incompétence", publiquement dénoncée (sans toutefois citer son nom) par Elise Freinet dans une brochure sur la part du maître (BEM n° 40-41, *Huit jours de classe*). Les rapports amicaux entre Bombonelle, Pons et sa compagne Malou (qui était institutrice à l'école Freinet) sont sûrement un facteur aggravant du conflit. Dès que je l'avais appris, j'avais écrit à Freinet pour lui rappeler les difficultés spécifiques de tout enseignant à l'école Freinet. J'espérais calmer un peu la véhémence, mais il était trop tard.

Tête à tête à Cannes et Vence :

Début décembre 65, je reçois, comme quelques militants, la proposition de participer à Cannes, entre Noël et le Jour de l'An, au *Festival du Film de la Jeunesse*. Freinet annonce que l'ICEM remboursera voyage et hébergement collectif aux responsables qui y participeraient et pourraient se réunir avec lui en marge du festival. Personnellement, je n'accepte jamais d'engagement militant à cette période de fêtes familiales, mais quand, pour la deuxième fois, Freinet ajoute un mot personnel pour demander si je viendrai, je comprends que c'est un appel et ma femme elle-même estime que je dois me rendre à Cannes.

En plus de M.E. Bertrand, nous ne sommes que trois de l'ICEM à ce festival: le couple Etienne, militants varois, et moi (P. Guérin, responsable de la commission audiovisuelle, nous rejoindra pour une journée, afin de rencontrer aussi Freinet). A plusieurs reprises, Freinet me parle longuement en tête-à-tête des négociations avec les autres mouvements et de l'avenir de l'ICEM. Cela concerne en partie mon rôle de négociateur, mais je crois qu'il veut surtout sentir s'il peut encore compter sur ma fidélité. Celle-ci ne fait aucun doute: je n'ai jamais hésité à lui faire part de mes divergences de pensée et, de ce fait, il n'existe entre nous aucun non-dit et je me sens indéfectiblement à ses côtés dans cette période difficile. Je suis frappé par le sentiment de fatigue et peut-être de solitude qui émane parfois de lui. Il se sent mal compris depuis qu'il a vu certains amis proches réagir négativement aux bandes enseignantes dans lesquelles il fonde tant d'espoir. Il regrette certainement que nous ne soyons pas plus nombreux à être venus discuter avec lui, ces jours-ci.

Il reste pourtant plein d'idées et de projets, notamment en direction des parents. Il voudrait que l'Association pour la Modernisation de l'Enseignement (AME) devienne une grande association populaire. Il renoue une nouvelle fois avec son espoir d'un Front de l'Enfance, trente ans plus tôt.

Il est persuadé que la pédagogie Freinet représente l'alternative de masse, à condition de ne pas la présenter d'emblée comme un bouleversement des habitudes et de montrer que l'on peut pratiquer une transformation progressive, d'autant plus irréversible qu'elle ne sera pas trop insécurisante. Cette attitude n'est certes pas nouvelle chez lui, mais le fait qu'il y insiste tant au début de sa 70e année en fait presque un testament pédagogique.

Quelques semaines plus tard, il développera ce thème dans le *Mémento de l'Ecole Moderne* (DP 19) et le résumera, pour la préparation du prochain congrès à Perpignan, en 14 points dont je ne reproduis que les têtes de paragraphes (E 9, fév. 66, p.3):

1 - La condition préalable pour aborder nos techniques et notre pédagogie, c'est d'en sentir

intensément l'urgente nécessité.

2 - Si vous êtes persuadé qu'il faut que cela change, vous allez vous engager tout de suite dans la voie nouvelle.

3 - Une forme nouvelle de travail suppose d'autres outils et d'autres techniques.

4 - Pendant longtemps iront de pair dans votre classe des pratiques traditionnelles et des pratiques nouvelles. Pour éviter de plafonner à un niveau très insuffisant, il faut absolument vous pénétrer de l'esprit de cette nouvelle pédagogie qui permettra de vous orienter dans le dédale de votre comportement scolaire.

5 - Commencez par le texte libre, mais il faut, pour le motiver, l'édition d'un journal et la pratique de la correspondance.

6 - Si vous le jugez nécessaire, conservez le manuel de lecture jusqu'à ce qu'il s'élimine lui-même comme superflu.

7 - Attention à la tendance qui s'établit d'utiliser tout simplement le texte libre pour remplacer le texte d'auteur comme base des exercices courants de grammaire et d'orthographe. Les enfants risquent de se dégoûter d'un texte libre ainsi scolarisé.

8 - C'est vers de nouveaux rapports élèves-élèves et élèves-maître qu'il faut vous orienter. C'est à même le travail bien compris que s'instituera un maximum de liberté. Le passage d'une forme de discipline à l'autre se fera ainsi insensiblement sans hiatus dangereux.

9 - Vous organiserez le plus tôt possible la coopérative scolaire. Mais ne prétendez pas lui laisser très vite le soin de régler tous les rapports. La coopérative telle que nous l'entendons n'est qu'une forme d'organisation du travail. Votre autorité ira diminuant au fur et à mesure que s'organise le travail. Cette évolution peut demander plusieurs mois. Ne vous en étonnez pas et ayez confiance.

10 - Vous organiserez le plus vite possible le travail individualisé des enfants qui le préfèrent au travail collectif sous le contrôle du maître. Au début, ce travail individuel peut être prévu dans le cadre de votre travail traditionnel.

11 - Vous tenez aux notes et aux classements? Ma foi, ne les supprimez pas d'autorité: attendez de les avoir remplacés par une autre organisation (plan de travail, autoévaluation, graphique des résultats, brevets).

12 - Ne supprimez pas radicalement les leçons magistrales, mais remplacez-les par des leçons a posteriori. Après le travail de base de recherche et d'expérimentation par les enfants, vous faites la synthèse qui vous permet aussi de combler les trous constatés dans les acquisitions.

13 - Faites faire des conférences à vos enfants. Ils y excellent et tout votre enseignement en bénéficiera.

14 - Peu à peu, selon vos possibilités, vous transformerez votre classe en classe-atelier.

L'Ecole Moderne est l'école de la loyauté. N'essayez plus de faire prendre à vos enfants des vessies pour des lanternes. Expliquer-leur loyalement les raisons et le pourquoi de vos faits et gestes (y compris le bachotage pendant quelques semaines avant les examens).

C'est en généralisant le plus vite possible ce dialogue de travail avec nos enfants, c'est en faisant confiance à leur bon sens et à leur naturel désir d'efficiace et de travail que nous surmontons radicalement tous les traquenards de la scolastique. Les chemins vous sont ouverts. Ne vous y engagez pas en regardant en arrière, ce qui n'est jamais recommandé. Faites confiance à la vie.

A l'issue de nos échanges, Freinet m'invite à venir déjeuner chez lui à Vence avant mon départ. C'est l'occasion de retrouver Elise que je n'avais pas revue depuis longtemps. Celle-ci nous amène à reparler de Pons et de Bombonnelle. Freinet ne veut pas que je pense que les torts puissent être de son côté. Sensibilité exagérée de vieux leader ou maladresse de Pons, il s'est senti éliminé de cette CEL qu'il avait portée à bout de bras depuis si longtemps.

Elise est la plus intraitable, elle voudrait même que Freinet quitte tout et se retire avec elle à Vallouise pour écrire. Mais comment pourrait-il abandonner le contact avec les enfants et le mouvement? L'attitude d'Elise est peu cohérente: elle prétend protéger Freinet en estimant qu'il perd son temps avec le mouvement et le poids de son école, mais elle combat tous ceux qui pourraient prendre une relève, en leur reprochant de faire de l'ombre au maître.

Peut-être parce qu'il sait qu'il n'y eut jamais en moi d'obéissance inconditionnelle, Freinet semble sensible à ma fidélité et à mon affection. Une fidélité et une affection largement répandues parmi les militants, mais qu'il a sans doute du mal à percevoir dès lors que ce mouvement qu'il a impulsé de son inlassable énergie semble parfois lui échapper ou du moins ne plus réagir au premier appel.

Une tentative de déstabilisation :

En février 66, je me trouve soudain confronté à une situation délicate. Tous les responsables des mouvements d'éducation nouvelle que je rencontre pour la déclaration commune, ont reçu une brochure intitulée *Contribution à l'histoire du mouvement Freinet*, signée de Faligand (responsable du groupe parisien, en conflit ouvert avec Freinet depuis l'été précédent), Bombonnelle et Gilbert-Collet. Une brochure diffusée surtout hors du mouvement (écoles normales, centres de formation, autres mouvements d'éducation) dans le but évident de déstabiliser Freinet. Mlle Valloton, animatrice de l'école Decroly, m'accueille ainsi : "*Eh bien! il s'en passe de belles dans votre mouvement!*" Il s'agit en effet d'une violente diatribe contre "l'autocratie" de Freinet. Je suis le seul de l'assemblée à n'avoir pas reçu la brochure et Gisèle de Failly doit me prêter son exemplaire pour que je dispose par la suite de la même information que mes interlocuteurs.

Même en admettant l'exactitude de quelques faits cités, le procédé est tellement odieux qu'il suscite plutôt le mépris des responsables des autres mouvements d'éducation nouvelle, selon le principe : "On doit laver son linge sale en famille". En revanche, il est facile de deviner l'impact dans des lieux où Freinet n'est déjà pas en odeur de sainteté.

Le groupe parisien fait scission pour la deuxième fois en 5 ans. En fait, très peu de militants de la région soutiennent Faligand qui avait contribué à la rupture avec Fonvieille et Oury. Les plus nombreux, écœurés par son attitude manœuvrière, ne participant plus aux réunions du groupe, celui-ci obtient ainsi une majorité à l'AG de rupture avec Freinet et avec l'ICEM. Il conserve, de ce fait, le titre d'IPEM (Institut Parisien de l'Ecole Moderne) ainsi que le matériel et la caisse du groupe. Les autres militants, en réalité majoritaires, reconstitueront aussitôt non plus un seul groupe parisien, mais un groupe dans chacun des récents départements d'Ile-de-France.

Le premier congrès sans Freinet :

Peu de temps après cette nouvelle "affaire" qui n'est que le prolongement des deux autres, une circulaire confidentielle apprend aux principaux responsables du mouvement que Freinet vient d'avoir une attaque et ne participera pas au congrès de Perpignan (Pâques 66). Avec quatre autres camarades, je suis désigné pour animer et coordonner le congrès en son absence, une absence que les congressistes n'apprendront qu'à leur arrivée sur place.

Notre première préoccupation est d'empêcher l'éclatement de l'ICEM. Heureusement, la diffusion de la brochure en priorité vers l'extérieur a provoqué un véritable électrochoc et un réflexe de solidarité au sein du mouvement. Les militants, même contestataires, rejettent fermement un tel comportement. Les amis de Pons, à sa demande, désirent mettre un terme au conflit qui pourrait compromettre l'avenir. Une quasi unanimité se constitue pour exclure de la CEL (il n'y a pas d'adhésion ICEM) les trois signataires de la brochure, dont seul Bombonnelle a le courage d'assister personnellement à l'AG. Peut-être vient-il de comprendre qu'il a été utilisé par Faligand dans une machination, il est malheureusement trop tard. On pouvait comprendre son indignation en se voyant publiquement mis au pilori, notamment par Elise Freinet, mais comment l'absoudre de s'être associé à une dangereuse tentative de déstabilisation du mouvement.

Une intervention enregistrée de Freinet vient clore ce premier congrès sans sa présence. P. Guérin qui l'a réalisée nous explique en privé qu'il a fallu s'y reprendre à plusieurs fois pour l'enregistrer et donner par le montage l'impression de continuité de l'expression de cet homme épuisé.

Finalement le congrès s'est bien déroulé grâce à la mobilisation générale de tous les militants. Freinet, sans doute rassuré sur la réalité de son mouvement, reprend vigueur, nous remercie chaleureusement et refait des projets. C'est bon signe.

Aux journées de Vence, en août 66, nous le retrouvons, assez fatigué mais confiant. L'épreuve semble surmontée. Nous voyons à nouveau l'avenir avec optimisme.

[\(retour\)](#)

Epilogue

Le 8 octobre 66, un ami me téléphone pour m'avertir que la radio vient d'annoncer la mort de Freinet. Peu de temps après, je reçois un télégramme de Cannes annonçant ses obsèques. Entre amis rouennais et parisiens, nous partageons les banquettes du même compartiment du train de nuit, car nous n'avons pu retenir de couchettes. Dès notre arrivée à Cannes, nous nous rendons à la CEL où M.E.Bertrand demande aux membres des CA de signer une décision transférant la gérance des revues sur Elise Freinet, afin d'assurer dans l'immédiat la continuité des éditions. Des camarades venus en voiture nous conduisent à Vence où doit se faire la levée du corps, avant le départ pour Gars où Freinet a demandé d'être inhumé.

Nous en apprenons plus sur ses dernières heures: victime d'un malaise, il est tombé lourdement et s'est gravement blessé. Certains estiment qu'un appel immédiat au service médical d'urgence aurait peut-être pu le sauver. J'ignore si cela aurait pu éviter la mort, mais le vrai problème est de savoir de quelle façon Freinet aurait survécu. S'il avait dû se sentir très diminué après cette nouvelle défaillance, l'épreuve aurait été trop douloureuse. Mieux vaut alors pour lui qu'il n'en ait pas réchappé et que nous gardions tous l'image du militant qui jusqu'au bout tint sa place.

A Vence, nous attendons tous sur le chemin, au bas de l'Auberge. Elise, entourée de sa famille, refuse toute visite et ne fera pas le voyage de Gars. Le long convoi funèbre se met en marche. La route sinueuse et accidentée semble interminable. Aucun de nous ne connaissait Gars autrement que de nom. Nous devons quitter les voitures avant l'entrée du village. Des habitants, âgés pour la plupart, accueillent le retour au pays de leur ancien compagnon de jeux ou de classe. Nous nous sentons soudain hors du temps, dans ce milieu qui a si fortement marqué le petit Célestin, soixante-dix ans plus tôt. Aucune cérémonie particulière, aucun discours, la simple inhumation silencieuse qui symbolise que la boucle vient de se refermer. Moment d'intense émotion.

Au retour de Gars, des amis me déposent à l'aéroport de Nice, car je dois reprendre la classe à Rouen demain matin. Chez moi, je trouve au courrier une lettre de Freinet, l'une des dernières qu'il ait envoyées, elle a été dactylographiée à Cannes. Il m'y parle des discussions en cours avec l'OCCE et, à propos de la déclaration commune des mouvements d'éducation nouvelle, il semble un peu agacé par mon insistance à vouloir qu'on publie l'intégralité du texte et non des extraits comme il voudrait le faire. C'est le drame de la mort que de rompre soudain le dialogue sans permettre de dissiper un malentendu, si léger soit-il.

Désormais, nous devons prouver que Freinet nous a rendus autonomes, capables, certes, de continuer seuls, mais tristes de ne plus pouvoir bénéficier du dialogue avec lui pour affûter notre pensée et approfondir nos actes.

Alors qu'il avait refusé tout discours autour de sa tombe, je pense qu'il aurait accepté que l'on rappelle, comme seule parole d'adieu, la version originelle du Dit de Mathieu:

Nous avons posé notre pierre

Je me suis baissé en passant. J'ai courbé une branche qui n'encombrera plus le chemin. J'ai posé une pierre comme un repère et un signal; j'ai, de mon couteau, creusé une gouttière qui recueille l'eau de la source et à laquelle viendront boire les enfants et les brebis.

Vous direz que c'est peu de choses en regard de ce qui pourrait être fait pour simplifier et humaniser la vie du berger. Mais si chaque berger faisait chaque jour cette part d'œuvre pratique au service de la communauté, notre métier en serait, dès à présent enrichi et facilité.

Que m'importent la pensée et l'esprit de tous les bergers qui sont passés avant moi sur la montagne, si aucun d'eux n'a posé sa marque ni sur le sentier qui monte, ni dans les habitudes des brebis qui s'en vont à travers les drailles.

La fumée monte aussi en volutes bleutées entre les toits des maisons et les arbres de la colline. Et les nuages, dans le ciel, semblent inscrire des hiéroglyphes qui nourrissent le rêve des enfants désœuvrés.

Que m'importent les théoriciens qui ont bâti, en volutes de fumée, des systèmes que le vent balaie comme il désagrège les nuages chimériques. D'autres, avant eux, avaient parlé avec intelligence et autorité. Mais ils n'avaient pas, de leur pied obstiné, marqué la trace du sentier; ils n'avaient pas posé la pierre directement, ni creusé la gouttière. Ce sont en définitive les imprimeurs de livres, les inventeurs de plumes, les fabricants de machines à écrire et d'imprimerie, les animateurs du cinéma et de la radio qui jalonnent, marche à marche, le lent progrès de la pédagogie.

Pendant trop longtemps, les uns ont parlé sans œuvrer, les autres œuvré sans avoir le droit de parler, comme des travailleurs qui ne se rencontreront jamais dans le tunnel où ils se sont engagés.

Nous avons posé notre pierre. Nous savons qu'elle aidera et guidera ceux qui viendront après nous pour continuer la route.

C. Freinet (DdM, p. 167; II, p. 201)

[\(retour\)](#)

Pour conclure

Nous voici arrivés au terme de cette biographie. Certains auraient peut-être préféré l'image sans faille d'un héros de légende. Le XXe siècle a montré, plus qu'aucun autre, que le culte des héros est souvent une imposture et que, dans les meilleurs cas, il déresponsabilise les admirateurs, appelés simplement à imiter de loin leur modèle hors de portée. Nul doute que le créateur de la pédagogie Freinet eût détesté cela. Son mérite principal est de nous avoir communiqué le courage et l'enthousiasme de continuer après lui, sans répéter servilement ce qu'il disait et faisait.

Si j'ai sous-titré ma biographie: "**un éducateur pour notre temps**", c'est que sa façon de poser les problèmes me semble de plus en plus nécessaire aujourd'hui et demain.

Modernité des principes de la Pédagogie de Célestin Freinet

Ce n'est pas au niveau des mots, ni de la seule utilisation de techniques et d'outils que peut se mesurer l'actualité d'une pédagogie, c'est en fonction des principes qui l'animent.

En voici quelques-uns qui, par-delà l'école, pourront évoquer des situations diverses de nos sociétés actuelles.

Le désenclavement des problèmes d'éducation

L'école, à tous ses niveaux, n'est pas un monde à part, ni caserne, ni sanctuaire, mais un chantier où l'on apprend à se construire en construisant ensemble. Elle est un point de rencontre entre les jeunes, en contact inévitable avec le monde dans lequel ils vivent.

Les invariants définis par Freinet montrent qu'il n'existe pas de différences de nature entre jeunes et adultes. Les principes qui régissent l'éducation ne sont pas différents de toutes les relations d'aide concernant n'importe quel moment de la vie. Aussi bien dans l'univers médical, dans l'action sociale à tous les niveaux (du simple quartier aux ONG internationales), il faut se garder de prendre pouvoir sur ceux qui ont besoin d'aide, mais les soutenir dans la recherche d'un maximum d'autonomie.

La relation enseignants-élèves

Elle ne doit pas être un rapport hiérarchique, encore moins un rapport de force, mais une relation de compagnonnage où le statut de l'éducateur s'appuie, au-delà de ses titres administratifs, sur l'expérience qu'il peut apporter aux jeunes dans leur propre développement.

Il n'est pas question d'escamoter le rôle des adultes sous une apparente non-directivité éducative qui maintiendrait immuables les structures hiérarchiques de la société. La tâche des éducateurs, aux côtés des jeunes, est de permettre à ces derniers d'acquérir les moyens comportementaux,

techniques et culturels les libérant au maximum des tutelles ultérieures. Cela conduit logiquement les adultes à militer aussi hors de l'école pour des changements dans la société.

Le respect de la logique du vivant

L'éducation, comme tous les problèmes humains, relève de la biologie, ce qui implique le respect de la globalité complexe et de la continuité du vivant. On ne manipule pas la vie comme un objet inerte. Un arbre débité à la tronçonneuse ne sera jamais plus un arbre, mais du bois. Cela doit exclure pour l'éducation les tronçonnages arbitraires et les rigidités dogmatiques, si fréquents dans le système scolaire.

La profusion naturelle est le signe de la fécondité. Elle ne doit pas angoisser par la crainte de ne pas pouvoir tout exploiter, engendrée par la névrose de rentabilité à tout prix. La tentation de stériliser tout jaillissement, par peur d'être débordé, doit faire place à l'autorégulation progressive, en acceptant sereinement ce qui semble encore gaspillage, aussitôt compensé par la fécondité sans cesse renouvelée de ce qui est vivant.

La dialectique de la personne et de la collectivité

Loin de cultiver l'individualisme, la reconnaissance de chaque personnalité développe la collectivité si l'on pratique un va-et-vient permanent, de chaque personne au groupe, où chacun agit, non pour sa réussite égoïste, mais en vue de l'échange avec les autres. L'individu ne s'isole pas dans sa création personnelle, dans sa recherche individuelle, puisque c'est dans le but de les communiquer aux autres qui, à leur tour, les enrichissent de leurs réactions.

La prise en compte des diversités individuelles

La biologie confirme également le caractère unique de chaque être, résultat de la rencontre exceptionnelle de gènes, de milieux de vie et d'événements. Cette réalité exige non seulement l'acceptation tolérante des diversités mais leur exaltation maximale, avec la certitude que l'unité fondamentale de l'espèce humaine ne pourra pas être rompue par les différences.

Aucun républicanisme de façade ne doit imposer un moule unique, encore moins un rythme uniforme, ni refuser les diversités d'origine, sous prétexte de fusion ou d'alignements nationaux, ethniques, philosophiques, religieux ou autres.

La dynamique de l'échange le plus large

L'échange, au sein du groupe, puis dans des cercles de plus en plus élargis, est le meilleur moyen d'enrichissement et de régulation, contrairement aux systèmes cloisonnés, aux ghettos (imposés ou souhaités par réflexe d'autoprotection).

Le respect des diversités dans l'échange permanent va en sens inverse de la tendance au communautarisme plus ou moins fermé.

Le choix du métissage culturel

Tout en condamnant, à juste titre, les logiques de purification ethnique dans le monde, beaucoup de gens restent polarisés sur la pureté culturelle (en oubliant que toute culture est le résultat d'un métissage) ou hantés, au contraire, par la crainte d'une uniformisation générale qu'ils sont d'ailleurs les premiers à favoriser par les habitudes conformistes qu'ils développent.

Le problème n'est pas de choisir quelle est la bonne culture à laquelle il faut conditionner les jeunes, ni de les préparer à un affrontement entre cultures différentes, mais de multiplier les contacts dans un climat fraternel et lucide, donc critique.

L'objectif n'est pas la fusion générale, comme dans le mythe du melting-pot où dominant les plus forts, mais des échanges réciproques multiples qui, de tout temps, ont fait la richesse de l'espèce humaine.

L'émulation remplace la compétition

Le refus du moule éducatif exclut tout nivellement vers le haut ou par le bas. L'émulation fraternelle stimule les réussites personnelles dans l'intérêt général, alors que la compétition exclut inévitablement les perdants.

Il ne s'agit pas de masquer l'existence actuelle des sélections sociales, mais de préparer les jeunes à la prise de conscience qu'elles ne sont ni légitimes, ni inéluctables. L'objectif n'est pas de placer tout le monde au même niveau, mais de faire en sorte que les réussites de chacun se mettent au service des autres et non à son profit exclusif, même sous couvert d'élitisme républicain.

La prise de responsabilités préférée à l'obéissance

L'obéissance passive, dont on a vu qu'elle justifiait parfois les pires crimes, ne peut plus être promue en vertu cardinale de l'éducation. Le respect des règles est d'autant mieux compris qu'elles ne sont pas imposées d'en-haut, de façon aveugle, mais parce qu'on a participé à leur définition. La responsabilité individuelle et collective a pour but de faire primer l'intérêt de tous et non celui de certains (même s'ils paraissent majoritaires).

Prendre ses responsabilités, ce n'est pas se prémunir contre tout risque de mise en accusation, en multipliant les parapluies juridiques. C'est aborder avec courage et lucidité toute avancée nécessaire hors des sentiers battus.

L'inventivité plutôt que la reproduction

On a longtemps prétendu que l'habitude de la reproduction était le seul moyen de dépasser un jour le modèle. On constate cruellement la faillite d'un tel système. à force de rechercher quelle solution apprise répond le mieux à une situation, on attend trop souvent, par manque d'imagination et d'invention, de se trouver dans des impasses qu'il aurait fallu absolument éviter avec un peu d'anticipation.

L'avenir n'appartient pas à ceux qui répètent sagement des schémas appris, mais ceux qui inventent les questions qui n'avaient pas encore été posées. Et l'inventivité ne s'apprend pas à l'issue d'un dressage répétitif, elle s'exerce dès le plus jeune âge.

La prise en main responsable des techniques les plus modernes

Freinet a voulu donner aux jeunes les moyens de prendre en main les outils nouveaux, non dans une logique de consommation, qui les guetterait inévitablement s'ils ne pouvaient les maîtriser, mais dans une attitude de création leur permettant de les dominer, tout en les démythifiant. Ce n'est pas le progrès technique qui est condamnable en soi, mais la logique d'aliénation qu'utilisent souvent ceux qui le dominent le mieux.

Freinet n'a pu connaître le multimédia et internet, mais son attitude permanente permet de supposer qu'il aurait souhaité que les jeunes soient préparés à créer avec ces moyens nouveaux, sans être maintenus au stade du consommateur, plus ou moins voyeur, auquel ils seront réduits sans éducation à leur maîtrise.

Le compagnonnage avec les techniciens, les créateurs et les chercheurs aide à mieux comprendre, avec un recul critique, le sens de leurs travaux.

La rupture de l'isolement des éducateurs

Des enseignants se sont regroupés pour autre chose que des revendications syndicales (elles sont indispensables, sans justifier pourtant certaines situations de blocage du changement que l'on observe parfois).

Voulant résister au poids hiérarchique stérilisateur, ils se sont organisés pour se donner coopérativement les moyens de formation et d'édition qui leur étaient jusque-là inaccessibles. C'est sans doute cette initiative et cette capacité de résistance qui a parfois engendré la méfiance, voire la hargne des tenants de la hiérarchie à tout prix.

Ce n'est pas dans une fuite en avant utopique, mais dans une avancée calme et responsable, que l'on préfigure le type de relations de l'avenir.

Un réalisme lucide et un courage indéracinable

Le discours avant-gardiste est à la portée de n'importe qui.

On compte, dans le combat social, ceux qui proclament comment les choses devraient être et ceux qui entament immédiatement un bout du chemin dans la direction qu'ils ont lucidement choisie.

Ces derniers ne décrivent pas à l'avance tous les détails d'une utopie, car ils savent que l'important est d'avancer avec courage sur un chemin qui ne s'achèvera jamais.

Les échecs, quels qu'ils soient, ne doivent jamais remettre en question la volonté de les dépasser, car c'est là le sens de la vie.

Ce programme d'action et de pensée, plus urgent que jamais, on le trouve dans l'œuvre de Freinet, pas seulement inscrit dans des paroles, mais traduit dans des actes quotidiens. Pourtant, le chapitre le plus important d'une œuvre, c'est celui que le lecteur inassouvi aura envie d'inventer à partir du point final. A votre tour, maintenant

Michel Barré

[\(retour\)](#)